

On n'emporte rien dans sa tombe

Roman



Évariste GARNIER

Évariste GARNIER

On n'emporte rien dans sa
tombe

© Évariste GARNIER, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5210-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

J'étais arrivé dans la Drôme en fin d'après-midi après un trajet en voiture de huit heures depuis Paris. J'avais emprunté l'autoroute du soleil jusqu'à Valence, contournant les villes de Crest et de Die sans même m'arrêter. À durée égale, un autre itinéraire était possible en passant par Grenoble et en parcourant la route sinueuse du col de Menée, noyée dans la verdure du bois d'Esparron ; mais j'avais mes petites habitudes pour faire mes courses et le bourg de Châtillon-en-Diois avait ce charme d'antan qui mérite le détour.

En passant à Châtillon, la supérette de la rue principale m'avait permis de faire des provisions alimentaires. Non loin du magasin, j'avais remarqué la présence récente d'une grande fresque en hommage à Jean Giono sur la façade d'une maison. Giono venait souvent à Châtillon et la région était le théâtre de plusieurs de ses romans les plus illustres : *Les âmes fortes*, *Le hussard sur le toit*, *Un roi sans divertissement...* C'était un bel hommage et je ne suis pas sûr que les touristes de passage savaient qu'il était l'un des plus fameux écrivains de monde paysan provençal.

Après cette étape, j'avais parcouru les sept derniers kilomètres jusqu'au petit village de Creyers, mon point de destination.

Nous étions fin avril. J'ai toujours adoré le mois d'avril. Il porte en lui une promesse, la promesse de l'été à venir ; il porte en lui l'espoir, l'espoir de lendemains qui chantent. Même si elle est plus tardive en montagne, la nature se réveille après un long sommeil hivernal. La sève remonte dans les arbres qui se couvrent de leur plus belle parure. La durée du jour augmente quotidiennement jusqu'au solstice d'été avant la lente descente vers l'hiver. En avril, tout est possible, à nouveau.

En arrivant au village, je m'étais tout d'abord arrêté chez Lucien, le propriétaire du gîte que j'avais loué, afin de prendre les clés. C'était le dernier agriculteur de la commune.

Sur le pas de sa porte, j'avais immédiatement reconnu Zidane que je n'avais pas vu depuis mes vacances ici il y a quinze ans. À cette époque-là, Lucien venait d'adopter ce Border Collie, une race réputée pour garder les troupeaux de

moutons. Il l'avait eu à l'âge de six mois et c'était un chiot noir et blanc plein de vie, capable de courir pendant des heures après les bêtes pour les maintenir groupées. À présent, l'un de ses yeux était tout blanc, probablement du fait de la cataracte. Zidane se leva péniblement à mon approche et je vis que l'une de ses pattes arrière était raidie par l'arthrose. On voyait qu'il était en fin de vie. Quinze ans, c'était déjà un bel âge pour un chien, mais à l'échelle humaine, cela faisait quand même un peu court. L'Homme devait décidément se faire à l'idée de perdre son meilleur ami plusieurs fois dans son existence.

J'entrai dans la maison de Lucien et je sentis qu'il était heureux de me revoir. Il avait environ 80 ans, mais il était en bonne forme, ne faisant jamais répéter contrairement à mes parents qui avaient dû être appareillés peu après 70 ans. L'air de la montagne et l'exercice physique régulier y étaient peut-être pour quelque chose. Sa vie était bien réglée ; les jours, les semaines, les années avec leurs saisons avaient leurs points de repère : le repas des animaux, le passage du facteur, la sieste de l'après-midi, le journal de 20 heures, les courses hebdomadaires à la ville, la messe dominicale, les labours, les semailles, les moissons, la récolte des framboises, des poires, des noix, du miel... Les jours passaient paisiblement. Il se levait toujours avec le soleil et ne connaissait pas cet appareil des temps modernes qu'on appelle *un réveil*.

— Alors tu as fait bonne route ? me dit-il.

— Oui, il n'y avait pas grand monde, car ce ne sont pas les vacances scolaires, mais il faut compter une journée pour venir jusqu'ici. J'ai fait quelques courses en arrivant et en voyant les pots de miel dans les rayons du magasin, j'ai pensé que je ferai mieux d'en acheter chez vous.

Je sentis qu'il appréciait cette marque d'attention. Ici, le miel est un miel de lavande très parfumé, spécifique à ce terroir où l'on cultive cette plante aromatique depuis des siècles ; chaque année depuis 1953, une fête (appelée *vogue* dans la région) est d'ailleurs organisée le 15 août dans le village de Lesches-en-Diois pour célébrer la lavande.

— Oui, il m'en reste quelques pots de la récolte de l'année dernière, me dit-il. Mais tu sais, chaque année je vois qu'il y a de moins en moins d'abeilles donc de moins en moins de miel. Pourtant je limite les pesticides et il n'y a plus que moi ici qui cultive la terre. On dirait que le vent nous apporte ça comme une épidémie. Et à la télé, ils montrent des apiculteurs qui sont beaucoup plus

touchés que moi.

Il décrocha sa casquette et prit une grosse clé suspendue au mur.

— Viens avec moi, me dit-il, on va aller chercher un pot et puis je te donne les clés du gîte.

Il m'entraîna dans une de ses granges où il entreposait sa petite production, quelques centaines de pots de 1 kg.

J'étais impressionné de rentrer dans cette grange qui était une véritable caverne d'Ali Baba. Elle sentait encore le foin et la luzerne alors que cela faisait longtemps que Lucien n'en stockait plus ici. Au fond, se trouvait une vieille Renault 4 CV des années 60 dont j'ignorais l'existence. Elle était tellement recouverte de poussière qu'on ne savait plus dire si elle était verte, bleue ou grise. Elle n'avait sans doute pas roulé depuis 40 ans. En plus du matériel agricole, il y avait toutes sortes d'outils pour la plomberie, l'électricité, la menuiserie... À 20 km d'un magasin de bricolage, il valait mieux avoir des réserves pour ne pas être dépendant. Des centaines d'objets plus ou moins cassés étaient aussi entreposés là : des pots en verre pour faire les confitures, de vieilles chaises à rempailler, des chaussures hors d'âge, des assiettes ébréchées, des casseroles sans manche, des marmites, des seaux, un gros transistor à tubes avec son coffrage en bois, des pendules, des meubles en formica des années d'après-guerre. On sentait bien que des héritages familiaux avaient permis de constituer ce butin sans valeur, mais qui pourrait peut-être dépanner un jour.

— Allez, me dit Lucien, je t'ouvre le gîte pour que tu t'installes. Mais tu sais, cela fait trois ans qu'on ne l'a pas loué donc les murs sont froids ; nous ne sommes qu'en avril. Nous avons allumé les radiateurs ce matin, mais ce sont de vieux convecteurs électriques ; dès que le thermostat les arrête, on se gèle. Il faudra mettre deux couvertures cette nuit.

Lucien m'emmena dans le gîte que j'avais réservé. Il était un peu trop grand pour moi tout seul puisqu'on aurait pu loger six personnes avec ses trois lits de 140. J'allais pouvoir condamner l'une des chambres afin de ne chauffer que le reste. Il était meublé très simplement, mais c'était bien suffisant. Je n'avais pas été élevé dans le luxe. Sur la table du séjour se trouvait une paire de draps pour que je fasse mon lit et un saladier plein de noix, la spécialité locale.

Lucien m'entraîna ensuite dans la grange au-dessus du gîte qui allait me

permettre de garer ma voiture, ce qui serait bien utile pour pouvoir charger des objets. Il était difficile de stationner un véhicule dans le quartier.

Le village de Creyers situé à 800 mètres d'altitude était l'un des villages de la commune de Treschenu-Creyers appartenant au parc régional du Vercors. Les autres hameaux étaient Mensac, Menée, Archiane, Les Nonières et Benevise. Les villages de Creyers et Benevise étaient les deux plus ensoleillés, car ils avaient été établis sur des adrets alors que les autres étaient encaissés au fond de la vallée et demeuraient dans l'ombre une bonne partie de la journée. La commune, désormais rattachée à Châtillon-en-Diois, comptait plus de 500 âmes de la Révolution française jusqu'au début du XX^e siècle, atteignant presque 900 personnes à la moitié du XIX^e siècle. Puis la population entama une inexorable décrue tout au long du XX^e siècle pour stagner à présent à une centaine de résidents permanents. L'élevage de moutons, de chèvres, la culture de la lavande, de la sauge ne faisaient plus recette et le tourisme ne constituait qu'un médiocre relais de croissance. On était très loin de Chamonix ou même de Pralognan.

Autrefois dans ces petits hameaux de montagne, la plupart des maisons (une trentaine) étaient habitées. L'école primaire communale avait un seul instituteur qui réussissait à faire cours à une classe unique rassemblant tous les niveaux. Il faut dire qu'à cette époque le maître d'école était aussi respecté qu'un médecin ou un curé. Ma mère était née dans ce village et y avait été élevée avant de partir travailler à Marseille dès l'âge de 16 ans. Elle m'avait raconté que l'instituteur avait l'habitude d'attraper les élèves par les oreilles quand il avait quelque chose à leur reprocher ; une fois, il avait même décollé l'oreille de l'un d'eux. On imagine de nos jours quelle serait la réaction des parents !

Seuls les habitants les plus riches pouvaient se permettre d'envoyer leurs enfants en internat dans la vallée pour qu'ils aillent au collège. Mes grands-parents n'ayant ni les moyens ni l'ambition, leurs deux filles et leur fils s'étaient contentés de cinq années d'école primaire sanctionnées par un certificat d'études.

Jusque dans les années 50, les gens du village se retrouvaient souvent le soir pour trier des fruits et faire des confitures, discuter en tricotant, boire la tisane, danser au son de l'accordéon, jouer aux cartes... Chacun avait son diminutif ; il y avait Dédé, Jojo, Riri, Mémé, Milou, Zizi, Zézette,... Les anciens parlaient entre eux en patois. Et puis la télévision est arrivée, d'abord dans un foyer ; il

restait désormais chez lui en famille, captivé par ses divertissements qui transportaient bien au-delà des vallées des Alpes. Intriguées et envieuses, d'autres familles finirent par s'équiper. En une décennie, tous les villageois se renfermèrent chaque soir dans leur maison ce qui ne fit qu'engendrer jalousies, médisances, esprit de compétition, malentendus et rancœurs. Un hameau de cette taille était un petit laboratoire de la vie sociale. Il avait même une population suffisante pour pouvoir s'y marier sans sombrer dans la consanguinité. C'est ce qu'avaient fait mes grands-parents maternels.

Si j'avais fait tout ce chemin jusqu'à Creyers, c'était avant tout pour vendre la maison secondaire de mes parents. Encore fallait-il la vider de la cave au grenier avant de remettre les clés à l'acquéreur chez le notaire de Die. J'avais préféré louer ce gîte près de notre maison, car il est difficile de séjourner dans un logement que l'on doit débarrasser de fond en comble. Et puis je devais rester quelques jours après la vente.

Huit mois plus tôt, j'étais venu 48 heures pour mandater deux agences immobilières de Die pour qu'elles trouvent un acquéreur. J'avais été particulièrement ému de retrouver ces montagnes, ce village, cette maison où j'avais passé l'essentiel de mes trente premiers étés. Cela faisait quinze ans que je n'étais pas venu. J'avais séjourné deux nuits dans un hôtel de Die pour ne pas avoir à mettre en route la maison. Quand je dis *mettre en route*, ce n'est généralement pas le plus difficile sauf si une canalisation mal vidangée avait cédé pendant un hiver trop froid nous obligeant à trouver un plombier en urgence. Le plus contraignant est justement de préparer la maison pour un long sommeil, car il faut vider tous les siphons des w.c. et des lavabos, le ballon d'eau chaude, les tuyaux de plomberie, calfeutrer les volets et les portes pour éviter que la neige s'infilte poussée par le vent. C'est toujours difficile à imaginer quand on ferme sa maison par une chaude journée d'été où il fait plus de 30 degrés dehors ; mais il faut avoir vécu ici en hiver pour savoir combien ce travail est indispensable si on ne veut pas avoir de mauvaises surprises lors du prochain séjour. Pour cette raison, venir passer un week-end une fois par an n'a aucun sens sachant qu'il faut déjà voyager pendant un jour pour venir de Paris et un autre pour rentrer. Si on doit encore consacrer une demi-journée à fermer la maison, autant aller deux jours à l'hôtel à Cabourg.

L'une des agences que j'avais mandatées avait réussi en quatre mois à trouver

un acquéreur sérieux qui n'avait pas peur de s'installer pour la retraite dans ce village du bout du monde. C'était pour moi une aubaine inespérée, un soulagement qui allait apaiser ma conscience. Il allait la rafraîchir, l'entretenir, l'aimer mieux que j'aurais pu le faire, autant que mes parents auraient souhaité que je le fasse.

Trouver un acquéreur en quatre mois relevait du tour de force, car certaines maisons dans la région étaient en vente depuis six ou sept ans. Mais c'était sans compter avec la puissance des technologies modernes. L'agence avait pris de nombreuses photos et même une vidéo qu'ils avaient mises sur plusieurs sites Internet pour que les potentiels acquéreurs puissent se projeter sans avoir à faire le voyage. Et puis contrairement à bien d'autres maisons, elle était bien entretenue, bien décorée et surtout au juste prix.

C'était un crève-cœur de vendre cette maison chérie dont ma mère avait hérité de sa mère, qui la tenait de sa grand-mère. À l'âge de trois ans, ma grand-mère perdit sa mère qui avait succombé à la naissance de son second frère cadet ; son père avait vite placé les marmots pour refonder une nouvelle famille dans la vallée (comme on dit ici : « homme veuf, chapeau neuf ! »). Ma grand-mère fut donc recueillie par sa grand-mère qui habitait cette maison. Il est assez édifiant de constater à quel point ce type de traumatisme peut créer une déflagration qui se propage à travers plusieurs générations. Un chercheur en psychogénéalogie trouverait là un bel exemple illustratif !

Il fallait se rendre à l'évidence : le temps des résidences secondaires était révolu. Dans les années 70, à la fin des trente glorieuses, c'était le rêve de tous les Français, et plus encore de tous les Parisiens, de quitter la ville pour la montagne, la mer ou la campagne, l'espace de quatre semaines, voire quelques ponts de Mai. Je me souviens de cet été caniculaire de 1976 où nous partions de Paris vers 22 heures pour rouler de nuit à la fraîche, et atteindre les Alpes au petit matin par la Nationale 7. Je me souviens aussi de cet été de 1978 où nous quittions Paris avec plus de 200 kg de carrelage dans la Renault 12 et où, dès le premier kilomètre, il fallut redistribuer tous les cartons entre l'avant et l'arrière de la voiture pour éviter que le pot d'échappement racle le sol. On passait ses vacances à poncer, repeindre, aménager, désherber, commander des devis pour parfaire cette maison d'un mois par an qui serait la maison pour la retraite. Et puis le moment venu, on réalise qu'on s'y ennueie à mourir, que le climat est rude en dehors de la période estivale et que l'on a entretenu un fantasme durant des

décennies. Mais cela a permis d'avancer. Il est bon d'avoir des projets, c'est aussi le ciment d'un couple, d'une famille.

Mais les temps avaient changé. On avait beau allonger la durée de la vie, on n'a jamais eu aussi peur de ne pas avoir assez de temps pour en profiter. On dort de moins en moins ; chaque instant est mis à profit ; il faut s'informer de tout et de n'importe quoi, de l'actualité du monde et de tous les détails de la vie de ses amis. Comme autrefois, il faut certes se mettre en couple et avoir des enfants ; mais après quelques années, beaucoup changent de partenaires en fonction de leurs convictions et recommencent une nouvelle vie. Il faut aussi changer d'entreprise, de métier, de région selon ses aspirations. Il faut avoir vu les gratte-ciel de Manhattan et le palais des Doges de Venise, les plages de Bali et l'île de La Réunion, les souks de Marrakech et les bazars d'Istanbul, les pyramides d'Égypte et la cité de Pétra, les temples de Jérusalem et les médersas de Samarcande, le musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg et le parlement de Budapest. Alors, passer quatre semaines par an à repeindre des volets dans une maison dont on a hérité, avec la consigne de la transmettre aux prochaines générations, il faut reconnaître que ce n'est pas possible.

Cette conclusion est décidément sans appel si on ajoute le coût récurrent de la propriété : la taxe foncière, la taxe d'habitation, l'assurance habitation, les abonnements à l'eau, à l'électricité, au téléphone, sans parler des travaux d'entretien (une canalisation qui cède lors d'un hiver très froid, une tuile emportée par une bourrasque de vent qui cause une entrée d'eau sous le toit...). Pour la même somme, on peut aisément louer un gîte trois semaines par an et on ne culpabilise pas si une année on ne peut y aller, car on préfère partir à Valparaiso. Alors il fallait bien se résoudre à vendre cette maison. Je n'avais ni frère ni sœur pour en discuter. Certains diraient que c'est une chance, car je n'ai pas à négocier. J'étais seul maître à bord. Je pouvais donc agir en mon âme et conscience.

Après avoir déchargé mes quelques affaires dans le gîte, je décidai de monter dans le haut du village pour saluer ma tante et mon oncle. Je les avais vus très rapidement lors de mon bref séjour quelques mois plus tôt.

J'entrai dans leur maison qui fut autrefois celle de mes grands-parents et où j'avais passé les douze premiers étés de ma vie avant que ma mère hérite de la

nôtre. Il était 19 heures, mais ils étaient déjà en train de dîner en regardant le journal régional de France 3. Ma tante se leva et vint vers moi pour me faire trois bisex, comme le veut la tradition dans la Drôme.

— Alors, tu as fait bonne route ? me dit-elle.

Comme je m’approchais de mon oncle pour l’embrasser, ma tante me présenta à lui :

— Tu vois bien que c’est ton neveu !

Depuis deux ans environ, il ne reconnaissait plus personne et passait ses journées dans la chaise longue en attendant que sa femme s’occupe de lui. À 75 ans, sa maladie d’Alzheimer était encore à un stade précoce, mais il devenait de plus en plus acariâtre. Comme il ne pouvait plus conduire et que ma tante n’avait pas touché un volant depuis 40 ans, ils étaient condamnés à rester dans ce village, renonçant à retourner dans l’appartement grenoblois où ils avaient vécu.

— Je ne m’attendais pas à vous trouver à table si tôt, leur dis-je. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je voulais juste vous dire bonjour.

— Tu ne nous déranges pas, me répondit ma tante en tirant une chaise pour que je m’asseye. On a tout notre temps, tu sais. On ne voit pas grand monde alors on essaie de faire passer la journée. Vers 16 heures, on fait une petite promenade. Et puis à 19 heures, on dîne. Comme ça, à 20 heures, on s’installe devant la télévision. Alors cette fois, tu reviens vider ta maison ?

— Oui, d’ailleurs je voulais te proposer de passer demain matin, si tu souhaites emporter quelques souvenirs avant que tout parte, lui dis-je.

— D’accord, je passerai te voir demain matin vers 10 heures. Mais tu ne gardes rien pour chez toi à Paris ?

— Non, je pense que je ne vais pas conserver grand-chose. Je n’ai pas assez de place chez moi et puis ces objets sont trop chargés d’émotions. Je n’ai pas besoin de remuer le couteau dans la plaie en les exposant à ma vue.

— Oui, je comprends. Ce n’est vraiment pas facile de se séparer de tous ces souvenirs que tes parents ont amassé durant toute leur existence. Mais c’était leur vie, ce n’est pas la tienne.

Alors que j’ouvrais la porte pour m’en aller, ma tante sortit sur le pas de la

porte et me montra le champ en face de la maison qui avait été labouré la nuit précédente par un troupeau de sangliers.

— Ils n'ont plus peur de rien, me dit-elle. Il paraît qu'ils passent même autour des habitations le soir et la nuit.

Je redescendis au gîte en passant à travers le village. Il faisait encore jour et chaque ruelle me rappelait une multitude de souvenirs. J'empruntai le chemin qui longe l'église où mes parents s'étaient mariés en 1957, puis l'école communale désormais transformée en logements sociaux. J'arrivai enfin au gîte pour décharger mes affaires et dîner à mon tour. Après 8 heures de route et la perspective d'un lendemain laborieux, je n'avais pas envie de me coucher tard.

Chapitre 2

Deux ans plus tôt.

J'habitais depuis quelques années un appartement situé au premier étage d'un petit immeuble construit dans un environnement agréable et verdoyant dans le sud du département des Hauts-de-Seine.

Avant l'acquisition de cet appartement, j'avais vécu 15 ans dans une maison à 150 mètres d'un viaduc de l'autoroute A86 dans le Val-de-Marne. Quand je l'avais achetée, elle était dans un état tellement vétuste que mon voisin de gauche m'avait conseillé de la raser pour en construire une neuve ! Finalement, je n'avais pas eu d'autre choix que de la restaurer complètement petit à petit. En face, deux jeunes d'une trentaine d'années, assez désœuvrés, occupaient une maison que leur mère leur avait laissée. Ils organisaient souvent des fêtes bien arrosées avec une dizaine de copains où ils avaient coutume de sortir leurs enceintes dans la cour pour discuter en écoutant de la musique jusqu'au petit matin. Je me souviens d'une nuit de juin où j'avais eu bon espoir qu'il pleuvrait avant minuit afin de les décider à rentrer, car je devais me lever tôt pour faire 10 heures de route. Vers 1 heure, j'étais allé leur demander de baisser le son pensant qu'ils comprendraient qu'il était temps de rentrer. Ils prirent ma requête à la lettre ; ils diminuèrent effectivement le volume, mais cela n'était pas suffisant pour me permettre de dormir. Les autres voisins ne voulaient pas d'histoires et préféraient supporter la situation ; ou alors ils avalaient des somnifères pour s'assommer. J'avais retenu la leçon et envoyais systématiquement la police à chaque nouvelle occasion. Fatigué par cet environnement bruyant et pollué par l'autoroute A86 qui finissait par me créer des allergies respiratoires, j'avais décidé de revendre ma maison en espérant trouver mieux ailleurs.

J'avais donc opté pour une banlieue plus bourgeoise dans les Hauts de Seine où j'espérais vivre paisiblement au milieu de gens un peu plus éduqués et respectueux. Au moment où j'avais fait l'acquisition de cet appartement, je l'avais acheté pour sa relative proximité avec mon lieu de travail puisque je pouvais rejoindre mon bureau à Issy-les-Moulineaux en 30 minutes de bus. Cela

ne me dérangeait pas d'avoir un petit logement dans une ville riche, car je me sentais capable de gérer mon sentiment envieux à l'égard de ceux qui ont des maisons dépassant le million d'euros. Et puis l'avantage des villes riches est qu'on y trouve une offre pléthorique de commerçants de qualité au pied de chez soi, de bons établissements scolaires, des quartiers résidentiels calmes avec des demeures de caractère, une cité relativement propre et bien entretenue.

Il ne me serait jamais venu à l'esprit de partir en location pour voir si l'environnement me plairait, car j'avais été élevé avec le sempiternel refrain qu'être locataire, c'était jeter chaque mois de l'argent par les fenêtres. Et puis on ne prend généralement pas beaucoup de risque à monter en gamme, pensais-je. Pourtant, il y a des moments dans la vie où on devrait s'accorder quelques minutes de réflexion avant de s'engager, juste 5 minutes ; mais on croit toujours que tout est facilement réversible.

Comme je ne pouvais pas m'acheter une maison, j'avais opté pour un appartement. Finalement, l'habitat collectif offrait une certaine tranquillité d'esprit : il suffisait de faire chaque mois son chèque au syndic et il s'occupait de tout. Je n'avais même plus à sortir les poubelles et encore moins à tondre ma pelouse de 40 m². Je n'avais pas hésité à y mettre le prix, car je pensais bien y rester longtemps. Il faut dire aussi que l'agence immobilière avait abusé de ma crédulité : l'agent commercial m'avait prévenu dès ma première visite que plusieurs personnes étaient déjà intéressées et qu'il y avait des contre-visites avec des entrepreneurs ; le bien risquait de partir d'un jour à l'autre alors j'avais rapidement fait une offre d'achat au prix fort qui fut immédiatement acceptée (j'apparis beaucoup plus tard que j'étais le seul à l'avoir visité...). Malheureusement, je ne pensais pas être confronté à tous les problèmes auxquels je devrais faire face par la suite.

D'abord, je n'imaginai pas que j'allais être licencié peu de temps après. À la suite d'un arrêt maladie de cinq mois dû à un cancer, j'avais découvert à mon retour dans l'entreprise que j'avais été remplacé à mon poste, car il ne pouvait rester vacant pendant une trop longue durée. On m'avait affecté à une équipe de recherche. Quelque temps après, ma société traversant des difficultés économiques, elle avait dû se séparer de 10 % du personnel pour montrer aux actionnaires la volonté de la Direction de réduire les coûts. Comme mon poste n'était pas indispensable et que le retour sur investissement était improbable, je fus licencié sans hésitation. C'était l'illustration parfaite de ce qu'on appelle

communément la double peine.

Par chance, je réussis à trouver rapidement un nouvel emploi. Seul inconvénient, il était dans le nord-ouest de Paris au nord des Hauts-de-Seine, faisant passer mon temps de trajet à 1h20. En effet, en Île-de-France, pour aller d'un point à un autre, il faut généralement transiter par le centre de Paris, la station de Châtelet-Les Halles. Ce n'était en fait pas un gros problème ; partant de l'extrémité de la petite branche au sud du RER B, j'avais la certitude d'être assis au moins jusqu'à Châtelet-Les Halles ce qui me permettait de lire.

Un matin, avant de prendre le chemin du travail, je descendis mes deux chiens pour les promener sur la coulée verte qui s'étend de Massy à la porte de Malakoff, recouvrant les voies du TGV atlantique. Nous étions fin mars, une semaine ou deux avant le passage à l'heure d'été ; il faisait déjà jour ce qui était un soulagement après la période hivernale. Quand on a des chiens, en plus du mauvais temps, les mois de novembre à février sont un peu difficiles, car il faut les promener dans l'obscurité matin et soir.

J'avais pris deux habitudes quand je sortais mes chiens.

La première était de leur mettre une muselière, non pas qu'ils soient dangereux, mais pour les protéger depuis que l'un d'eux avait dû subir un lavage d'estomac en urgence au centre hospitalier vétérinaire après avoir mangé de la pâtée mélangée avec des cristaux de couleur turquoise. Les gens dans le quartier n'aimaient pas les chiens, car certains propriétaires négligeaient de ramasser les déjections. Des voisins excédés avaient donc décidé de passer à l'acte. Sans grand espoir, j'avais déposé une main courante à la Police Nationale avec un résultat d'analyse d'un laboratoire attestant de la présence de mort aux rats.

La seconde habitude que j'avais prise en les promenant était de sortir par la porte du parking afin d'éviter que mes chiens se battent avec le chihuahua de ma voisine du rez-de-chaussée. Celui-ci gardait l'entrée de l'immeuble et aboyait sur tout ce qui passait. C'était invraisemblable qu'un si petit chien s'attaque à mes gros monstres, mais un vétérinaire m'expliqua que ces animaux n'ont pas conscience de leur taille.

Ma voisine du rez-de-chaussée était une ancienne chef de cabine d'Air France de 70 ans environ qui vivait seule avec son animal de compagnie. Arrivée au soir

de sa vie, elle n'était plus rien pour personne. Comme elle n'avait jamais réussi à élever sa fille qui fut confiée à son père par décision de justice, elle n'était pas non plus parvenue à éduquer son chien qui faisait généralement ses besoins dans son appartement. Sa porte-fenêtre restait donc toujours ouverte pour l'inciter à aller dans le jardin, mais surtout pour dissiper l'odeur. Elle passait ses journées à regarder la télévision chez elle dans la pénombre (ses volets étaient le plus souvent à moitié fermés), fumant cigarette sur cigarette et buvant de la vodka quand les tranquillisants ne suffisaient pas. Comme son appartement était juste en dessous du mien, il m'était ainsi impossible d'aérer ma chambre sans capter toute la fumée de sa cigarette. Elle était en mauvais terme avec le conseil syndical, car elle laissait pousser la haie de son jardinet à près de trois mètres de haut alors que la consigne était de respecter 1m80. Parfois, elle venait sonner à ma porte complètement ivre, à genoux sur mon paillason, en maudissant sa fille qui l'avait abandonnée pour aller vivre au Sénégal. C'était malgré tout quelque'un d'attachant avec son accent de l'Aveyron qu'elle avait su cultiver et il faisait bon discuter avec elle lorsqu'elle était à jeun ; elle avait en effet visité à peu près tous les pays du monde et avait de nombreuses anecdotes à raconter.

D'ailleurs, j'eus un jour une discussion intéressante avec elle alors que je rentrais du marché, pour une fois non accompagné de mes chiens, ce qui évitait l'affrontement avec le chihuahua :

— Vous devriez écrire un livre, lui dis-je, pour raconter toutes vos aventures, vos rencontres avec les voyageurs, les gens du monde entier que vous avez croisés en escale...

— En France, il y a plus d'écrivains que de lecteurs donc cela ne sert à rien de perdre son temps, rétorqua-t-elle.

— L'important n'est pas d'être lu, mais de prendre du plaisir à écrire. La littérature est un art et comme tous les arts, il représente un exutoire pour beaucoup de personnes, une manière de crever l'abcès, d'éviter de passer sa vie sur le divan d'un psychiatre. Prenez Niki de Saint Phalle. Violée par son père, elle a exprimé son mal-être dans ses réalisations artistiques et on peut imaginer que ça l'a aidée à vivre. Il en est de même pour Michel Houellebecq qui fut confié à sa grand-mère, car ses parents n'avaient pas envie de l'assumer au quotidien.

— Je ne supporterais pas d'apprendre que mon livre n'intéresse personne ; cela me renverrait une image encore plus négative de moi donc à mon âge, je

préfère éviter une telle humiliation. Et puis les psychiatres, si vous saviez ce que j'en pense... J'en ai connu cinq, mais à part vous écouter, aucun ne peut corriger le déroulement de ma vie passée. La psychanalyse n'a aucun effet sur moi. Je suis un cas désespéré. C'est pour cela que ma fille me fuit.

Pour ma part, je restais persuadé que l'Homme, à la différence de l'animal, pouvait épancher ses tourments et ses passions par l'intermédiaire de l'expression artistique. Cela concerne par exemple tous ceux qui ont été contrariés dans leurs ambitions personnelles et n'ont pas pu exprimer au mieux leur talent créatif ou leur puissance d'action, simplement parce qu'ils ne sont pas nés au bon endroit, ou parce qu'ils ont vécu des traumatismes ou souffrent de maladie ou de handicap ; ceux-là sont en révolte permanente contre un destin subi et il est préférable que cette révolte se manifeste par l'expression artistique plutôt que par la violence contre autrui ou contre soi.

Mais apparemment, ma suggestion ne convenait pas à ma voisine. J'avais souvent eu le même problème avec ma mère. Passé un certain âge, elle ne voulait plus faire aucun effort, ne plus rien tenter, ne plus rien changer. C'était là sans doute le signe que l'on entrait dans le quatrième âge.

Ce matin-là, après avoir ramené mes chiens dans mon appartement, je partis à la gare RER de Robinson pour aller travailler. Les quais étaient anormalement bondés ; aucun train ne stationnait à ce terminus. La station étant sur la petite branche du RER B, elle passait toujours après la branche principale. Il y avait sans doute un incident sur la ligne, mais rien n'était indiqué sur les panneaux d'affichage. C'était de plus en plus fréquent, car le réseau était vétuste et les actes de vandalisme étaient nombreux. Ayant passé près de 10 000 heures de ma vie sur le réseau RATP/SNCF d'Île-de-France, je pouvais attester que les conditions de transport ne s'amélioraient pas, bien au contraire, alors même que de plus en plus de gens vivaient en Île-de-France. Je me prenais à rêver de transports en commun comme au Japon où la compagnie s'excuse lorsqu'un train arrive avec 20 secondes d'avance. Certes, un service irréprochable a un prix que les Franciliens ne seraient peut-être pas prêts à assumer.

Une rame entra enfin en gare, stationna cinq minutes le temps de faire le plein de voyageurs puis partit en sens inverse en direction du nord. Quelques minutes plus tard, alors que nous étions arrivés à Bourg-La-Reine, le point de jonction

des deux branches sud, le conducteur annonça que le train ne prenait plus de voyageurs et qu'il fallait aller sur le quai d'en face pour prendre un train venant de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Un message sur les écrans indiquait un accident grave de voyageur sur le haut de la ligne qui perturbait le trafic. Celui-ci reviendrait à la normale dans la matinée. Par accident *grave de voyageur*, il fallait généralement comprendre *Suicide* ce qui était malheureusement assez fréquent en région parisienne. La vie devenait difficile et impersonnelle pour beaucoup de gens qui ne pouvaient plus payer leurs loyers, se nourrir eux-mêmes et leurs enfants. Il suffisait d'une séparation, d'un licenciement ou d'une pathologie et tout pouvait basculer comme une mécanique infernale que rien ne peut arrêter. Ces malheurs étaient d'ailleurs souvent liés puisqu'il suffit que l'argent commence à manquer par la perte d'un emploi pour que le divorce s'impose et que les maladies psychosomatiques s'installent.

Chaque fois que la RATP annonçait un tel événement, je repensais à l'un de mes professeurs au lycée qui avait une fascination pour la psychologie du suicidé et les techniques associées. Il nous avait expliqué sur un ton doctoral qu'il y avait essentiellement deux types de suicidés : *l'impulsif* qui va se jeter sous un train au moment où il entre en gare alors qu'il n'y songeait pas forcément cinq minutes plus tôt (il n'est pas rare que la prise de psychotropes lève les inhibitions). Et puis *le réfléchi* qui va mûrir son projet pendant des mois, des années, allant jusqu'à calculer au centimètre près la longueur de corde à acheter pour être sûr que les pieds ne touchent pas le sol du séjour quand il s'élancera de la mezzanine. Il nous parlait de la pratique de Sénèque qui s'était tranché les veines dans un bain bien chaud pour accélérer la mort et se sentir partir voluptueusement.

Les trains arrivaient de l'autre branche du RER, mais ils étaient déjà pleins et personne ne descendait. Les gens dans les wagons avaient le visage collé contre les vitres. Certains sur le quai tentaient de monter en force, mais ils étaient souvent rejetés par les passagers. Avec le grand retour de la patinette, beaucoup de gens prenaient désormais les transports en commun avec cet engin parfois électrique, pour parcourir le dernier kilomètre jusqu'à leur travail en trois minutes au lieu de dix. Une femme espérait même monter avec une poussette avec un enfant en bas âge. Après 45 minutes d'attente, je réussis à me frayer un passage dans un wagon surchauffé. Cette fois, je ne risquais pas de sortir ma liseuse pour continuer la lecture du best-seller de Harari, *Sapiens*, qui me permettait de comprendre comment un Homo Sapiens comme moi avait pu

abandonner l'exploitation agricole de ses ancêtres pour se fourvoyer dans cette société post-industrielle dominée par l'argent et la consommation matérielle.

Arrivé à Châtelet-Les Halles, je me propulsai en dehors du wagon en inspirant une bouffée d'air frais. La ligne A était apparemment perturbée aussi, car il y avait quatre rangées de personnes le long du quai ce qui est assez rare compte tenu de la fréquence des trains aux heures de pointe. Je pris la ligne 14 de métro afin de rejoindre la gare Saint-Lazare ce qui ne dura pas plus de 15 minutes. Une fois arrivé, je montais les escaliers mécaniques sur les quatre niveaux qui séparent le métro du train régional, jetant un œil furtif aux boutiques. Depuis que la gare avait été entièrement refaite, sur le modèle des gares londoniennes, celle-ci ressemblait à un centre commercial. Malgré l'heure matinale, quelques femmes avaient décidé d'acheter des chaussures ou des vêtements pour se donner le courage d'aller travailler.

Je regardais le panneau d'affichage pour connaître la voie de départ de mon train pour La Garenne-Colombes, mais il n'était pas encore indiqué. Je dus patienter quelques minutes avant d'être informé. Les agents SNCF attendaient que les trains soient vides pour annoncer les numéros de quai afin d'éviter que se croisent les flux de voyageurs à l'arrivée et au départ. Je pus heureusement trouver une place assise pour parcourir les six stations qui me séparaient de La Garenne-Colombes. Après dix minutes de marche, j'arrivai enfin dans l'open space de mon entreprise après 2h10 de trajet depuis mon domicile, alors que 1h20 suffisait habituellement. Inutile de dire qu'il faut un bon moment pour se remettre d'un tel trajet avant de commencer à travailler.

Il était 10 heures et la plupart de mes collègues étaient arrivés sans trop de problèmes. Rares étaient ceux qui habitaient comme moi au sud de Paris. Ceux-là d'ailleurs préféraient venir en moto quitte à finir tétraplégiques (j'avais tenté l'expérience il y a une vingtaine d'années, mais le périphérique en moto me paraissait suicidaire).

Au fond de l'open space, trois de mes collègues étaient debout autour d'un quatrième qui était assis, l'air effondré, comme s'il avait appris un décès. Je m'approchais du petit groupe pour comprendre. À la suite d'un virus informatique, il avait décidé la veille au soir de reformater le disque dur de son ordinateur personnel pour tout réinstaller. En prenant sa douche ce matin, il avait

réalisé qu'il avait par la même occasion détruit le porte-monnaie électronique qui contenait les bitcoins qu'il avait achetés quelques années plus tôt. Comme tous les geeks, il s'était en effet intéressé à ses débuts à cette monnaie électronique spéculative échangée par ordinateur et avait fini par ne plus y songer, jusqu'à ce matin. Pourquoi y avait-il subitement pensé ce matin ? Il ne savait pas. Son inconscient avait dû faire ressurgir ce souvenir. Mais en regardant le cours du bitcoin, un rapide calcul lui fit prendre conscience qu'il venait de perdre environ 250 000 euros. On pouvait comprendre son désarroi.

Ma première réunion de la journée allait commencer lorsque mon téléphone sonna. Comme j'avais deux minutes, je décidais de décrocher :

— Bonjour monsieur, me dit une femme, je suis contente de pouvoir vous joindre. Je travaille pour l'agence immobilière chargée de la gestion locative du studio de vos parents dans le XIX^e arrondissement de Paris. Nous leur avons envoyé plusieurs courriers depuis deux mois, mais ceux-ci restent sans réponse. Le logement a été victime d'un gros dégât des eaux début juillet du fait de la machine à laver de l'appartement situé au-dessus, au 8^e étage. La locataire de votre studio a dû être hébergée à l'hôtel le temps qu'un électricien refasse le tableau électrique qui avait été détérioré par l'écoulement. Les murs et le plafond sont à restaurer ainsi que le parquet qui est très endommagé par l'eau. Le père de votre locataire menace de vous attaquer en justice si vous ne faites rien pour sa fille.

Voyant que je ne savais pas quoi répondre, elle reprit son monologue pour expliquer l'objet de son appel.

— Étant donné que le parquet est touché, l'assurance des locataires ne veut pas le prendre en charge. Savez-vous si votre père a une assurance PNO ?

En l'espace de quelques secondes, je pris conscience que ma vie allait soudain prendre une orientation majeure. Ce n'était pas une tournure inattendue, car je me doutais depuis longtemps que je devrais un jour gérer l'état de dépendance de mes parents, mais on croit toujours pouvoir se documenter à l'avance afin de pouvoir se préparer au mieux. En l'espace de quelques secondes, je compris que mes parents ne géraient plus rien, qu'ils n'avaient rien anticipé et que j'allais devoir prendre les choses en main. Rapidement.

— Une assurance PNO ? lui demandais-je.

— Oui une assurance Propriétaire Non Occupant.

— Je n'en sais absolument rien. Mes parents ne m'ont parlé de rien.

— Je vais voir avec le syndic s'il peut me renseigner alors et s'il accepte de faire une déclaration à l'assurance de l'immeuble. Je voulais surtout vous demander s'il serait possible dans un premier temps de signer le devis que nous avons commandé pour refaire la douche dans la salle d'eau ; elle doit avoir 40 ans et les joints sont tellement poreux que l'humidité a endommagé le mur et le sol. En attendant le traitement du dégât des eaux, cela permettra à votre locataire d'avoir au moins une douche neuve.

Imaginant l'état d'insalubrité dans laquelle elle devait vivre, je demandai à l'agence de m'adresser le devis que je signai sans hésiter, malgré le montant exorbitant de 5400 euros, pensant ainsi pouvoir calmer le jeu. Mon père avait voulu jouer les rentiers, il fallait assumer les inconvénients en entretenant son bien. Il pourrait bien payer cette facture, même si cela représentait environ un an de loyer.

Chapitre 3

Le réveil venait de sonner. Je me levai sans tarder et ouvris les volets du gîte. Il était 7 heures et déjà les rayons du soleil auréolaient les cimes environnantes. La journée promettait d'être agréable, conformément aux prévisions météorologiques que j'avais suivies avec attention avant d'organiser ce séjour dans la Drôme.

Je bus un bol de café pour me réchauffer en mangeant quelques tranches du gros pain du boulanger de Châtillon recouvert de miel. Puis je me douchai pour me réveiller totalement.

Je pris la direction de ma maison un peu avant 8 heures, prêt à affronter une dure journée, dure sur le plan physique, mais surtout émotionnel. J'ouvris d'abord le volet en bois de la porte d'entrée que mon père et moi avions fabriqué il y a bien longtemps. Il avait souffert avec la neige des hivers rigoureux et le soleil des étés chauds.

En entrant dans la maison, je retrouvai son odeur si caractéristique, mélange de suie et d'encaustique. C'était ma madeleine de Proust. Je pénétrai là comme dans une église et cette odeur n'était pas sans rappeler l'encens. Tout était rangé avec soin, selon l'habitude de ma mère qui n'avait pas imaginé en fermant la porte qu'elle ne reviendrait plus jamais dans sa maison chérie. C'est mieux ainsi, car il est insupportable de savoir que l'on ne remettra plus les pieds dans un endroit qu'on aime passionnément.

Comme la plupart des bâtisses du village, notre maison était construite à flanc de montagne donc on pouvait entrer de plain-pied aux trois niveaux. En bas se trouvaient l'écurie et la loge à cochons désormais affectée aux éléments techniques (ballon d'eau chaude, tableau électrique, bouteilles de gaz...). Au niveau intermédiaire, il y avait la porte d'entrée de la partie habitation avec un séjour et une salle à manger de 40 m², une petite cuisine, une chambre et la salle de bains. L'étage supérieur qui était autrefois une grange était à présent constitué d'un second séjour en parquet d'environ 30 m² et de deux chambres. On y accédait soit par l'escalier intérieur (que mes parents avaient fait réaliser sur mesure par un ébéniste de Die), soit par la porte-fenêtre à l'arrière de la maison.

J'ouvris tous les volets pour faire entrer la lumière. Les meubles n'avaient presque pas de poussière, c'était impressionnant. Je retrouvais tout le mobilier en noyer que mes parents avaient accumulé. Certains venaient de mes grands-parents maternels ; ils avaient simplement été transportés depuis la maison qu'occupait ma grand-mère dans le haut du village. D'autres provenaient de mes grands-parents paternels qui habitaient dans une autre vallée, dans les Hautes-Alpes. En somme, il y avait là armoires, bonnetières, buffets, confituriers, huche à pain, meubles d'angles, tables rondes, tables rectangulaires, tables basses, tables de chevet... et même un Prie Dieu avec un crucifix en bois fixé au mur qui rappelait que ma mère était profondément croyante. La grande cheminée dont l'âtre était encore noir de suie trônait au milieu du séjour, entourée d'un canapé et de fauteuils dont le tissu fleuri évoquait les années 70. Les luminaires n'étaient pas en reste avec un lustre en étain, des lampadaires avec des abat-jours en vessie de porc, des lampes sur pied de toutes tailles et de toutes formes.

Tous ces meubles étaient pleins de vaisselle, qui provenait en partie de la famille ou bien chinée dans diverses brocantes. Il y avait des verres à vin, des verres à eau, des verres à champagne, des verres à whisky, des verres à cognac, des petits verres pour l'eau-de-vie et d'autres pour le pastis. Je retrouvais aussi le service à café en porcelaine de Limoges offert à ma grand-mère pour son mariage dans les années 20, trois ou quatre services à thé, des couverts en argent pour toutes sortes de mets et même un ustensile avec un manche en corne pour tenir le gigot, un couteau à fromage avec le plateau associé, des pelles à tarte et des pelles à gâteaux avec des plats de présentation dorés à l'or fin de toutes tailles et de toutes formes, sans oublier les porte-couteaux, les corbeilles à pain, les carafes, le pot à sucre avec la pince à sucre et le ramasse-miettes pour nettoyer la nappe avant de passer au dessert. Comme beaucoup de femmes au foyer, ma mère avait aussi succombé à la folie des réunions Tupperware et avait à peu près la collection complète des produits fabriqués par la marque entre 1970 et 1980. La cuisine était sa plus grande activité jusqu'à un âge avancé. Comme un bricoleur se doit d'avoir un atelier rempli de toutes sortes d'outils, elle avait de la même façon accumulé la panoplie complète de la bonne cuisinière.

Pour parfaire la décoration, des dessus de lit tricotés au crochet par ma grand-mère recouvraient quelques lits, tandis que des napperons recouvraient la plupart des meubles. Les murs enfin étaient ornés de tableaux dont certains représentaient le village et ses environs, signés par un mystérieux Frédéric dont je n'avais jamais entendu parler. Le style était assez naïf, mais je ne pouvais que

m'incliner vu mon médiocre talent de peintre.

Vers 10 heures, l'antiquaire que j'avais contacté un mois auparavant frappa à la porte. Il fit le tour de la maison en 5 minutes en regardant d'un air désabusé les meubles et objets que ma mère avait accumulés en trois décennies. Il abrégéa rapidement sa visite en déclarant que tout cela n'intéressait plus les gens et qu'il en avait déjà trop. Il me proposa simplement 20 euros pour une horloge comtoise de type Œil de bœuf ; je compris que je devais m'estimer heureux de ne pas avoir à lui payer l'essence pour avoir parcouru 20 km.

En descendant à l'écurie de la maison que nous avions transformée en remise, je croisai un voisin qui passait par là.

— Alors ? Tu as trouvé acquéreur ? me demanda-t-il.

— Oui, ça y est. Il a fallu autant de temps pour préparer l'acte notarial que pour trouver un acheteur, mais je vois le bout du tunnel. J'ai deux jours pour tout vider et puis je passe chez le notaire mercredi !

Je sentis que j'avais dit quelque chose d'intéressant, car son regard s'éclaira.

— Si tu débarrasses ta maison, me dit-il, je vais en parler à Suzanne pour voir si elle veut te prendre quelques trucs, car je crois qu'elle cherchait une commode pour un de nos fils.

Quelques minutes plus tard, sa femme parut sur le pas de ma porte pour me proposer de me racheter quelques meubles et objets. En pénétrant dans la maison de ma mère qui fut son amie d'enfance, son regard prit soudain l'expression de celui d'un gamin que ses grands-parents auraient emmené dans un magasin de bonbons pour y assouvir des plaisirs orgiaques, quitte à en tomber malade. Elle balaya d'un œil expert tous les meubles et bibelots que ma mère avait laissés afin d'y dénicher quelques belles pièces. À ce moment-là, ma tante fit irruption sur le pas de la porte comme je lui avais proposé, pour choisir aussi quelques souvenirs. En quelques instants, la voisine commanda à son mari d'emporter la table ronde en noyer et les six chaises, un buffet, des chevets, des lampes, des tableaux, un peu de linge de table et de vaisselle. Le tout fut transporté à la hâte dans leur maison, dans laquelle on ne pouvait plus circuler.

Elle et son mari étaient parvenus en 80 ans à acquérir plusieurs villas dans la région et plusieurs appartements à Valence. Ils accordaient une grande importance à la propriété immobilière ou mobilière. Il fallait en posséder le plus

possible, mais surtout le faire savoir, car c'était un signe de réussite. Élevés dans ces petits villages de montagne où on devait autrefois vivre en autarcie et faire des réserves en prévision de récoltes calamiteuses, ils avaient conservé l'état d'esprit de leurs aïeux bien qu'ils aient peu connu les angoisses de la privation ou les guerres. Ils avaient tellement creusé ce sillon toute leur vie qu'ils ne pouvaient plus sortir de l'ornière. Les problèmes quotidiens ne les affectaient qu'à la marge dès lors que les revenus locatifs étaient assurés. À leur mort, leurs enfants reprendraient certainement le flambeau et le transmettraient aux générations futures.

Donc il fallait avoir des descendants. Contrairement à leurs parents qui devaient cultiver la terre et qui vivaient la naissance d'une fille comme une malchance, la génération suivante s'était émancipée, avait quitté la montagne pour la ville et un enfant était un enfant quel que soit son sexe, pourvu qu'il ait des descendants pour transmettre le patrimoine. Certes, comme le dit le dicton, « on n'a jamais vu un coffre-fort sur un corbillard », mais un enfant donne par procuration un supplément de vie et s'il avait lui-même une descendance, il était ainsi possible d'approcher une forme d'immortalité.

Mes parents m'avaient élevé avec ce même état d'esprit donc je savais que les barrières étaient très hautes pour s'affranchir de cet héritage culturel et matériel. N'ayant pas pu aller à l'école au-delà de l'âge de 11 ans, ils n'avaient pas les bases nécessaires pour appréhender le monde dans sa complexité. Ils ne pouvaient que perpétuer les traditions et les croyances que leurs parents leur avaient inculquées sans pouvoir les remettre en cause par l'introduction de données nouvelles. Le monde pouvait être bouleversé, il ne fallait rien changer. Dès lors, ils ne s'intéressaient principalement qu'à la gestion de leurs modestes avoirs et ne pouvaient me transmettre que ces valeurs. Souvent, ma mère m'avait dit sur un ton culpabilisant : « Une génération gagne l'argent et la suivante le dépense » sous-entendant que j'allais gaspiller son argent puisqu'elle consacrait toute son énergie à l'accumuler. « Ce que tu as vert, tu ne l'auras pas sec », renchérisait mon père lorsqu'il me donnait ce qu'il considérait comme étant une avance sur héritage. Alors, quand des années plus tard, j'avais évoqué auprès de ma mère l'idée de vendre cette maison désormais inutilisée, elle s'était mise dans une rage folle ; si j'avais voulu la tuer, je ne m'y serais pas pris autrement. D'ailleurs, pour éviter tout affrontement dans la fratrie au règlement de la succession, ma mère n'avait souhaité avoir qu'un seul enfant pour que le patrimoine ne soit pas disséminé. Tout était prévu pour que j'hérite de tout et que

je lègue cet ensemble à mes descendants. À la limite, je pouvais vendre les appartements parisiens, mais la maison de Creyers avait le statut d'une *maison de famille* qui a déjà traversé plusieurs générations et que l'on se doit de transmettre comme un message aux générations futures. Là étaient nos racines. Pourtant, j'étais bel et bien venu me séparer de cette maison et je n'imaginai pas que cela marquerait un point d'inflexion dans ma vie.

J'avais pris rendez-vous avec une association de réinsertion qui débarrasse, recycle et revend des meubles et objets. Ils devaient venir le lendemain matin ; il me restait l'après-midi pour trier les quelques souvenirs que je rapporterai chez moi, les objets qui pourraient avoir une seconde vie que je donnerai à l'association et ceux qui devaient partir à la décharge.

Je remplis ma voiture avec ceux-là afin de les emmener à la déchetterie de Recoubeau près de Châtillon. Mon père n'avait clairement pas imaginé que je devrais débarrasser cela tout seul. Il y avait des restes de carrelage et de planches, une vieille brouette en bois avec sa roue en fer rouillé, des outils cassés, des restes de peinture, de lasures, d'huiles, un vieux réfrigérateur dont les joints étaient secs condamnant l'appareil à la destruction, des chaises en paille, éventrées, des meubles de rangement qui étaient stockés là depuis 30 ans dans l'espoir vain de trouver une utilité. Tout cela ne pouvait rentrer dans ma voiture en une seule fois. Je dus finalement faire trois voyages à la déchetterie pour évacuer ces ordures que je ne pouvais pas décemment laisser à l'acquéreur. Je dus malgré tout me résigner à abandonner un vieux tonneau de vin vide qui ne rentrait pas dans mon véhicule.

Le soir, épuisé par cet après-midi, je m'asseyais enfin à la table du gîte pour ouvrir quelques boîtes en fer qui renfermaient des photos anciennes. Je découvris la photo de mariage de mes grands-parents qui devait dater de 1925, une photo d'une petite fille de trois ou quatre ans devant mes grands-parents qui devait être ma mère, des photos de mon oncle dans son aube de communion et de nombreuses photos montrant des personnes inconnues immortalisées le plus souvent dans des événements importants de leur vie. Pourquoi n'avais-je jamais vu ces photos ? Je les gardais précieusement pour les ramener à mon domicile.

Avant d'aller me coucher, je saisis ma liseuse pour parcourir quelques pages d'un gros roman de Jean d'Ormesson que j'avais commencé le mois dernier : *Au*

plaisir de Dieu. Il y racontait de façon admirable la fin de l'aristocratie, la vente du château familial, la fin des privilèges de classe. Dans une bien moindre mesure, tout cela faisait étrangement écho à ce que j'étais en train de vivre. Je n'eus pas de mal à trouver le sommeil, convaincu d'être le témoin impuissant d'un changement d'époque.

Le lendemain, j'avais mis le réveil à 7 heures pour continuer à trier ce qui restait.

C'était une belle journée de printemps, ensoleillée, idéale pour vider une maison. J'espérais que les employés de l'association arriveraient avec un grand camion compte tenu de la quantité de meubles, mais j'étais aussi inquiet, car l'accès ne pouvait se faire que par une route étroite. Vers 10 heures, je reçus un appel des gars qui avaient traversé le village sans savoir où se trouvait la maison. Je partis en courant à leur rencontre pour les accueillir et constatai que leur véhicule était de taille plutôt modeste. Trois hommes descendirent de la cabine et entrèrent pour évaluer le travail. Ils commencèrent par charger les meubles les plus volumineux au fond de leur fourgon (canapé, fauteuils, armoires...) puis ils remplirent des cantines en fer avec toute la vaisselle. Ils empoignaient tous ces souvenirs si fragiles trois par trois, les entassant les uns sur les autres sans précaution, cassant un verre par ci, ébréchant une assiette par là. Ils n'avaient pas le temps de les protéger. Tant pis s'il y avait des dégâts ; il y aurait toujours quelque chose à vendre.

Au bout de trois heures, le véhicule était plein à craquer et il ne restait plus rien dans la maison. Je suivis des yeux le camion qui s'éloignait, emportant tous ces souvenirs de famille qui seraient désormais disséminés, telle une collection de voitures anciennes qu'on met aux enchères à la mort du propriétaire. C'était une vie entière qui partait. Comme l'écrit le psychiatre Serge Tisseron, tous les objets sont des médiateurs psychiques essentiels à la construction de notre existence sociale et de notre personnalité. L'avaient-ils été pour ma mère ? Je n'en doute pas une seconde ; et s'ils avaient rempli leur rôle, ils pouvaient s'envoler pour de nouvelles aventures, apporter un peu de réconfort ou de ravissement à d'autres personnes. Tous ces objets avaient certes une valeur sentimentale considérable, mais une bien faible valeur marchande.

Je réalisais finalement que j'avais eu de la chance que ma voisine et ma tante

prennent autant de meubles et de bibelots, car le camion n'aurait pas pu tout emporter ; comme il était exclu de faire plusieurs trajets, ils auraient pris l'essentiel et m'auraient laissé le reste. Qu'aurais-je fait de tout ça ? Je ne suis pas sûr que tout aurait pu rentrer dans ma voiture même en plusieurs fois. Je n'aurais pas pu laisser à l'acquéreur le soin de finir le travail.

Autrefois, c'est-à-dire il y a plus de 20 ans, les gens du village jetaient toutes leurs ordures dans un champ très pentu à l'entrée du hameau non loin du cimetière. Tout y passait : ordures ménagères, boîtes de conserve, bidons en plastique, chaises, fours... De temps en temps, quelqu'un y mettait le feu pour essayer de réduire un peu le volume des déchets. Et puis, les obligations réglementaires ont enfin mis un terme à ces pratiques désormais inconcevables afin d'organiser le tri et la collecte des déchets. Il fallait à présent les descendre à Mensac, quelques kilomètres plus bas sur la route vers Châtillon. Cela compliquait beaucoup la tâche des rares habitants du village qui n'avaient pas de voiture ; ils devaient stocker toutes les ordures dans leur garage en attendant que quelqu'un puisse emmener tout ça aux conteneurs. Débarrasser une maison entière était donc une tâche compliquée dans un village aussi reculé, surtout quand on est seul pour le faire. J'appréciais la chance que j'avais eue de m'en sortir à si bon compte.

Et puis je pensais avoir fait une bonne action en donnant un camion entier à cette association. Ma stupéfaction fut grande le lendemain lorsque je reçus un appel téléphonique :

— Bonjour monsieur. Je suis la directrice de l'association qui est venue hier dans le village de Creyers pour débarrasser votre maison. Quand notre véhicule est arrivé, j'ai constaté qu'il ne contenait pas tous les meubles qui apparaissaient sur les photos que vous m'aviez envoyées il y a trois mois. Tout ce que mes gars ont ramené est invendable et destiné à la déchetterie. Vous n'avez pas tenu vos engagements, vous n'avez aucun respect pour les travailleurs sociaux de mon association. Ces gens-là sont des gueules cassées par la vie, ils ont besoin d'être traités correctement !

J'avais le souffle coupé par de telles invectives qui me paraissaient injustifiées étant donné que le camion était parti totalement plein. Je tentais de m'expliquer :

— Effectivement, des voisins sont passés et m'ont proposé de m'acheter quelques meubles, mais vous avez emporté un gros canapé et trois fauteuils, une

table basse, un meuble télé, des bibelots...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase qu'elle reprit sa lapidation :

— Vos canapés et vos fauteuils sont beaucoup trop volumineux et démodés. Ils vont partir directement à la déchetterie. Les gens ici n'ont pas des logements assez grands pour avoir de tels meubles.

Admettant que je m'étais effectivement fait déposséder des plus belles pièces, je lui proposais un dédommagement pour avoir la conscience tranquille et lui montrer que j'avais un peu de sollicitude pour les travailleurs sociaux :

— Bon, je vous suggère de vous envoyer un chèque de 300 euros pour compenser.

— Là n'est pas la question, monsieur, me dit-elle, furieuse et décidément incapable de se calmer. Vous n'avez pas respecté vos engagements. Vous n'avez pas intérêt à faire appel à nouveau à notre association, car nous ne vous tendrons pas la main.

Puis, elle raccrocha.

J'étais assez stupéfait de cette leçon de morale que je trouvais un peu déplacée. Je pensais avoir fait une bonne action en faisant don de toute cette vaisselle, ces bibelots, ces meubles, ce linge de maison, ces lampes... Comme on disait dans la région : « À cheval donné, on ne regarde pas les dents ». Peut-être que la directrice avait eu un coup de cœur pour un buffet vu sur une photo qu'elle espérait bien le récupérer pour la décoration de sa maison personnelle. Aveuglée par la colère, elle n'avait sans doute pas pris le temps de détailler le butin rapporté par ses gars, à moins que ceux-ci aient vidé une partie du camion avant de revenir dans les locaux de l'association.

Chapitre 4

Quelques semaines après l'appel de l'agence chargée de la gestion locative du studio, je mis la main sur le compte-rendu de la dernière assemblée générale et découvris que les copropriétaires avaient voté le non-renouvellement du mandat du syndic et la désignation d'un nouveau. En représailles, l'ancien syndic avait décidé de faire le minimum d'efforts en attendant la fin de son mandat. La déclaration de mon sinistre ne faisait clairement pas partie de ses tâches prioritaires. La locataire n'était pas prête de voir son logement restauré. Ma décision de commander la réfection de la salle de bains pour la faire patienter était la bonne.

Il fallut finalement patienter le mois de juillet suivant, soit un an après le dégât des eaux, pour que le nouveau syndic, ayant repris les dossiers, décide enfin de faire une déclaration de sinistre auprès de l'assurance immeuble.

Après avoir examiné les devis (qu'il négocia), l'assureur donna son accord deux mois plus tard ce qui permit d'envisager les travaux dans le studio.

Entre temps, j'étais allé passer quelques dimanches chez mes parents pour prendre connaissance des dossiers. J'avais acheté des chemises cartonnées de toutes les couleurs pour classer les documents : les impôts locaux, les impôts sur le revenu (que mon père avait décidé de ne plus déclarer pensant que ce n'était plus utile puisqu'il ne payait pas d'impôts), les assurances habitation et voiture, les abonnements au gaz, à l'électricité, à l'eau, au téléphone, les versements de multiples caisses de retraite, les décomptes des syndics, les comptes-rendus de gestion de l'agence immobilière, les comptes-rendus des assemblées générales de copropriétaires...

J'avais ainsi constaté que le bail du studio se terminait dans huit mois ; il ne restait plus que deux mois pour manifester à la locataire notre décision de ne pas le renouveler si nous souhaitions le vendre.

Mes parents, qui commençaient à perdre leurs fonctions cognitives, ne firent

aucune difficulté à l'idée de se séparer de ce studio ; d'ailleurs, celui-ci avait depuis toujours causé beaucoup de soucis. Pour ma part, je ne me sentais pas l'âme d'un propriétaire bailleur et mon taux marginal d'imposition rendait l'investissement locatif financièrement peu attractif.

Mon père l'avait acheté à la hâte en 1968 au moment des émeutes afin de placer ses petites économies dans la pierre au cas où le franc viendrait à perdre toute sa valeur. À l'époque, ce quartier du XIX^e arrondissement lui rappelait la ville de Tizi Ouzou en Algérie où il avait combattu. Pendant quinze ans, les loyers versés par les locataires avaient couvert une partie des mensualités de l'emprunt. Il avait néanmoins fallu régler les travaux votés par la copropriété, les vacances locatives, les impayés, la réfection du studio entre chaque location. Je me souviens d'un gars qui avait peint les murs en rouge, en vert, en aubergine et s'était finalement suicidé en sautant du 7^e étage. Bon an mal an, ce studio avait permis de gagner un peu d'argent, mais c'est surtout sa revente qui allait rapporter le plus puisque même dans le XIX^e arrondissement, la fièvre immobilière n'avait pas baissé.

Je téléphonai donc à la locataire pour l'informer de notre décision de mise en vente et lui proposer de l'acheter comme l'exige la loi. Je pris rendez-vous avec deux agences immobilières afin de faire évaluer le bien. L'une l'estimait à 7000 euros le m², l'autre à 7500 euros. Souhaitant que la locataire puisse rester dans le logement, je lui proposai de l'acquérir au prix minimum. J'informai ainsi l'agence qui en assurait la gestion pour que la locataire soit officiellement notifiée six mois avant la fin du bail. Elle exigea de mandater un huissier pour lui remettre le courrier.

Celle-ci me téléphona quinze jours plus tard pour me demander de baisser le prix de 5000 euros ce que j'acceptai finalement pour m'éviter de rechercher un acquéreur. Je confiai alors l'affaire à un notaire près de chez moi afin de rédiger le compromis de vente. Il restait donc six mois pour réaliser la transaction avant la fin du bail ce qui me paraissait être un délai confortable.

N'ayant pas eu besoin d'intermédiaires, je dus réunir tous les documents nécessaires à la préparation du compromis ce qui, avec la loi ALUR, représentait un travail non négligeable.

La récupération des comptes-rendus des assemblées générales des trois

dernières années fut plus difficile qu'on peut l'imaginer, car mon père n'avait conservé que le dernier et l'ancien syndic n'avait pas transmis le compte-rendu le plus ancien au nouveau syndic. Il fallut finalement attendre plus d'un mois avant de mettre la main sur le document manquant.

Le nouveau syndic me transmet ensuite le pré-état daté assez rapidement et l'agence de location envoya son diagnostiqueur dans les quinze jours. Il fallut patienter trois semaines de plus pour avoir le rapport, car celui-ci était parti en vacances sans envoyer les éléments.

Pour une raison qui apparaîtra plus clairement dans la suite de mon récit, je dus également demander un mandat spécial au juge des tutelles du tribunal d'instance dont dépendait le domicile de mes parents pour me permettre de vendre ce bien immobilier.

Malgré tous les efforts que j'avais faits pour presser chaque partie prenante à me fournir les documents nécessaires, je commençai à comprendre que je ne pourrai pas finaliser la vente avant le terme du bail. Rien que pour rédiger le compromis à partir de tous les documents ainsi rassemblés, le notaire eut besoin de deux mois. Il ne m'était plus possible d'espérer conclure la vente avant la fin du bail puisqu'il fallait encore trois mois pour préparer l'acte définitif.

Je devais donc rédiger un nouveau contrat pour la locataire afin qu'elle soit contractuellement en règle jusqu'à la signature de l'acte définitif officialisant son statut de propriétaire. Comme j'avais mis un terme au contrat de gestion avec l'agence immobilière puisque le bien devait être cédé, je devais moi-même en assurer la gestion jusqu'à la transaction. Je préparai donc le document de bail en m'inspirant de celui signé trois ans plus tôt avec l'agence et je proposai à la locataire de le lui faire parapher chez le notaire lors de la signature du compromis de vente.

Après des mois de démarches, tout paraissait enfin parfaitement engagé pour réaliser cette transaction immobilière et je me réjouissais de pouvoir céder ce studio à la locataire qui l'occupait depuis trois ans, car elle semblait beaucoup s'y plaire. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises.

La veille de la signature du compromis chez le notaire, je reçus vers 16 heures un appel téléphonique du père de la locataire habitant à La Réunion. Il m'annonçait qu'il venait d'avoir un courrier de la banque : sa fille n'aurait pas son prêt, car elle ne remplissait pas les conditions d'ancienneté dans son emploi

assimilé fonctionnaire. Il avait déjà appelé le notaire pour annuler le rendez-vous le lendemain.

Comment était-il possible qu'il apprenne cela maintenant alors que cela faisait huit mois que nous étions en discussion ?

Le père me demandait quelques semaines de délai supplémentaire pour étudier la possibilité d'acheter le bien à son nom. Il voulait néanmoins que je voie sa fille le lendemain pour lui faire signer le bail de trois ans que j'avais préparé.

Craignant de me faire piéger pour trois années en signant un nouveau bail, j'appelai le notaire pour avoir son avis. Comme il me conseilla vivement d'abandonner la transaction et de chercher un autre acquéreur, je téléphonai à la locataire et la sommai de partir avant la fin du bail, c'est-à-dire dans les quinze jours. J'étais conscient que c'était un défi de trouver un logement en si peu de temps, mais elle n'avait pas été très proactive dans la gestion de la transaction et devait en assumer la conséquence.

Heureusement, elle quitta le studio à la date prévue et l'agence procéda à l'état des lieux de sortie. Sans surprise, la mère de la locataire m'envoya un long message incendiaire m'accusant d'être le pire des salauds et me souhaitant tous les maux de la Terre. Ses vœux furent exaucés.

Dans les semaines qui suivirent, le logement fut enfin refait à neuf, ce qui m'obligea à me rendre plusieurs fois sur place pour accueillir les entrepreneurs. J'avais oublié de reprendre un abonnement à l'électricité à la suite du départ de la locataire qui avait résilié son contrat. Les ouvriers branchèrent donc la ponceuse de parquet sur la prise de courant dans le couloir des parties communes, mais la ligne disjoncta après quelques minutes et le gardien ne savait pas comment la réactiver. La société dut abandonner le chantier en attendant que je souscrive un abonnement à l'électricité et qu'elle puisse terminer les travaux. Au bout de quelques semaines enfin, le plafond était enduit et repeint ; les murs étaient recouverts de papier de verre et repeints en blanc ; le parquet était poncé et vitrifié. Je pouvais envisager sereinement une mise en vente.

Je passai donc une annonce sur Internet pour laquelle je reçus 82 appels en cinq jours. Je pris 9 rendez-vous pour le samedi suivant.

Nous étions fin février et le ciel était par chance très ensoleillé. Le logement

étant orienté au sud, le parquet récemment vitrifié brillait de mille feux. C'était du meilleur effet vis-à-vis des potentiels acquéreurs. Sur les 9 visites, je reçus 5 offres au prix ; certains me proposaient d'ailleurs un prix supérieur à ce que je demandais, preuve que les agences avaient sous-évalué le bien et que les gens avaient perdu la tête sur le marché parisien intra-muros. L'une des personnes intéressées me suggéra même de m'en payer la moitié en espèces, ce qui ne présentait aucun intérêt pour moi. Conformément à la loi, j'acceptai la première offre au prix que m'avait faite une jeune femme à la recherche d'un investissement locatif.

Il ne fallut que quelques jours au notaire pour modifier le projet de compromis initial afin de changer le nom de la locataire pour y inscrire celui de l'acquéreur. Nous signâmes enfin le compromis. Si tout se passait bien, la vente serait conclue sous trois mois, le temps que la jeune femme ait son prêt bancaire.

Un mois plus tard, le notaire me demanda de refaire passer le diagnostiqueur pour mettre à jour des diagnostics dont la validité était limitée à six mois. Certaines sociétés acceptent de repousser de deux ou trois mois la date du précédent compte-rendu pour éviter de se déplacer à nouveau. Celle-ci exigea de revenir ce qui leur permit au passage de facturer la prestation. Je pris rendez-vous un matin à 9 heures avec le diagnostiqueur que j'attendis au pied de l'immeuble. Quand j'ouvris la porte du logement, je crus d'abord m'être trompé d'étage, mais réalisai immédiatement que si j'avais pu introduire la clé dans la serrure, l'appartement était bien le mien.

Sur le sol se trouvaient des débris d'enduit éclatés et beaucoup de poussière. Je levai les yeux vers le plafond et constatai qu'un nouveau dégât des eaux avait eu lieu depuis mon dernier passage un mois auparavant. Je descendis voir le gardien qui par chance, était dans sa loge. Il consulta son registre et m'informa qu'un dégât des eaux s'était produit il y a trois semaines dans un appartement du 9^e étage, soit deux niveaux au-dessus de mon studio. Il avait été réveillé à 3 heures du matin par la locataire du 8^e et avait dû faire passer un plombier au milieu de la nuit. J'appris qu'une soudure avait sauté dans un studio du 9^e qui était en travaux et il me donna les coordonnées de la locataire du 8^e ainsi que celles de l'agence gérant celui du 9^e.

Après investigations, je finis par apprendre que le fils du propriétaire du 9^e avait fait des travaux dans le logement de son père avant de le remettre en

location ; en bricoleur du dimanche, il avait mal fait sa soudure qui avait cédé pendant la nuit. Malheureusement, son père n'avait pas pris la précaution de souscrire une assurance Propriétaire Non Occupant. La locataire du 8^e avait dû supplier le syndic pour qu'il fasse jouer l'assurance immeuble. Je dus en faire autant avec le syndic qui accepta, tout en soulignant les récriminations des copropriétaires qui voyaient chaque année le coût de l'assurance augmenter.

Je fis à nouveau passer une entreprise de maçonnerie pour obtenir un devis et prendre rendez-vous pour remettre le studio en état. Malheureusement, la société m'expliqua que je devais gratter au maximum le plafond pour faire tomber tout le plâtre et surtout attendre plusieurs mois qu'il sèche.

Naturellement, l'acquéreur ne voulait évidemment pas avoir à gérer ces travaux après la signature de l'acte définitif donc elle suspendait l'achat à la réfection du plafond. Je revins le week-end suivant avec des outils et un escabeau pour gratter le plafond et évacuer les gravats.

Après deux mois d'attente, alors que l'acquéreur avait eu son prêt immobilier, j'appelai le maçon pour convenir d'un rendez-vous pour les travaux. Une semaine plus tard, le plafond fut restauré.

Le jour précédent la date de signature chez le notaire, j'invitai l'acquéreur à visiter le bien, comme il se doit, pour relever les compteurs et vérifier que tout était conforme. En mettant la clé dans la porte pour ce qui devait être la dernière fois, je frémissais à l'idée de découvrir un nouveau problème. Comme je le craignais, une auréole était déjà apparue au plafond depuis que le maçon l'avait restauré. De toute évidence, il n'était pas encore sec ; il aurait fallu attendre bien davantage que deux mois, mais ni l'acquéreur ni moi n'avions envie de patienter plus longtemps.

Un peu dépitée et résignée, la jeune femme accepta néanmoins de finaliser la transaction le lendemain chez le notaire, mais le coup de foudre du jour de la visite était déjà bien loin. Pour ma part, j'étais soulagé d'être débarrassé d'un tel boulet après 18 mois de démarches, convaincu que l'investissement locatif n'était pas fait pour moi.

Chapitre 5

La maison secondaire de mes parents était à présent complètement vidée. À l'heure convenue, le futur propriétaire vint visiter les lieux et relever avec moi le compteur d'électricité (l'eau était encore facturée de façon forfaitaire et le gaz était en bouteille). Je sentais qu'il avait des projets de réaménagement en tête.

La maison était en bon état, mais le sol en grès de Saintonge et les poutres teintées au brou de noix assombrissaient énormément le séjour qui était déjà peu lumineux du fait de la petite taille des fenêtres. Autrefois, les maisons dans ces villages de montagne étaient construites de façon astucieuse : il fallait se préserver du froid l'hiver et du chaud l'été. Pour cela, les ouvertures étaient réduites au minimum. Les murs en pierre étaient également très épais (au moins 70 cm) et une niche percée d'un trou extérieur était même aménagée dans le mur orienté au nord afin d'y entreposer les produits frais ; il n'y a pas si longtemps de cela, les réfrigérateurs n'existaient pas. En outre, les fenêtres donnaient sur le toit d'une autre maison ce qui masquait la vue sur les montagnes en face du village, mais surtout coupait la luminosité. Il fallait souvent éclairer le séjour l'après-midi. L'acquéreur avait immédiatement compris qu'il serait judicieux de changer le sol et le plafond pour créer une ambiance lumineuse. Il allait réveiller la belle endormie.

Depuis quelques années, la mairie avait aussi effectué de gros travaux dans les hameaux de la commune avec l'obligation d'être raccordé au tout-à-l'égout. Une petite centrale d'épuration avait été construite à l'entrée des villages. La Drôme semblait se classer parmi les départements les plus attentifs à l'écologie. Par ailleurs, tous les fils électriques avaient été enfouis pour faire disparaître les poteaux et les câbles. Les candélabres vétustes avaient également été changés. Le résultat était du plus bel effet. Il fallait voir l'allure qu'avait le village en plein cœur de l'été avec ses ruelles bordées de roses trémières, de valérianes et ses fontaines en pierre d'où coulait une eau de source en provenance des cimes environnantes.

Le moment était venu de partir pour Die afin de passer chez le notaire. Le plus dur était fait. Ce n'était plus qu'une formalité administrative.

J'entrai dans le centre-ville après un trajet de 20 minutes que j'aurais pu parcourir les yeux bandés, tellement j'avais emprunté cette route de nombreuses fois, à pied, en vélo, en moto, en voiture, en tracteur. J'avais une heure d'avance alors je pouvais aller me promener un peu. Je me garai sur la place du Mazel puis je rejoignis la rue principale, la rue Camille Buffardel, par un dédale de rues et de ruelles étroites qu'on appelle des *viols* dans la région. Le temps était très agréable en ce mois d'avril ; difficile d'imaginer qu'en été, le thermomètre affiche souvent les 40 degrés et en plus il n'y a pas un brin d'air.

La ville de Die était une ville chargée d'Histoire. Entre 125 et 118 av. J.-C., les légions romaines avaient vaincu les Voconces, des peuples gaulois installés dans la région et ils y avaient fondé une capitale romaine au II^e siècle, baptisée Dea Augusta Vocontiorum. Des remparts encore présents furent érigés dès le III^e siècle. Le patron de l'hôtel où j'avais séjourné m'avait d'ailleurs raconté une anecdote étonnante durant mon précédent séjour : lorsqu'il avait pris possession des lieux et avait dû débarrasser la cave, il avait tenté de couper des troncs d'arbre à la tronçonneuse avant de réaliser qu'il s'agissait de colonnes romaines en pierre !

Die était un pays de contestation, haut lieu de la Réforme protestante, où une Académie protestante avait même été fondée de 1604 à 1684. Après sa dissolution, les protestants furent persécutés, condamnés à pratiquer leur culte en secret. La cathédrale Notre-Dame de Die, construite au XII^e siècle dans un style roman, dut d'ailleurs être totalement reconstruite au XVII^e siècle à la suite des dégradations qu'elle avait subies lors de la Réforme. Ce n'est pas un hasard si autant de Hollandais viennent chaque été passer leurs vacances à Die et dans la région pour retrouver là leurs origines protestantes. Ils débarquent avec des camions de nourriture pour pouvoir se sentir chez eux, loin de chez eux. Ils sont juste assurés de trouver leurs journaux favoris dans les commerces de la commune. La plupart apprécient le camping au bord de la rivière. D'autres ont même racheté des villages entiers abandonnés pour y restaurer des maisons secondaires.

La ville avait toujours été fréquentée par des gens à la recherche d'une vie authentique, faite de choses simples et naturelles ; la ville de Die fait partie de la BioVallée, un territoire de référence en matière de développement durable.

Alors que je passais près de la cathédrale, un type faisait hurler de la musique psychédélique. De toute évidence, il avait consommé autre chose que de l'alcool.

Son style évoquait les hippies qui traînaient à Katmandou ou à Sausalito dans les années 60, même s'il paraissait bien trop jeune pour avoir assisté au festival de Woodstock.

C'était jour de marché. Quelques marchands ambulants avaient installé leurs étalages autour de la cathédrale pour vendre des produits régionaux, de la charcuterie, du miel, de la confiture, de l'huile de noix... Les commerçants étaient beaucoup plus nombreux en été, mais le soleil printanier les avait fait venir malgré tout.

Je fis le tour des boulangeries pour acheter une brioche de Saint-Genix gorgée de pralines rouges, mais je n'en trouvais aucune. Les temps avaient décidément bien changé.

La plupart des enseignes de mon enfance étaient toujours là : la confiserie Achard-Verdurand avec ses meubles en bois dignes d'un vieil apothicaire où l'on pouvait trouver des chardons bleus, le magasin de jouets, les petits troquets qui n'avaient rien à envier à Montmartre ; seul le charcutier « Chez Kiki » près de la cathédrale avait fermé boutique. Ceux qui l'ont connu savaient qu'il offrait un beau saucisson à celui qui lui rapporterait une photo du sac en plastique de son enseigne prise dans un endroit insolite. Alors sa charcuterie était pleine de clichés encadrés où des voyageurs du bout du monde brandissaient fièrement le sac, au camp de base de l'Annapurna, au Machu Picchu, au sanctuaire Fushimi Inari-taisha près de Kyoto, à Sanaa au Yémen... Mais le clou de la collection était quand même une photo prise dans la navette spatiale américaine. Il fallait avoir des relations pour prendre un tel cliché !

Après les formalités notariales, je rentrai dans le gîte au village de Creyers à quelques centaines de mètres de la maison qui fut la mienne.

J'allumai la télévision pour me distraire un peu. Une émission expliquait les difficultés auxquelles certains étaient confrontés pour revendre leur bien immobilier. Par exemple dans le Lubéron, des propriétaires de mas provençaux à plus de 1 million d'euros étaient contraints de diviser leur bien en plusieurs lots vendus séparément, car les acquéreurs n'avaient plus les moyens de dépenser de telles sommes pour avoir un pied à terre dans la région. L'émission donnait ensuite l'exemple original de propriétaires qui, désespérés de ne pas pouvoir revendre leur maison de 450 m² avec piscine dans le Périgord noir (estimée à

1,5 million d'euros), avaient décidé d'organiser une loterie sur Internet afin de la donner. Il était possible d'acheter les billets à 13 euros. Évidemment, la loterie était conditionnée par l'atteinte d'un nombre minimum de 150 000 participants pour leur permettre de percevoir le capital espéré. Il fallait décidément faire preuve de beaucoup de créativité pour arriver à céder une demeure comme celle-là. Même si son prix était sans comparaison, j'avais eu de la chance de pouvoir vendre la maison secondaire de mes parents aussi facilement.

La première partie de mon séjour dans la Drôme était à présent terminée. J'allais maintenant me préparer pour partir deux jours en randonnée sur les hauts plateaux du Vercors à une dizaine de kilomètres de là. Je n'avais plus qu'à remplir au mieux mon sac à dos avant d'aller me coucher pour ne pas perdre de temps le lendemain matin.

Je pris délicatement l'urne que j'avais apportée et l'enveloppai dans mon duvet avant de placer l'ensemble au fond du sac. Puis j'ajoutai des vêtements de rechange, une polaire et un coupe-vent. J'ajoutai ensuite la nourriture au-dessus, une marmite en aluminium, des couverts, des fruits secs, du pain, du café soluble, un réchaud à gaz, un briquet, une brosse à dents, du dentifrice, du papier hygiénique, une carte IGN, une boussole, mon appareil photo. Les gourdes d'eau étaient les éléments les plus lourds. Je connaissais l'emplacement de quelques sources sur mon parcours, mais après 30 ans sans randonner sur ces chemins, je ne pouvais faire le pari qu'elles coulent encore. Finalement, mon sac devait peser au moins 15 kg, mais il était assez bien conçu pour répartir le poids.

Après plusieurs hésitations, je décidai de laisser mon téléphone mobile au gîte. Ce petit appareil était devenu pour moi comme une prothèse qui me connectait à Internet. J'étais fasciné de pouvoir interagir en temps réel avec des proches à l'autre bout du monde.

En moins de 20 ans, l'Homme avait construit le village planétaire prophétisé par McLuhan ; il n'avait certainement pas anticipé que l'Internet mobile serait un gouffre énergétique avec ses antennes, ses routeurs, ses serveurs...

Dans les circonstances actuelles, malgré ma dépendance à cet objet, je ressentais la nécessité de me déconnecter pour faire le vide et me sentir coupé du monde. J'avais besoin d'une *digital detox*. D'une part, il était peu probable de capter le signal d'une antenne au beau milieu du plateau du Vercors. D'autre

part, l'idée que mon téléphone puisse sonner malgré tout aux abords d'un précipice surplombant une vallée habitée m'était insupportable ; je voulais retrouver cette sensation d'isolement que j'éprouvais lorsque j'étais jeune et que je partais en randonnée sur le plateau. J'éteignis donc mon appareil et le posai sur la table de chevet avant de me coucher.

Chapitre 6

Depuis l'appel de l'agence immobilière en charge de la gestion locative du studio de mes parents, je ne pouvais plus me voiler la face vis-à-vis de l'état de dépendance dans lequel ils étaient.

Depuis un an, ils avaient demandé à la mairie de leur commune de leur livrer tous les midis du lundi au vendredi un repas complet, qui n'était autre que celui préparé pour les enfants de l'école primaire. Ce n'était pas de la haute gastronomie, mais cela leur rendait service, car ma mère n'avait plus la force de faire à manger, elle qui avait toujours pris plaisir à cuisiner. Les plats étaient assez copieux, si bien qu'il en restait toujours un peu pour le soir ; une briquette de soupe pouvait dépanner si nécessaire.

Mes parents habitaient depuis 1962 dans un appartement de 57 m² au 4^e et dernier étage d'une barre d'immeuble construite en bout des pistes de l'aéroport d'Orly dans le Val-de-Marne. À 85 ans, ils commençaient à avoir du mal à monter l'escalier. Ma mère avait toujours refusé de quitter cet appartement lumineux donnant sur la vallée de la Seine où elle avait vécu les plus belles années de sa vie, quand elle avait cessé de travailler pour s'occuper de son fils unique. La plupart des voisins avaient acheté sur plan au même moment et l'emménagement simultané de toutes ces familles avait créé un lien très fort, un lien d'entraide avec un sentiment d'appartenance à un groupe qu'on appelait dans les années 60 *la classe moyenne*. Ces logements bon marché étaient une aubaine pour ces trentenaires qui goûtaient avec délectation aux joies du consumérisme émergeant avec la promesse d'une croissance soutenue. Mes parents avaient été élevés avec le minimum vital dans des petits villages des Alpes, mais ils allaient pouvoir devenir propriétaire de leur logement principal, s'équiper en télévision (noir et blanc d'abord puis couleur), chaîne Hi fi, machine à laver, voiture neuve. Puis viendrait l'investissement locatif dans un studio à Paris, avant d'hériter d'une maison secondaire à restaurer dans le village de Creyers. Mon père n'était qu'employé des PTT, mais pendant les trente glorieuses, un modeste salaire de fonctionnaire administratif permettait d'envisager l'avenir avec sérénité. Et puis l'ascenseur social marchait encore bien à cette époque puisque je réussis à obtenir un diplôme d'ingénieur

(aujourd'hui, il vaut mieux connaître les arcanes du système et avoir de l'argent). C'était sans compter avec les chocs pétroliers qui mirent un terme à ce rêve collectif. Le septennat de Giscard marqua ce point d'inflexion. Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel.

Après une dizaine d'années passées dans ces logements modestes, beaucoup de voisins décidèrent de revendre leur appartement et de partir ailleurs, lassés par les nuisances sonores de l'aéroport. Ma mère les voyait déménager un à un vers des banlieues plus aisées. Elle préféra rester dans ces lieux et préserver ses souvenirs, dût-elle se retrouver à 85 ans au 4^e étage sans ascenseur.

Mes parents n'avaient pas imaginé une seconde qu'ils allaient devenir vieux et dépendants et qu'ils n'auraient plus la force de gérer leurs biens immobiliers. Quand je leur disais qu'il faudrait vendre ceci ou cela, déménager dans un logement plus facile d'accès, la réponse était toujours la même : « oui, oui, on verra plus tard ». Et puis jour après jour, la vieillesse s'installe, il est de plus en plus difficile de prendre une décision, d'affronter les problèmes administratifs ou logistiques.

Je venais désormais rendre visite à mes parents tous les dimanches pour leur apporter des plats surgelés individuels puisque la mairie n'assurait que les repas du lundi au vendredi. Je leur avais acheté un four micro-ondes, car le four à gaz me paraissait trop dangereux à leur âge. Ce fut assez difficile de leur expliquer le fonctionnement (pourtant il ne pouvait pas être plus simple), mais en bloquant certains boutons avec du scotch, je réussis à condamner certaines fonctions.

Tous les dimanches, j'ouvrais également leur courrier, remplissais des piluliers que j'avais achetés voyant leur incapacité à suivre leurs prescriptions. Cela me permettait aussi de passer à la pharmacie pour les réapprovisionner en médicaments. Je dus quelquefois prendre des jours de congés pour les conduire chez leur médecin traitant pour renouveler leurs ordonnances ; cela fait longtemps que les médecins généralistes ne se déplacent plus à domicile en région parisienne, débordés par la gestion de milliers de patients.

De semaine en semaine, je constatais que mon père ne parvenait plus à gérer ses clés qu'il égarait régulièrement dans une poche de manteau ou de pantalon, dans la voiture ou sur le muret devant l'immeuble. J'achetais des étiquettes pour écrire le nom d'une porte à chaque clé du trousseau.

Un dimanche, alors que j'arrivais sur le palier de leur appartement, je découvrais mon père paniqué, car il ne trouvait plus la clé de la porte d'entrée. Je vérifiais le trousseau et constatais qu'aucune ne manquait. Je montrais donc à mon père la clé de sa porte, mais celui-ci s'était persuadé que la clé qui actionnait la serrure de l'extérieur n'était pas la même que celle qui actionnait la serrure de l'intérieur. Il pouvait donc sortir de chez lui, mais n'osait plus entrer. Il me fallut quelques instants pour comprendre le problème qu'il s'était inventé. Sans doute, un enfant de 5 ans ou un indigène de la forêt amazonienne aurait immédiatement compris le problème, mais pour le quinquagénaire français que j'étais, cela ne tombait pas sous le sens. Le fait que la même clé fonctionne des deux côtés d'une porte était devenu une évidence pour moi, mais ce n'était plus le cas pour mon père qui remettait en question ce fait établi depuis que les serrures des portes existent.

Un mois plus tard, j'arrivai un dimanche matin vers 10 h 30 après être passé faire le plein de surgelés. Mon père était encore sur le palier et me regardait avec l'air coupable d'un enfant qui a cassé un objet précieux.

— Je crois qu'on a fait une bêtise, me dit-il sans même attendre que je l'embrasse.

J'entrais et refermais la porte, embrassant ma mère à son tour qui paraissait très angoissée. Il reprit :

— Hier, deux hommes ont frappé à la porte. Ils m'ont dit qu'ils venaient de ramoner les cheminées depuis le toit de l'immeuble. Ils présentaient bien. Ils devaient avoir 30 ans. Le plus petit avait un goupillon sur l'épaule.

— Et alors ? lui dis-je, pressé d'entendre la fin de l'histoire et craignant le pire.

— Ils m'ont dit : « on vient vous délivrer un certificat de ramonage pour votre assureur. Vous nous devez 55 euros ». Alors je les ai fait entrer pour faire le chèque et il m'a proposé de le rédiger à ma place et de me laisser vérifier et signer.

Je commençais à être rassuré. Il avait sans doute versé 55 euros à des petits truands, mais on n'allait pas se rendre malade pour 55 euros. Je tentais de le calmer en minimisant le problème.

Mon père semblait quand même inquiet ; il ajouta :

— J’y ai repensé tout l’après-midi et je me suis dit qu’en général, c’est le syndic qui s’occupe de ça. Je ne comprends pas pourquoi ils m’ont fait payer. Mais, tu sais, ils présentaient bien.

Je lui ai dit qu’on surveillerait son relevé de compte et qu’il fallait mettre l’entrebâilleur de la porte et ne laisser entrer personne. L’immeuble était équipé d’un interphone, mais des inconnus pouvaient toujours s’engouffrer derrière un résident de l’escalier.

Huit jours plus tard, je me connectais sur le site Internet de la banque de mon père et constatais qu’un chèque de 955 euros avait été débité, ainsi qu’un second de 1500 euros dont le numéro suivait immédiatement le premier. Je compris que les malfrats avaient ajouté un 9 devant le montant du premier chèque et avaient subtilisé un second, vierge, en détachant le premier du carnet.

Un samedi matin, j’emmenai donc mon père au commissariat de police de Villeneuve-Saint-Georges dont dépendait son domicile. Plusieurs personnes faisaient la queue. Il fallait d’abord s’enregistrer à l’accueil en expliquant brièvement la raison de sa plainte. Une femme devant nous racontait que sa voiture avait été vandalisée par un fou furieux qui jetait par la fenêtre des bouteilles pleines de glace sur les véhicules en stationnement le long de son immeuble. Le policier, désabusé, lui expliqua que les empreintes digitales ne se fixaient pas sur les bouteilles de glace ce qui leur permettait de s’amuser à bombarder les voitures en toute impunité. La dame raconta qu’elle venait des Ardennes et qu’elle avait emménagé là depuis quelques mois, car son mari travaillait dans le secteur et qu’il était trop fatigué pour rentrer le week-end dans les Ardennes. Le policier lui expliqua qu’il y avait mieux comme environnement en région parisienne. Il y avait des coups de feu la nuit et il ne fallait pas laisser sortir les enfants le soir.

Quand vint notre tour, le fonctionnaire nous invita à monter à l’étage où une jeune femme nous reçut pendant près d’une heure pour prendre notre déposition. Les propos de mon père étaient assez confus. L’agent de police examina la facture des ramoneurs sur laquelle étaient inscrits une adresse à Marseille et un numéro de portable. Elle prit son téléphone pour le composer. Un homme décrocha. Lorsqu’elle lui expliqua l’objet de son appel, il affirma être un père de famille tranquille habitant dans le Pas-de-Calais. De toute évidence, le numéro

indiqué, tout comme l'adresse, était défini au hasard.

Muni de la déposition, je pus me rendre à la banque pour déclarer le vol des chèques. Deux semaines plus tard, les montants furent recrédités sur le compte. Mes parents restaient malgré tout perturbés par l'abus de faiblesse dont ils avaient été victimes.

Pourtant quelques semaines après, mon père m'informa au téléphone que la moitié de son appartement n'avait plus d'électricité. Ne sachant quoi faire, il avait demandé à son voisin de palier s'il ne connaissait pas un électricien. Celui-ci lui avait envoyé quelqu'un qui lui fit un devis pour refaire son tableau électrique datant de 1962. Il s'était bien gardé de rétablir le courant. Le dimanche suivant, je venais avec du fil de fusible et quelques outils et découvris qu'un fusible avait sauté. Je remis un bout de fil sur le fusible en céramique et rétablis le courant. Intrigué par ce devis à 3500 euros, je téléphonai à la société pour en savoir plus. Je laissai un message, mais ne fus jamais rappelé. Comme je constatai que l'adresse indiquée sur le devis était à Asnières non loin de mon travail, je me rendis sur place et tombai sur une porte cochère qui ne semblait pas mentionner la présence d'une quelconque entreprise.

J'avais soudain l'impression que mes parents étaient comme des animaux blessés dans la savane, épiés par des hyènes prêtes à les achever pour se nourrir de leur chair. Tout au long de notre vie, nous avons généralement le sentiment d'être à peu près en sécurité en France, vivant dans un pays civilisé. Tant qu'ils sont en bonne santé, beaucoup de gens se contentent de démontrer leur puissance pour tenir les autres en respect. Si dans certaines cultures cette démonstration consiste à avoir beaucoup d'enfants, cela fait bien longtemps en France que le meilleur moyen de démontrer sa puissance est de montrer qu'on a de l'argent. Mais on ne se promène pas avec un relevé de compte en banque sur le front, donc il faut posséder des biens ostensibles, de belles maisons, de grosses voitures, et pourquoi pas des bateaux ou des œuvres d'art et le train de vie qui va avec.

Mais dès lors qu'on devient vieux, affaibli, handicapé, qu'on pose un genou à terre, les charognards ne sont pas loin et la loi de la jungle s'applique à nouveau. Dans leur situation, mes parents étaient acculés dans leur appartement et ils ne

laissaient plus transparaître que leur extrême fragilité ; ils étaient des proies.

En cette période, mes parents n'étaient pas les seuls à avoir des problèmes cognitifs. Arrivée à l'âge respectable de 14 ans, ma chienne Mirka était en fin de vie.

J'avais adopté cette chienne treize ans plus tôt à la SPA de Gennevilliers. Elle venait de Martinique à la suite d'un échange avec la SPA d'Île-de-France. En effet, les Franciliens ont une préférence pour les petits chiens adaptés aux petites surfaces de leur logement alors que les Martiniquais préfèrent les gros chiens. Bien qu'elle ne soit pas violette, elle s'appelait à l'origine Milka, mais elle avait été rebaptisée à son arrivée. C'était une chienne de 12 kg avec un poil bringé, ressemblant vaguement à un Setter. Ce type de chien est aussi fréquent en Martinique que les pigeons sur la place Saint-Marc à Venise. Ils servent parfois d'appât pour la pêche aux requins, paraît-il. Elle avait été trouvée dans un talus enfermée dans un sac en toile de jute. Comme elle n'avait pas mangé depuis longtemps, elle était très maigre et avait dû être perfusée à son arrivée en France métropolitaine.

Au début, elle était très soumise avec les autres chiens. Dès que l'un d'eux s'approchait d'elle un peu vite, elle s'allongeait rapidement sur le sol, les quatre pattes en l'air, afin de se laisser renifler par l'assaillant ; jusqu'au jour où elle se fit mordre violemment et dut apprendre à se défendre.

C'était une petite chienne joyeuse qui n'avait pas fait beaucoup de bêtises. Je me souviens juste qu'elle avait croqué un téléphone portable (les modèles avec des touches), mangé une quiche au saumon posée un peu trop près du bord de la table, fait pipi une ou deux fois sur un tapis et lacéré le bas de la porte de la cuisine quand je l'enfermais pour ne pas importuner un visiteur. Elle avait coutume d'aboyer comme une folle pendant de longues minutes lorsque quelqu'un sonnait à la porte, un peu comme un chien de ferme qui aboie chaque matin sur le facteur quand il arrive dans la cour.

Le seul aspect un peu conflictuel de sa personnalité est qu'elle avait l'habitude de prendre possession du canapé, pourtant interdit, lorsqu'elle était seule dans l'appartement ; c'était une façon de monter en hiérarchie sans doute. Chaque fois que je la prenais sur le fait, elle avait subitement des yeux plus jaunes qui lui donnaient un regard un peu diabolique du chien qui est content d'avoir réussi

son coup.

Comme elle avait traîné pendant une ou deux années dans les rues de la Martinique à la recherche de nourriture pour survivre, elle avait gardé cette obsession chaque fois qu'elle sortait. Elle avait un flair tellement développé qu'elle pouvait faire des choses totalement incroyables pour un humain : par exemple, elle était capable de traverser la route pour aller chercher un reste de sandwich coincé entre le trottoir et la voiture garée en face. Un véritable tour de magie.

Arrivée à l'âge de neuf ans, elle commença à se renfermer sur elle-même et à consacrer ses journées à dormir. Puis vers l'âge de treize ans, elle fut prise de potomanie, passant des heures à boire inlassablement. Mais le niveau de l'eau dans sa gamelle ne baissait presque pas ; il s'agissait d'un trouble obsessionnel compulsif

Chapitre 7

Ma randonnée sur les hauts plateaux du Vercors devait durer deux jours. J'avais plusieurs fois arpenté ces terres rocailleuses lorsque j'étais adolescent et je savais que mon parcours serait ambitieux avec mon manque d'entraînement. D'habitude, je réalisais cette randonnée en trois jours, passant une nuit dans un refuge et une autre sous la tente, mais je souhaitais alléger au maximum mon sac à dos donc je ne pris pas de tente et me limiterai à une seule nuit dans un refuge. Les jours étaient longs en cette fin avril et je n'avais rien à craindre avec le temps ces deux prochains jours donc je pouvais marcher de 7 heures à 19 heures s'il le fallait.

Levé à 7 heures, je pris une douche et un copieux petit déjeuner afin de ne pas avoir faim avant 13 heures. Mon sac à dos étant prêt, je le plaçai dans ma voiture et quittai Creyers pour parcourir les 10 km jusqu'au village de Beneise, traversant les villages de Mensac, Menée, Les Nonières. Entre Mensac et Menée, la motte castrale était toujours là avec les ruines du château qui contrôlait autrefois l'entrée dans la vallée. Les intempéries n'étaient pas venues à bout des derniers pans de mur. De cette butte, on apercevait au loin le village de Beneise dont le nom signifiait littéralement *bien vu* et c'est vrai qu'on le voyait de loin. C'était le plus haut de la commune (1000 mètres) et ce serait à la fois le point de départ et le point d'arrivée de ma randonnée.

Je garai donc ma voiture à la sortie du village. Au lieu d'atteindre le vallon de Combeau par la route goudronnée, j'avais décidé de monter sur le plateau par le chemin de Tussac situé à près d'un kilomètre de Beneise, ce qui me permettrait de retrouver mon véhicule le lendemain soir en arrivant à l'autre extrémité du village. Le chemin de Tussac serait raide et l'ascension durerait près de 1 h 30, mais je serais ensuite au plat, certain de ne plus voir de voiture pendant deux jours et assuré de bénéficier de beaux points de vue.

Je quittai le village un peu après 8 heures du matin alors qu'un coq chantait à tue-tête dans un poulailler aménagé dans le jardin d'une des dernières maisons. Le kilomètre de route goudronnée jusqu'à l'embranchement du chemin était un petit échauffement bien utile. Passé le premier virage, je longeais des champs de

lavande pour la plupart non cultivés depuis 10 ou 20 ans. En voyant ces terres envahies par les herbes hautes, les ronces et les genévriers, je réalisais que le temps s'était écoulé. Désormais plus personne n'allait se donner la peine de couper les plantes à la faucille comme je le faisais avec mon oncle dans les environs de Creyers lorsque j'étais adolescent. Les parcelles étaient bien trop pentues et difficiles d'accès pour être exploitées avec une machine. Il n'y avait que dans la vallée autour de Châtillon que l'on trouvait de grandes étendues cultivables mécaniquement.

Après 45 minutes de montée abrupte sur le chemin caillouteux qui était suffisamment large pour faire passer un 4x4, je fis une étape au rocher du Collet à peu près situé au milieu du trajet permettant d'atteindre le plateau du Vercors. Un sentier redescendait sur la gauche en direction des Condamines pour revenir au village de Benevise. Cela faisait une belle boucle de randonnée pour un après-midi.

Je repris le chemin qui montait et arrivai à Tussac 30 minutes plus tard. J'étais désormais au plat. Les cabanons étaient toujours là, même si certains commençaient sérieusement à partir en ruine. Le sentier serpentait ensuite à plat au milieu des sapins. Il faisait frais et une odeur de résine embaumait le parcours ombragé. Je consultai ma carte et vis que la faille du Pénat était à moins de 100 mètres et que je pourrais y trouver un magnifique point de vue. Effectivement, l'endroit méritait le détour. L'entaille s'ouvrait sur le précipice. Il ne fallait pas se promener là un soir sans Lune sinon on était assuré de partir aux oubliettes, fracassé dans les pierriers près de 400 mètres plus bas. J'approchai du vide avec précaution et m'agenouillai pour contempler le paysage immobile dans la lumière matinale.

En bas à droite, on apercevait le hameau de Benevise accroché à la montagne comme un nid de guêpes à un rocher. Le village des Nonières, lui, était encore dans l'ombre, blotti au cœur de la vallée, près de la cascade du Sapet. Le majestueux rocher calcaire de Combeau avec ses couleurs beige et ocre me faisait face telle la proue d'un navire, toujours présent depuis des millénaires. Impassible, sa nature minérale le mettait à l'abri de l'épreuve du temps.

En regardant avec attention, il me semblait voir bouger quelque chose sur les flancs abrupts à la base du rocher. En zoomant avec mon appareil photo, je constatais que deux chamois grimpaient au milieu des rares sapins et des pierriers. Ces animaux n'avaient décidément pas peur du vide. La pente était

vertigineuse à cet endroit et la plupart des humains auraient eu le vertige de se déplacer sur un terrain aussi pentu et instable.

Puis je perçus au loin le bruit d'une tronçonneuse dans la montagne en face. Ce bruit discret me fit prendre conscience du silence environnant. Des bûcherons devaient prélever quelques arbres, des pins ou des hêtres (appelés *fayards* dans la région) qui finiraient en planches ou en charpente à la scierie de Mensac.

Après 15 minutes de recueillement presque monacal, je repartis en arrière pour reprendre le chemin en direction de la bergerie de Jardin du Roi. Il y avait au moins quatre kilomètres à parcourir, mais le sentier était plat. En moins d'une heure, j'aperçus la bâtisse.

Elle paraissait inhabitée en cette saison. Il était bien trop tôt pour que les troupeaux de moutons rejoignent les estives pour les transhumances. Chaque été, des milliers de bêtes sont transportées par camion depuis les plaines de Provence pour passer les mois les plus chauds dans la fraîcheur toute relative des hauts plateaux du Vercors. Chaque année, Die célèbre la fête de la transhumance. La réintroduction du loup il y a quelques années avait créé la polémique, car de nombreuses bêtes étaient attaquées, malgré la protection des patous, ces gros chiens blancs qui arrivaient à tenir les prédateurs à distance. D'ailleurs, il n'était pas rare de tomber sur un mouton éventré, butiné par des essaims de mouches. Une fois qu'il ne restait plus que les os, les gypaètes barbus récemment réintroduits dans le parc du Vercors se chargeraient de les faire disparaître.

Comme j'étais en avance sur mon planning, je décidai de faire un nouveau détour vers le sud afin d'aller à la Tête du Jardin où je pourrais là encore bénéficier d'un magnifique point de vue au-dessus du cirque d'Archiane. Il n'y avait pas de chemin, mais le parcours était presque à découvert sur un kilomètre avant d'atteindre le bord de la falaise. Je trouvais ça et là quelques névés dans des renforcements ombragés, ce qui me rappelait que nous n'étions qu'au printemps et que les dernières chutes de neige devaient avoir eu lieu quelques semaines plus tôt. Certaines années, il était même possible que le plateau du Vercors soit encore blanc en cette saison et que l'on puisse faire du ski de fond ou des raquettes. J'avais décidément de la chance, car c'était plutôt un avant-goût de l'été qui m'était offert.

Depuis la Tête du Jardin, j'aperçus le village d'Archiane au cœur de la vallée avec ses bassins de pisciculture où on élevait les truites renommées dans la

région et puis l'extrémité de la chaîne du Glandasse, illuminée par le soleil. Son relief calcaire sculpté par l'érosion présentait toutes sortes de cavités et d'aiguilles sublimées par les rayons rasants du soleil matinal. Je restais là un bon moment à savourer le calme et le paysage. J'aurais pu y passer des heures, mais je préférais ne pas trop m'attarder, car j'avais prévu un parcours un peu ambitieux.

Je rebroussai donc chemin jusqu'à la bergerie du jardin du Roi puis suivis le sentier qui partait vers la droite et qui finit par disparaître totalement. La carte indiquait la présence de plusieurs gouffres dans les environs, comme le gouffre de Nouvelet, rappelant que le massif du Vercors est un lieu prisé des spéléologues. Le sommet de la Montagnette sur ma droite me confortait dans l'idée que j'étais bien en direction de l'Essaure. Je voyais bien sur la carte que j'aurais pu tirer tout droit vers la bergerie de Chamousset, mais je préférais redescendre jusqu'à l'abri de l'Essaure pour rester sur le chemin. Dès que je l'aperçus, je stoppais la progression pour repartir vers le nord vers Chaumailoux.

Après une petite heure de marche sur un sentier caillouteux bordé de toutes sortes de chardons, j'atteignis une zone plus boisée et le chemin finit par descendre à flanc de coteau en direction du refuge hexagonal de Chaumailoux.

En poussant la porte de la maisonnette, je retrouvai ces senteurs de bois vernis et de bois brûlé si caractéristique de ces petits refuges du Vercors. Je croyais aussi reconnaître une odeur de charcuterie, peut-être celle apportée par les randonneurs ; à moins que ce soit le saucisson que j'avais coutume d'emporter il y a 30 ans qui avait marqué ma mémoire. Objectivement, il n'y avait pas de raison de sentir une telle odeur ici.

Je me tenais sur le pas de la porte et contemplais en face de moi le Mont Aiguille qui portait bien son nom depuis ce point de vue. Une source se trouvait juste un peu plus bas ce qui me permit de remplir à nouveau mes gourdes. J'empruntai alors le sentier qui descendait vers Chichilianne afin de revoir le cimetière où huit maquisards étaient enterrés. C'était désormais une nécropole nationale. Du 21 au 23 juillet 1944, 28 résistants avaient tenu tête aux assauts des Allemands qui tentaient de rejoindre Vassieux par le plateau du Vercors. Réfugiés dans la grotte juste au-dessus, huit d'entre eux étaient morts, dont trois s'étaient suicidés pour ne pas être faits prisonniers. C'était émouvant de se retrouver seul en pleine montagne dans ce théâtre historique. En tout cas, c'était

un bel endroit pour mourir et ils avaient au moins la maigre compensation d'avoir une sépulture perpétuelle.

Chapitre 8

L'état mental de ma chienne Mirka empirait de semaine en semaine. Elle aboyait la nuit et gémissait. Voyant qu'elle était arrivée en fin de vie et qu'elle commençait à perdre complètement la tête, je décidai de prendre rendez-vous chez le vétérinaire afin d'envisager l'euthanasie. En fait, la question ne se posait même pas.

Le vétérinaire ne fit aucune difficulté. De toute façon, il pensait qu'elle devait avoir eu un accident vasculaire cérébral il y a quelques années ou qu'elle avait développé une tumeur au cerveau. Quoiqu'il en soit, il était inutile de faire des examens poussés : il n'y avait pas de traitement possible pour ce genre de pathologie. Même si je m'attendais à cette éventualité, même si je savais qu'elle ne souffrirait pas et qu'elle trouverait le repos éternel, c'était bien sûr une décision très émouvante après 14 ans de vie partagée et tous ces souvenirs en commun. Mais elle s'était tellement renfermée sur elle-même depuis des années que nos relations étaient devenues plus distantes, rendant ces adieux un peu moins douloureux.

Je la couchai sur la table. Elle n'était plus vraiment consciente de la situation. Le médecin lui mit un garrot à la patte arrière puis il lui administra une bonne dose d'anesthésiant pendant que je la caressais. Au bout de quelques secondes, ses yeux devinrent blancs et immobiles ; elle dormait les yeux ouverts. Le vétérinaire lui injecta ensuite un produit pour arrêter le cœur. C'était fini. Elle n'avait pas souffert ni physiquement ni moralement. Il n'y avait que moi qui avais de la peine.

Je quittai le vétérinaire en séchant mes larmes, rentrant chez moi avec seulement un collier et une laisse, retrouvant mon second chien qui n'avait pas l'air de réaliser qu'il manquait quelqu'un.

C'était un mâle, probablement un croisé Husky Malamute et Berger. Il avait été récupéré par la fourrière avant d'être accueilli par la SPA de Gennevilliers où je l'avais adopté alors qu'il n'avait pas un an. Il s'appelait Malo. Son pelage noir avait des tâches dorées au-dessus des yeux pour faire croire qu'il était éveillé et

prêt à bondir même lorsqu'il dormait. Son ventre et ses pattes avaient une couleur beige crème. Je l'avais adopté quand Mirka avait commencé à sombrer dans un état léthargique

Malo et Mirka s'ignoraient cordialement, un peu comme un frère et une sœur qui auraient une dizaine d'années d'écart.

On ne connaissait pas le passé de Malo, mais il avait dû être entraîné à tirer des traîneaux malgré son jeune âge, car il avait des cicatrices de harnais qui lui avaient tatoué la peau.

La raison de son abandon était inconnue, mais il était probable que ce fut lié à sa maladie, car il m'apparut assez rapidement qu'il avait une giardiose, une pathologie parasitaire qui lui causait des diarrhées intenses. Souvent, ma journée commençait par une séance de nettoyage du sol du séjour, car il n'avait pas pu se retenir de la nuit. Après avoir essayé quatre ou cinq vétérinaires et traitements, je réussis à le soigner malgré tout, de façon plus ou moins durable.

Malo était un chien très intelligent et communicatif. Il avait un regard d'une grande profondeur, un regard presque humain. Quiconque a déjà fait passer des entretiens de recrutement sait à quel point on peut avoir une bonne idée de la sensibilité des gens, de leur quotient émotionnel, à partir de leur regard. Je pense qu'on aurait pu avoir le même niveau de communication avec une personne qui aurait perdu l'usage de la parole à la suite d'un accident. Au bout de quelques années, j'avais pour lui une affection comparable à celle qu'on peut ressentir pour un enfant, un enfant qui ne pourrait jamais aller à l'école et qui serait toujours dépendant de moi.

Malo comprenait la plupart des ordres et des situations. Quand il ne voulait plus se promener, il traînait derrière moi et me regardait du coin de l'œil pour voir si je saisisais le message. Lorsque je rebroussais chemin, il partait au-devant pour rentrer à la maison en remuant la queue, car il voyait que j'avais compris. De même, quand sa laisse s'enroulait autour d'un arbre ou d'un réverbère, il avait l'intelligence de revenir en arrière et de faire le tour de l'obstacle pour se libérer, ce qui n'est pas donné à tous les chiens.

Quand je prenais mon petit déjeuner le matin, il restait couché tranquillement sous la table à mes pieds jusqu'à ce que je finisse. À ce moment-là, il se levait brutalement et me regardait avec insistance parce qu'il savait que c'était à son tour de manger. Comment savait-il que j'avais terminé ? Je me suis posé la

question un moment avant de comprendre : une fois que j'avais fini la dernière gorgée de café dans mon bol, je reposais le bol sur la table avec plus de force que lorsqu'il restait encore du liquide. C'est donc simplement à partir de l'intensité de l'impact du bol sur la table qu'il pouvait déduire que j'avais fini de déjeuner.

Il supportait assez mal la séparation, si bien que je rentrais souvent le soir en retrouvant mon logement dévasté comme s'il avait été cambriolé ; tout était retourné, les pieds des chaises et les boutons des tiroirs étaient grignotés. Une fois, il avait même mangé les membranes des haut-parleurs de basse de mes enceintes hi-fi alors que je les avais fait restaurer un an plus tôt, car elles commençaient à grésiller.

J'avais dû consulter un vétérinaire spécialisé en comportement ; il lui prescrit du Tegrétol, un médicament d'habitude réservé au traitement de l'épilepsie chez l'humain. La prescription fut immédiatement très efficace, mettant un terme à ses destructions. Au bout de six mois, le traitement fut stoppé progressivement et les symptômes ne réapparurent pas.

Il demeurait malgré tout à l'affût du moindre bout de nourriture accessible. Une fois, j'avais même frôlé la catastrophe en laissant mes courses sur la plaque vitrocéramique avant de m'absenter pour aller au restaurant au centre-ville. Au bout de 2 heures, je reçus un appel téléphonique de ma voisine de palier m'informant que mon alarme incendie sonnait depuis un moment. Inquiet, je rentrai chez moi en courant et découvris en ouvrant la porte une fumée tellement épaisse que je ne voyais pas à un mètre. Je compris alors que Malo avait allumé la plaque de cuisson en posant ses pattes sur la plaque pour tenter d'attraper un saucisson laissé contre la crédence ; un foyer halogène avait carbonisé en quelques minutes le carton de courses alimentaires que j'avais oublié sur la plaque. Alors que nous étions en plein hiver, j'avais été contraint de laisser mes fenêtres ouvertes pendant une semaine et de laver mes textiles pour dissiper l'odeur de brûlé !

Malgré tout, après la mort de Mirka, la présence de Malo m'aida à faire mon deuil assez rapidement.

Deux mois plus tard, à l'occasion d'un contrôle médical, ma mère apprit l'existence d'un ganglion cancéreux entre son poumon gauche et sa prothèse

mammaire. Elle avait eu un premier cancer du sein en 1985 où elle avait eu la chance de garder son sein, limitant les traitements à une radiothérapie. Dix ans plus tard, un cancer de l'autre sein l'obligea à subir une mastectomie. En 2007, elle avait eu un troisième cancer du côlon pour lequel elle dut se faire enlever 30 cm d'intestin et endurer plusieurs mois de chimiothérapie. À 86 ans, ce quatrième cancer était pour elle au-dessus de ses forces. Le simple fait de se rendre chaque semaine à l'hôpital était une source de souci, car mon père ne pouvait plus conduire. J'avais d'ailleurs eu du mal à lui confisquer les clés et la carte grise de sa voiture, avant qu'il ait un accident causant des blessures aux autres et à lui-même. Le fait de planifier un rendez-vous avec une ambulance, d'attendre dans une salle d'attente, de passer des examens, d'aller au laboratoire d'analyses médicales ou à la pharmacie, de gérer tous les papiers administratifs, tout cela était devenu hors de portée ; c'était inenvisageable.

Ayant moi-même eu un cancer, je savais à quel point il est difficile de se battre contre la maladie : passer des scanners, des PET Scan, faire des biopsies, des analyses de sang périodiques, subir une opération chirurgicale, aller faire les soins postopératoires, faire des cures de chimiothérapies jusqu'à avoir les veines du bras comme des cordes de violoncelle, perdre ses cheveux, ses sourcils, affronter le regard effrayé des gens dès qu'on sort de chez soi... On peut faire cet effort à 40 ans quand on a encore des projets pour la vie, mais à 85 ans je comprenais que ce n'était plus possible.

Un jour, ma mère me dit qu'elle n'en pouvait plus et voulait en finir, mais je sentais qu'elle n'avait pas le courage de se jeter du 4^e étage ou de se trancher les veines. Prendre toutes les boîtes de médicaments n'était pas non plus une garantie de succès, car la mort pouvait survenir après de nombreux spasmes, une phase de confusion mentale pouvant conduire au coma après un temps variable. Pire, un proche pouvait appeler un service d'urgence qui l'aurait emmené à l'hôpital pour un lavage d'estomac et un retour à la case départ. Non, toutes ces solutions n'étaient pas satisfaisantes. Ma mère semblait perdre la tête tellement cette situation lui créait un conflit psychique. Ses antidépresseurs et anxiolytiques que je préparais dans son pilulier chaque dimanche ne suffisaient plus à endiguer l'angoisse et le désespoir qui montaient en elle. Si quelqu'un était venu lui proposer d'appuyer sur un bouton pour libérer une substance létale l'endormant à jamais, elle n'aurait pas réfléchi longtemps pour presser le bouton.

Certes, la Belgique a légalisé l'euthanasie active en 2002. En 15 ans, près de 15 000 euthanasies ont été enregistrées, ce qui est énorme, mais il ne faut pas s'imaginer pour autant qu'on peut prendre rendez-vous chez un médecin comme on va se faire vacciner. Il est indispensable d'être suivi pendant des mois, voire des années, par le corps médical belge avant que la solution puisse être envisagée lorsqu'il n'y a pas d'autres issues. Il en est à peu près de même en Suisse. On ne frappait pas à la porte de la société Dignitas en disant : « Voilà, je vous fais un chèque de quelques milliers de francs et vous me laissez m'injecter une dose de Pentobarbital pour en finir ». Non, il fallait passer plusieurs entretiens à des mois d'intervalle afin d'étudier la demande et s'assurer qu'elle était bien réfléchie. Ma mère ne pouvait pas sortir de chez elle donc il était impensable d'aller à l'étranger.

Cherchant une solution acceptable, je lui rappelais le nom de quelques personnes de notre entourage qui avaient choisi de cesser de s'alimenter.

— Le corps est comme une pendule, lui dis-je, si tu n'apportes pas de l'énergie en la remontant périodiquement, elle va s'arrêter toute seule. Ton organisme va s'arrêter tout seul si tu stoppes toute alimentation.

Cette suggestion sembla faire mouche dans son esprit. Dès le lendemain, elle resta couchée et cessa de manger, mettant également un terme à tous ses traitements médicamenteux. Mon père me rapportait que parfois, n'en pouvant plus, elle se levait au milieu de la nuit ouvrant le réfrigérateur et attrapant à pleine main toute la nourriture qu'elle pouvait pour la fourrer dans sa bouche. Ces périodes de fringale commencèrent à s'espacer à mesure que le corps s'habitua à recevoir de moins en moins d'énergie. Au bout de quelques semaines, il me semblait percevoir dans ses yeux un état de grande sérénité, presque d'euphorie, qui me rappelait étrangement l'ivresse des profondeurs que ressentent les apnéistes au-delà de 100 mètres de profondeur, comme si la mort l'attirait de façon irrésistible.

Jour après jour, elle perdait du poids et des cheveux. Elle n'était plus qu'un squelette recouvert d'une peau translucide.

J'avais acheté un rehausseur à fixer sur les w.c. pour lui permettre de se relever plus facilement, mais au bout de quelques semaines, elle ne pouvait plus quitter le lit et je dus lui apporter des alèses et des couches.

Elle commençait à perdre la tête, me demandant d'acheter de l'apéritif pour

recevoir Fernand et Daniel (deux personnes mortes depuis plus de 40 ans) qui allaient descendre du haut du village vers midi. Et puis, allongée sur son lit, elle levait les bras au ciel en suppliant sa mère de l'aider à mourir.

Une infirmière passant lui faire une prise de sang me suggéra de ne pas rester isolé. Ma mère refusait de se faire hospitaliser, craignant qu'on la prolonge indéfiniment avec des perfusions. Elle préférait demeurer dans son appartement chéri au milieu de tous ses meubles en merisier qu'elle avait accumulés. L'infirmière me conseilla de contacter le centre d'information du Val-de-Marne pour faire passer quelqu'un chaque jour à domicile afin de changer sa couche et son alèse, lui faire un brin de toilette.

Ce fut une bonne idée qui nous soulagea, mon père et moi. Les aides-soignantes, généralement des Africaines, se relayaient chaque jour pour apporter leur aide avec gentillesse et bienveillance, sous le contrôle périodique d'une infirmière.

Une fois, désespéré de voir ma mère dans cet état, j'implorais l'infirmière de faire quelque chose pour abrégier sa vie. Mais elle me reprit de manière ferme :

— Vous savez comme moi que ce n'est pas possible, me dit-elle.

On dit souvent qu'il faut accompagner les gens en fin de vie afin qu'ils meurent dans la dignité, mais je me demandais bien où était la dignité en voyant ma mère décharnée allongée sur son alèse, nue dans son lit. Est-ce qu'il n'aurait pas été plus digne de l'emmener à l'hôpital pour abrégier sa vie comme je l'avais fait pour Mirka ?

Au bout de quelques semaines, l'infirmière me suggéra de faire livrer un lit médicalisé afin de lui éviter des escarres. Vu son état, j'avais des doutes sur l'intérêt de venir installer un tel matériel au 4^e étage sans ascenseur, mais elle insista. Le lit fut donc livré et placé dans ma chambre d'enfant.

Le dimanche suivant, comme elle était trop faible pour se relever, je la pris dans mes bras pour la faire boire. Je vis à son regard qu'elle était contente de cette preuve d'affection et qu'elle espérait que je lui fasse boire la ciguë afin d'abrégier son calvaire, mais ce n'était que du paracétamol mélangé à du sucre pour couper l'amertume. Malgré les différends que j'avais avec ma mère, je me mis à pleurer à chaudes larmes, peut-être parce que je savais que c'était la dernière fois que je la voyais vivante.

Effectivement, le lendemain, alors que j'étais au travail, mon père me téléphona pour me dire qu'elle était décédée dans le lit médicalisé dans ma chambre. Ce fut un immense soulagement pour lui, pour moi et surtout pour ma mère.

J'appelai les pompiers pour les prier de passer au domicile de mes parents pendant que je parcourais la banlieue pour les rejoindre. En arrivant vers 18 heures, les pompiers avaient téléphoné à un médecin pour établir un certificat de décès. Ils m'invitèrent à aller voir ma mère dans ma chambre. Ses yeux étaient ouverts et son regard semblait posé sur le poster de sous-bois qui tapissait un mur de ma chambre. Les pompes funèbres arrivèrent. Il y avait un petit et un gros, comme Laurel et Hardy, sauf que le petit était un jeune antillais d'à peine 25 ans.

Il s'équipa de gants en latex, prit un sac mortuaire et partit s'enfermer dans la chambre pour déshabiller ma mère et mettre son corps dans le sac. Je me demandais comment on pouvait faire un métier comme celui-ci surtout à 25 ans. Personnellement, j'aurais préféré ranger des packs de yaourts chez Carrefour plutôt que d'exercer un métier comme celui-là. Sans doute était-il capable de faire son travail sans empathie, de la même façon qu'un boucher prépare un rôti de veau sans penser qu'il découpe un animal qui a gambadé dans les prés et tété sa mère.

Finalement, ils descendirent le corps dans la cage d'escalier jusqu'à leur fourgon. Quelques voisins qui se doutaient de l'objet de leur présence étaient venus me soutenir moralement.

— Tu auras fait tout ce que tu as pu jusqu'au bout. Tu n'as vraiment rien à te reprocher, me disaient-ils.

Oui, j'avais agi au mieux. Avec tous les efforts que mes parents avaient faits pour moi pour me permettre d'effectuer des études supérieures, c'était bien la moindre des choses que leur venir en aide alors qu'ils étaient en détresse.

Je remontai dans l'appartement. Malgré l'absence définitive de ma mère, je fus frappé par les signes de sa présence : ses recettes de cuisine écrites de sa main, ses services de table qu'elle aimait tant, ses deux bibliothèques pleines de romans à l'eau de rose qu'elle avait lus pour ne pas devenir folle d'ennui.

Quelques semaines auparavant, je l'avais entendue indiquer à mon père qu'elle souhaitait être incinérée. Sans doute avait-elle pris conscience de la difficulté d'organiser un enterrement dans la Drôme, car bien sûr elle ne voulait pas rester en région parisienne ; son cœur était là-bas.

Je me rendis donc aux pompes funèbres où je fus reçu par une jeune femme souriante et gentille avec l'accent du Sud-Ouest. Je lui indiquai qu'il n'y aurait pas cérémonie, car mes parents ne connaissaient plus grand monde dans la région et que les gens de leur âge étaient morts ou dans l'incapacité de se déplacer. Je pris un cercueil en bois d'entrée de gamme et une urne biodégradable ce qui me permit de limiter les frais à 5800 euros. Dans un état second, je relus le devis et lui fis remarquer que c'était un peu cher, sachant qu'il n'y avait pas de cérémonie, pas de transport dans les Alpes, pas d'inhumation, pas de cercueil en chêne massif avec des poignées dorées ni caveau en marbre. Mais elle m'indiqua que les pompes funèbres étaient venues en heure de nuit et qu'il y avait un supplément. D'autre part, il fallait quand même habiller le corps dans les vêtements que j'avais choisis et maquiller son visage. Dans ces moments-là, on ne cherche pas à négocier donc je m'acquittai de la somme.

Quelques semaines plus tard, je constatai sur leur site Internet qu'il y avait des offres packagées deux fois moins chères, mais la jeune femme s'était bien gardée de m'en parler. Les sociétés de pompes funèbres ne sont pas des associations à but non lucratif. Bouleversé par les événements, je n'avais pas pensé à faire une étude de marché comparative.

Le jour de la crémation, la sœur de ma mère qui habite dans le Val-de-Marne était là avec son fils qui l'avait emmenée, ainsi que le neveu de mon père et un de mes amis d'enfance avec sa mère qui avait bien connu mes parents. Mon père et moi entrâmes dans la salle du funérarium où son cercueil était ouvert pour un dernier hommage. Mon père s'effondra en larmes. Les autres restèrent à l'écart et je les compris, car il n'était pas utile de s'infliger cette peine. Même maquillé, il n'y a rien de pire que de voir un mort, surtout quand il s'agit d'un proche.

Arrivés au crématorium, nous fûmes dirigés dans la pièce où se trouvait le cercueil. J'avais apporté une belle gerbe de fleurs que je posais sur le cercueil. Je remarquai au passage que son nom inscrit en lettres dorées sur le cercueil était mal orthographié. Décidément, jusqu'au bout, il fallait souffrir des négligences des gens incapables de faire leur travail correctement. Sachant qu'il allait partir dans un instant dans un four à 800 degrés, je me retins de faire une remarque à

l'employé du crématorium.

Voilà. C'était fini. 86 ans d'une existence dans l'ensemble malheureuse.

Je sortis de cette épreuve un peu transformé. Quand j'avais eu un cancer, j'avais pris conscience du fait que je pouvais mourir à tout instant, que ce n'était pas un événement si lointain qu'il en devenait presque improbable, comme si les progrès de la science trouveraient un remède à cela. À présent, je venais de saisir que l'issue était inéluctable, mais en plus, que j'avançais vers la tête de liste.

Chapitre 9

Je laissai le refuge de Chaumailoux derrière moi en prenant le sentier vers le nord au niveau du Pas de l'Aiguille en direction du Grand Veymont, le point culminant du Vercors avec ses 2341 mètres d'altitude. Le terrain était de plus en plus caillouteux et le paysage ressemblait par endroit à un désert de pierres où poussaient çà et là quelques plants d'herbes, de lichens, de mousses. Heureusement, le chemin était balisé par des cairns, des petits amoncellements de pierres que les randonneurs maintenaient en place pour ne pas se perdre dans cette immensité minérale. Le terrain était assez vallonné, parfois même déformé par des explosions d'obus de la Seconde Guerre mondiale et je dus marcher une heure sans le moindre repère visuel. Je vérifiai ma boussole pour m'assurer que je progressais vers le nord. Puis le sentier déboucha sur une grande plaine herbeuse où se trouvait un arbre, seul, isolé. Sur la carte IGN, il était mentionné comme étant *l'arbre taillé*.

Je continuais vers le nord et le chemin commençait à monter légèrement. Arrivé au Pas des Bachassons, j'aperçus enfin le Grand Veymont que j'avais perdu de vue depuis un moment. C'était le point le plus éloigné de ma randonnée, mais je n'aurais pas le temps d'en faire l'ascension cette fois-ci. Je l'avais gravi quelques fois de nuit afin de contempler le lever du soleil sur le Mont Aiguille en contrebas.

Je continuai à monter jusqu'à apercevoir la cabane des aiguillettes.

J'avais dormi dans cette maisonnette il y a une trentaine d'années et je m'étais réjoui à l'idée d'y passer à nouveau la nuit. J'avais naturellement acheté la dernière carte IGN au 1/25000 pour m'assurer qu'elle était toujours indiquée, car beaucoup de choses pouvaient avoir changé en 30 ans.

Arrivé à la cabane, je constatai que personne ne semblait avoir pris possession des lieux ce qui n'était pas très étonnant en milieu de semaine en cette fin avril. Contrairement à de nombreux refuges, cette maisonnette n'était pas équipée de poêle ; il n'y avait qu'une chape de béton et un plancher de bois à deux mètres du sol où on pouvait difficilement se hisser afin d'éviter de dormir par terre.

Je regardai ma montre. Il était 18 h 30. Le soleil était encore haut. J'allais

pouvoir obliquer vers la droite jusqu'au Pas de la Selle d'où partait un sentier vertigineux descendant au col de l'Aupet au pied du Mont Aiguille. Mais j'allais plutôt grimper jusqu'au bord de la falaise qui donne sur la région du Trièves. J'espérais m'approcher au plus près du Mont Aiguille. Je savais que la plus belle vue était du haut du Grand Veymont, 300 mètres plus haut, mais son sommet était bien loin et je préférais aller au point le plus proche.

Je dus marcher pendant près de quinze minutes à travers un paysage accidenté parsemé de rochers et de pins pour finalement atteindre le précipice. Le Mont Aiguille était là en face de moi, tel un gros navire prêt à accoster contre la falaise. Avec sa longueur de 900 mètres et sa largeur de 100 mètres environ, ses proportions étaient proches de celles d'un paquebot, mais un paquebot aux dimensions deux ou trois fois supérieures aux plus gros bateaux jamais construits. Vu de face, il ressemblait effectivement à une aiguille, certes sans commune mesure avec les aiguilles granitiques du massif du Mont-Blanc. Il culminait à 2086 mètres d'altitude et ma carte m'indiquait que j'étais à un peu plus de 2000 mètres donc j'étais quasiment au même niveau. Le soleil de cette fin d'après-midi éclairait d'une lumière rouge la roche calcaire du mont. J'étais impressionné par une telle beauté naturelle.

On avait célébré en 1992 le 500^e anniversaire de sa première ascension. Ce mont qu'on appelait autrefois le *Mont inaccessible* fut en effet vaincu la même année que Christophe Colomb découvre l'Amérique. Le 26 juin 1492, une équipe commandée par Antoine de Ville, officier à la Cour de Charles VIII, atteignit le sommet sur ordre du Roi, marquant le début de l'alpinisme. Il fallut attendre 1786 pour que le Mont-Blanc soit gravi, et presque encore un siècle pour les autres grands sommets des Alpes.

J'étais à peu près sûr d'être seul en cet endroit, à cet instant et même sur un rayon de plusieurs kilomètres. Je perçus le cri discret d'un oiseau noir qui planait dans le vide à quelques centaines de mètres ; sans doute un choucas. Un air tiède montait de la vallée et l'oiseau profitait de ce courant pour stationner sans battre des ailes.

Dopés par ces heures de marche et d'effort, tous mes sens savouraient cet instant unique où l'on est seul face à la beauté de la nature. Je me sentais transporté par cette formation géologique, cette butte-témoin si singulière qu'on aurait pu la personnifier. Je ne pus m'empêcher de penser à Spinoza, ce philosophe hollandais qui s'était insurgé contre les religions monothéistes. Lui

qui voyait en la nature l'identité de Dieu aurait sans doute apprécié cet instant.

Cela faisait pourtant bien longtemps que je ne croyais plus en un Dieu omniscient, omnipotent, qui dicte des commandements et punit les contrevenants. Jeune, j'avais été au catéchisme et fait ma première communion. Fervent chrétien, j'allais encore quelques années à la messe. Plus tard, j'avais trouvé dans les écrits du prêtre jésuite Pierre Teilhard de Chardin le moyen de concilier ma passion pour les sciences et ma foi chrétienne. Et puis, de même qu'un enfant finit toujours par comprendre que le père Noël n'existe pas, je finis par comprendre que Dieu était un concept imaginé pour conjurer le sort, apaiser les esprits angoissés par la mort et garantir une compensation des injustices et des inégalités de ce monde dans l'au-delà. Ayant cherché en vain une preuve de l'existence de Dieu sur Terre, je préférais finalement analyser le monde avec l'œil rationnel du scientifique, même si c'est plus anxiogène et que la tentation est grande de porter un regard nihiliste sur le sens de notre vie. Je trouvais alors que Darwin, Nietzsche, Freud, Marx et Einstein avaient énoncé les principes qui allaient devenir mon nouveau credo. À eux cinq, en quelques décennies, ils avaient porté un coup fatal à la religion, déjà bien attaquée par le siècle des Lumières. Toutefois, bien que plusieurs générations se soient succédé depuis, et que d'autres après eux, comme Bertrand Russell, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Michel Onfray avaient enfoncé le clou, l'antidote avait du mal à faire effet ; il n'y avait que dans les pays les plus développés que le taux de personnes athées ou agnostiques dépassait les 50 %.

Il y a quelques années, j'étais assez critique à l'idée que des collègues ayant fait de longues années d'études scientifiques puissent faire le ramadan, assister à la messe de Noël ou fêter Rosh Hashana. Et puis en discutant avec certains d'entre eux, je finis par comprendre qu'ils ne croyaient pas plus que moi en un Dieu tout puissant, créateur du Ciel et de la Terre, capable de faire régner la justice ; une sorte de vieux monsieur avec une barbe blanche caché derrière les nuages et scrutant nos faits et gestes avec une longue-vue. Pour eux, Dieu symbolisait tout ce que la science n'avait pas encore élucidé et la religion était avant tout un rite culturel qui tissait des liens dans leur famille et leur communauté. Ayant assisté aux cérémonies de San Gennaro à Naples, je trouverais très regrettable que ce genre de célébration disparaisse, car c'est ce qui fait le charme d'un peuple. En outre, la visite d'une cathédrale était toujours pour moi un moment d'émerveillement, de même que j'appréciais le silence et la fraîcheur d'une église par une chaude journée d'été afin de méditer et me

ressourcer.

Après quelques instants de recueillement, je vidai mon sac à dos et sortis mon duvet dans lequel j'avais enveloppé l'urne qui contenait les cendres de ma mère.

Quand j'étais allé la chercher au crématorium, j'avais été saisi d'effroi en prenant dans les mains cette urne de trois ou quatre kilogrammes qui renfermait ses restes.

Je me recueillis à nouveau un moment pour mesurer la portée de mon acte puis laissai tomber l'urne dans le précipice. Quelques instants plus tard, j'entendis un bruit sourd, unique. L'urne avait dû éclater sur un rocher dispersant les cendres au pied de la falaise, face au Mont Aiguille.

Je remballai mes affaires dans mon sac à dos désormais plus léger, avec le sentiment du devoir accompli. Je remarquai autour de moi quelques fleurs d'edelweiss ici et là. Il était rare de trouver ces fleurs qui poussent plutôt au-dessus de 2000 mètres dans la région. La seule fois que j'en avais vues, c'était sur la chaîne du Glandasse. C'était une drôle de fleur avec ses petits pétales de feutre blanc et son cœur jaune. Cette fleur semblait faite pour orner une tombe.

Je retournai à la cabane des aiguillettes avant la tombée de la nuit afin de faire bouillir de l'eau sur ma gazinière et prendre un repas chaud

C'était une nuit sans Lune. Je distinguais à peine le plateau du Vercors et le Grand Veymont derrière moi. Une constellation de milliards d'étoiles étincelantes s'offrait à mes yeux. On comprend que les astronomes amateurs adorent le Vercors, car la pollution lumineuse des villes y est minimale. On peut donc contempler la voûte céleste à l'œil nu ou avec un télescope. Je n'y connaissais pas grand-chose en cartographie du ciel, mais je reconnus malgré tout la Grande Ourse avec sa forme de casserole si caractéristique.

Depuis le temps que je lisais des livres de vulgarisation scientifique écrits par des physiciens renommés comme Stephen Hawking, Christophe Galfard, Étienne Klein... j'avais acquis la conviction que la vie des êtres sur notre petite planète bleue est bien insignifiante face à cette immensité. Notre soleil avec ses planètes n'est qu'une étoile dans la galaxie de la Voie lactée. Il faut plus de quatre années à la lumière pour atteindre Proxima du centaure, l'étoile la plus proche de nous dans la Voie lactée. Penser que la Voie lactée n'est qu'une galaxie parmi des milliards me plaçait dans un état d'extase. La galaxie

d'Andromède qui est la plus proche de la Voie lactée est à 2,55 millions d'années-lumière.

Des chercheurs en cosmologie postulent que ces milliards de nébuleuses qui peuplent notre univers ne sont peut-être pas la structure unique que nous connaissons et que notre univers ne serait qu'un univers parmi des milliards d'autres constituant un multivers. Une fois que les théories de la mécanique quantique et de la relativité générale auront été unifiées, conjuguant ainsi les quatre interactions fondamentales, qu'allons-nous découvrir au-delà du mur de Planck, quelques fractions de seconde après le supposé Big Bang ?

N'y a-t-il pas là de quoi relativiser nos contingences matérielles ? La valeur de la vie sur Terre ?

Ma mère s'était à présent dissoute dans les éléments cosmiques, tel un sucre dans le café brûlant. Si Dieu est la nature, alors elle L'avait rejoint. Ses atomes allaient contribuer à créer de nouveaux organismes. Le cycle allait recommencer.

Chapitre 10

Dans les semaines qui suivirent le décès de ma mère, mon père éprouva un certain soulagement, car cela faisait un an environ qu'il était assigné à résidence, constamment à son chevet, n'osant s'absenter que pour descendre aux boîtes aux lettres pour relever le courrier. Mais rapidement, l'ennui et le manque d'objectif commencèrent à envahir son esprit. Il se sentait totalement inutile. Sa surdité difficile à corriger et ses problèmes cognitifs l'avaient dissuadé de participer aux séances hebdomadaires de bridge comme il le faisait depuis qu'il était parti à la retraite, les autres ne supportant plus un joueur déficient. Il se coupait du monde progressivement.

À la suite du décès de ma mère, il fallait à présent régler la succession dans un délai de six mois. Je pris rendez-vous chez un notaire près de mon domicile où nous nous rendîmes avec mon père avec tous les documents nécessaires.

Le notaire nous expliqua que plusieurs options successorales se présentaient et qu'étant donné l'âge de mon père, il fallait mettre en place une mesure d'habilitation familiale auprès du juge des tutelles du tribunal d'instance dont dépendait le domicile de mon père. Le notaire ne voulait sans doute prendre aucun risque ; il y a parfois des héritiers cachés, enfants d'un second lit, qui ressurgissent pour réclamer leur dû.

Je pris donc contact avec le tribunal qui me donna la liste des pièces à fournir. Il fallait notamment un certificat médical d'un médecin agréé par la justice. Je pris rendez-vous auprès d'un gériatre d'un hôpital où j'emmenai mon père qui ne comprenait pas l'objet de cet examen. Il était inquiet comme s'il allait repasser son permis de conduire.

Le gériatre lui demanda sa date de naissance, son âge et la date du jour. Mon père répondit à peu près correctement à ces questions. Il se trompa juste d'un mois, mais n'ayant plus beaucoup de contacts sociaux et regardant très peu la télévision, c'était une belle performance. Puis il lui demanda quel avait été son métier. Mon père lui expliqua avec assurance qu'il était commerçant dans le secteur de l'alimentation. Je le regardai avec surprise, car il avait quand même

passé 37 ans et demi aux PTT. Il ajouta qu'il travaillait pour une coopérative à Gap et visitait des détaillants. Au bout de quelques minutes, je compris qu'il s'agissait de sa première expérience professionnelle lorsqu'il devait avoir 18 ans à peine, avant qu'il réussisse le concours pour devenir facteur et avoir sa nomination à Paris. Voyant qu'il allait oublier d'évoquer les 37 ans et demi passés à La Poste, je l'aidai un peu en faisant la transition afin que le gériatre sache qu'il omettait l'essentiel. L'entretien ne dura pas plus que 20 minutes.

Quelques jours plus tard, je reçus le compte-rendu sous enveloppe cachetée que j'envoyai au tribunal. Après deux mois d'attente, celui-ci m'adressa un courrier expliquant que le gériatre avait trouvé que l'état mental de mon père était encore bon et que l'habilitation familiale n'était pas adaptée. Il était préférable de demander une curatelle renforcée, avec l'inconvénient pour moi de devoir tenir à jour une comptabilité rigoureuse et d'en faire un rapport chaque année au tribunal.

Je dus donc remplir un nouveau dossier pour une demande de curatelle renforcée.

Le règlement de la succession ne pouvant attendre plus longtemps (il devait être effectué sous six mois), le notaire prépara une requête au juge pour me nommer mandataire spécial afin d'accomplir toutes les formalités et vendre la maison secondaire dans la Drôme et le studio à Paris.

Après quelques semaines, le juge donna son accord en attendant d'instruire le dossier de demande de curatelle renforcée. L'ordonnance comportait toutefois une erreur sur le montant de la vente de la maison qui avait été négocié, car il y avait une confusion entre le prix net vendeur et le prix frais d'agence inclus. Je dus donc demander un rectificatif ce qui obligea l'acquéreur à patienter un mois supplémentaire le temps que la greffière fasse la correction.

Le notaire me convoqua pour finaliser la succession et je pus débloquer la vente de la maison secondaire.

Depuis le décès de ma mère, mon père avait pris chaque jour l'habitude de descendre au centre-ville, dans l'espoir de rencontrer une personne connue et aussi pour s'acheter une demi-baguette ou un gâteau (il avait toujours eu un faible pour la pâtisserie et je crois savoir qu'il n'avait pas choisi ma mère par

hasard, car elle cuisinait très bien). Je lui proposai de partir en maison de retraite, mais il préférait rester dans son appartement tant qu'il était valide. Il s'imaginait qu'à 85 ans, il n'en avait plus longtemps et espérait qu'il ferait rapidement un infarctus, car il estimait maintenant qu'il avait assez profité de la vie, notamment de ses 25 dernières années à la retraite. À présent, il ne connaissait plus grand monde, il était handicapé par sa surdité difficile à corriger et plus grand-chose ne l'intéressait à la télévision ou ailleurs.

Je finis par contacter une société d'aide à domicile afin de laver son linge, faire un peu de ménage, changer les draps de temps en temps et lui tenir compagnie.

Une jeune femme vint ainsi tous les jours du lundi ou vendredi. Au bout de quelques semaines, je demandai à mon père s'il trouvait que sa présence était utile. Il haussa les épaules en disant qu'elle se contentait de recharger son téléphone et de passer une heure à discuter assise sur la chaise de la cuisine. En effet, je constatais chaque dimanche que son linge n'était pas fait et que c'était à moi de préparer la machine à laver.

Après deux mois environ, je découvris que mon père retirait 100 euros chaque semaine au distributeur et parfois plus souvent. Je ne voulais pas lui faire de réflexion pour qu'il n'ait pas l'impression que je surveillais ses dépenses, car, après tout, c'était son argent. Mais je me demandais pourquoi il avait besoin de retirer de telles sommes alors qu'il n'achetait qu'une demi-baguette et une part de flan de temps en temps. Est-ce qu'il perdait les billets ? Est-ce que la boulangère abusait de sa faiblesse et ne lui rendait pas correctement la monnaie ? Je finis par lui faire la remarque ce qu'il n'apprécia que moyennement.

Finalement, après quelques semaines, mon père m'avoua qu'il avait surpris l'aide-ménagère en train de prendre les billets dans son portefeuille. Sans attendre, je pris contact avec la directrice de la société afin de l'informer et mettre un terme au contrat. Celle-ci me demanda de lui écrire un courrier exposant les faits. J'ignore ce qu'il advint de sa relation avec son employée, mais je n'étais pas prêt de refaire appel à une société de services à la personne.

Je m'efforçais donc de rendre visite à mon père tous les dimanches afin de gérer son linge, lui apporter des plats surgelés pour le week-end et discuter avec lui pendant quelques heures puisque j'étais le principal contact humain qu'il avait. Mais j'avais moi aussi mes propres préoccupations.

En rentrant le soir dans mon appartement après une journée de travail et 2 h 40 de transport, je constatais de plus en plus souvent dans mon séjour une odeur d'égout. Elle semblait provenir d'une gaine technique dans l'entrée du logement où passaient des tuyaux d'évacuation en apparence en bon état. Une petite trappe permettait de regarder, mais en aucun cas d'intervenir. Certains soirs, l'odeur était tellement insupportable que je devais me réfugier dans ma chambre.

Je pris rendez-vous avec un plombier qui, perplexe, me conseilla de jeter des sacs de sciure dans la gaine technique pour bloquer les odeurs pensant qu'elles pouvaient monter de l'étage inférieur. Je partis acheter quelques sacs de litière pour chat au supermarché que je versai par la trappe. Mais cela ne changea rien. Constatant que les tuyaux d'évacuation avaient un joint à une hauteur d'environ un mètre du sol, je retournai acheter six ou sept sacs supplémentaires pour enfouir les joints dans la sciure. Cela n'eut pas plus d'effet.

Je fis passer le syndic et le conseil syndical. On me donna les plans de l'immeuble pour suivre le trajet des tuyaux d'évacuation. Je frappai à la porte des voisins des étages inférieurs et supérieurs. J'étais apparemment le seul concerné.

Comme la gaine technique était adjacente au tableau électrique dont elle était séparée par une plaque de plâtre non jointée, je pensai qu'il pouvait être utile d'entourer le tableau électrique avec de la mousse polyuréthane pour combler tous les joints et créer une étanchéité parfaite autour de la gaine pour bloquer les émanations nauséabondes. J'achetai donc quelques tubes de mousses et perçai des trous autour du tableau électrique pour injecter le produit. Puis je les rebouchai avec du plâtre et repeignis le mur. Dès le lendemain, les mêmes odeurs continuaient à envahir l'entrée et le séjour.

Finalement quelques mois plus tard, j'eus l'idée de faire intervenir un entrepreneur qui avait fait des travaux dans ma maison dans le Val-de-Marne et qui m'avait impressionné par son esprit astucieux. En voyant ma gaine technique et la disposition des pièces, il constata que le tuyau en aluminium de la VMC passait dans la gaine technique pour déboucher sur l'aération des w.c.. Il eut l'idée géniale d'enlever la grille d'aération des w.c. et de percer des trous dans le tuyau de la VMC afin que la VMC pompe l'air vicié dans la gaine technique avant qu'il s'échappe dans le séjour. Avec quelques coups de tournevis dans le

conduit, le problème était enfin résolu ! Certes, on n'avait pas identifié l'origine de ces odeurs mystérieuses, mais l'essentiel était d'en éviter le désagrément.

Dans le même temps, des fissures importantes étaient apparues depuis deux ans sur les piliers de soutènement de l'habitation au niveau des parkings au dernier sous-sol. Avec l'aval du conseil syndical, le syndic fit effectuer des carottages pour connaître la nature du terrain et comprendre ce qui pouvait justifier ces bouleversements. Comme on l'avait anticipé en consultant les cartes géologiques disponibles sur Internet, les experts confirmèrent la présence de nappes d'argiles vertes dans le sous-sol qui gonflaient sous l'effet de l'eau de pluie, créant ainsi une forte poussée sur les piliers en béton. Après l'intervention de divers spécialistes du bâtiment, la décision fut prise de retirer la dalle sur une partie des parkings afin de creuser le sol argileux, puis d'aménager un vide sous la nouvelle dalle. Enfin, une fois la cause du désordre éliminée, il fallait consolider les piliers. On établit divers devis puis on vota les travaux en Assemblée Générale Extraordinaire. Tout cela dura quelques mois, occasionna beaucoup de désagrément et coûta beaucoup d'argent à tous ceux comme moi qui avaient une place de parking. À l'issue des travaux, on posa des sondes pour vérifier que les fissures ne s'agrandissent plus. L'Île-de-France n'était pourtant pas une zone sismique, mais on avait presque l'impression de vivre près d'une faille géologique prête à bouger d'un jour à l'autre en engloutissant les immeubles.

Cet appartement devenait un gouffre financier. En plus, quand je l'avais acheté, l'agence m'avait prévenu que la résidence devait être ravalée prochainement et qu'il allait m'en coûter environ 10 000 euros ; mais c'était une opération nécessaire, car elle n'avait jamais été entretenue depuis sa construction il y a 20 ans. Les façades et les balcons étaient recouverts de coulures noires et de mousses, sans parler des toitures. Par ailleurs, la commune avait encore augmenté la taxe foncière qui dépassait les 2000 euros pour mon appartement, et autant pour la taxe d'habitation. Je commençai à considérer sérieusement la revente de mon logement.

Je le fis estimer par l'agence qui avait effectué la transaction trois ans plus tôt ; elle me dissuada tout d'abord de revendre aussi vite, car j'allais perdre beaucoup d'argent. Une seconde agence me fit une autre estimation à un prix 20 %

inférieur à celui que j'avais payé. Je compris alors que l'agence qui me l'avait vendu avait clairement favorisé les vendeurs à qui ils avaient d'abord trouvé une maison. De toute façon, je resterai sûrement dans cet appartement plus de dix ans et j'arriverais bien à le revendre moi aussi à un bon prix le jour venu.

J'étais perplexe par rapport à l'écart entre les deux estimations. Quelle était la valeur ajoutée d'une agence qui justifiait le prélèvement d'une commission pouvant atteindre 5 % si elles n'étaient pas capables d'évaluer un bien à 20 % près ? Dans Paris, il n'est pas étonnant de trouver des agences à tous les coins de rue ; à plus de 10 000 euros le m² sur un marché aussi tendu, elles encaissent plus de 40 000 euros après avoir fait visiter une dizaine de fois un appartement de 100 m². Dans des zones de province bien moins convoitées, certaines agences doivent faire des centaines de visites pour effectuer une transaction et gagner quelques milliers d'euros, parfois même après avoir géré les relations houleuses entre un juge des tutelles, un notaire et différents héritiers. En outre, certaines font l'effort de rédiger un compromis de vente en quelques jours pour verrouiller la transaction, mais beaucoup d'agents indépendants ne se donnent même pas cette peine, laissant le notaire faire ce travail en quelques semaines, voire quelques mois. On comprenait qu'autant de gens se lancent sans aucune connaissance dans cette activité si lucrative, à tel point que leur incompétence finit par décrédibiliser la profession.

Il m'apparaissait clairement que si je voulais limiter ma perte financière, je devais le vendre directement sans intermédiaire afin d'économiser les frais d'agence. Je passai donc une annonce sur Internet et reçus rapidement toutes sortes de visiteurs et de propositions bien en dessous du prix que je l'avais payé. Je devais me faire à l'idée de perdre plus que les frais de notaire. Certains jugeaient que l'emplacement de la cuisine était peu pratique ; d'autres n'aimaient pas la chambre adjacente au séjour ; l'un était claustrophobe et ne supportait pas la terrasse du voisin de l'étage supérieur qui recouvrait la mienne. L'autre trouvait que la coulée verte était trop pentue pour aller au centre-ville. Certains prirent peur en lisant les travaux entrepris à cause des nappes d'argile et pensèrent que la résidence allait s'effondrer comme si elle était construite sur des carrières. Finalement, une jeune retraitée me fit une offre décente après trois visites de l'appartement, tantôt accompagnée d'amies, tantôt de sa mère de 90 ans dont elle voulait se rapprocher. Je confiai l'affaire au notaire. À son retour de vacances après 15 jours, la dame souhaita revisiter une 4^e fois l'appartement et évoqua une nouvelle offre, 10 000 euros en dessous. Je commençais à me

demander si elle ne cherchait pas à soutirer de l'argent à sa mère pour réaliser son achat, invoquant un rapprochement familial ; mais la mémé de 90 ans ne semblait pas disposée à faire une avance sur héritage. Las, je décidai de suspendre mon projet de revente et de laisser passer le ravalement afin de créer un effet coup de cœur en proposant un appartement dans un immeuble parfaitement entretenu.

Le conseil syndical planchait sur le projet du ravalement de la résidence depuis trois ans. Lors de l'Assemblée Générale Extraordinaire dédiée à ces travaux d'envergure, j'appris qu'il allait finalement m'en coûter 22 000 euros, car il était nécessaire de revoir les malfaçons datant de la construction. Et il fallait s'estimer heureux : certains devis se chiffraient presque à 40 000 euros. Le ravalement fut voté et par chance, il devait commencer par mon immeuble pour une durée de quatre mois.

Mais comme c'était mon voisin de l'appartement au-dessus qui représentait le bâtiment au conseil syndical, j'avais quelques doutes sur le planning du chantier. En effet, il était perfectionniste, pointilleux et maniaque. Déjà, pour faire changer son bac à douche l'année précédente, les travaux avaient duré trois mois ce qui m'avait privé d'aération pendant toute cette période puisqu'il avait retiré la bouche d'extraction de la VMC dans sa salle de bains, perturbant le débit d'air vers le bas de la colonne. J'avais beau lui avoir signalé ce désagrément qui engendrait des moisissures dans ma salle de bains sans fenêtre, il n'avait pas daigné remettre la bouche d'extraction entre deux interventions des ouvriers.

Mon voisin occupait un grand appartement qu'il avait acheté sur plan 20 ans plus tôt. Il m'avait invité chez lui quelques jours après mon emménagement et j'avais été impressionné par le raffinement de sa décoration intérieure. Tous les matériaux étaient luxueux et avaient été choisis avec goût, de la cuisine aux salles de bains, jusqu'aux rideaux des chambres qui étaient assortis avec les couettes des lits, aussi bien dans sa chambre que dans celle des amis. Le mobilier était composé d'un mélange d'armoires de famille ramenées de sa résidence natale en province et de meubles de designers proposés par des enseignes haut de gamme. On aurait dit un appartement-témoin ou un appartement spécialement aménagé pour un tournage de film ; presque un musée. Je compris rapidement qu'une femme de ménage passait trois demi-journées par semaine pour maintenir son logement dans cet état.

Il s'investissait beaucoup au conseil syndical de la résidence et il considérait en tant que bénévole que les copropriétaires lui devaient le respect et devaient accepter toutes ses fantaisies. Jeune retraité, il sortait assez souvent dans Paris pour voir des amis, et rentrait à des heures tardives en marchant longtemps avec ses chaussures à talon sur son parquet, fermant bruyamment ses volets roulants électriques et faisant hurler son poste de télévision pour se détendre avant d'aller se coucher. Ses voisins de palier étaient trop bien éduqués pour oser lui faire une réflexion. Ils attendaient dans leur lit qu'il daigne éteindre son téléviseur et aller se coucher. Il dormait peu. Je lui avais plusieurs fois fait la remarque, mais il se moquait de mes doléances, d'autant plus que mes chiens laissaient des traces dans l'entrée de l'immeuble quand il avait plu dehors ce qui le dégoûtait au plus haut point. Il considérait aussi qu'il pouvait scier du bois dans son séjour ou sur sa terrasse quand bon lui semblait, par exemple le dimanche après-midi.

Après tout, si je voulais du calme, je n'avais qu'à ne pas venir vivre dans une habitation collective. Il n'avait pas envie de mettre des tapis chez lui et on n'allait quand même pas lui imposer sa décoration intérieure.

Outre la messe le week-end et quelques actions de bienveillance auprès de vieillards, il était fier de parler de ses retraites dans des monastères pour prier et se recueillir. C'était un saint homme et ses agissements charitables lui donnaient un blanc-seing pour pardonner ses rares défauts. Pourtant, il s'épanchait auprès de moi certains jours et avouait volontiers que son caractère lui créait des tourments, qu'il avait toujours eu beaucoup de mal à se détendre. Il me paraissait évident que s'il avait pris des tranquillisants, sa vie aurait été radicalement transformée ; mais il est difficile d'expliquer ça à quelqu'un qui cherche une solution dans les Saintes Écritures. La psychiatrie et les psychotropes sont souvent perçus comme le diable par les croyants qui voient quelque chose de malsain au fait d'analyser le fond de l'âme, un domaine réservé à Dieu. Il aurait fallu des années pour le reconditionner, certainement pas cinq minutes de discussion devant les boîtes aux lettres.

Mois après mois, il prit l'habitude de garder ses chaussures chez lui du matin au soir ce qui finissait par devenir un supplice, car il ne tenait pas en place. Et puis surtout, comme ma société avait introduit le télétravail, je passais désormais un jour de plus chaque semaine à mon domicile. Je savais à chaque instant où il se trouvait dans son appartement à 10 cm près. Comme je sentais que j'allais devoir prendre des tranquillisants, je décidai en définitive de m'acheter un

casque antibruit. J'appris finalement par la locataire du studio situé sur mon palier qu'il avait fait l'acquisition de son logement mis en vente par son propriétaire ; c'était pour mon voisin l'occasion de placer ses économies dans la pierre, une valeur sûre. Maintenant qu'il avait la Rue de la Paix et l'Avenue des Champs Élysées, il allait pouvoir construire des hôtels ! Il devait jubiler et il n'était pas étonnant qu'il soit plus arrogant puisqu'il détenait dorénavant davantage de parts dans la collectivité.

Excédé, je décidai finalement de prendre contact avec un huissier pour savoir s'il était envisageable de constater les nuisances, voire d'effectuer des relevés avec un sonomètre. Il me dit que c'était possible, mais me mit en garde à propos du délai de traitement d'une telle requête par les tribunaux. Il me dirigea plutôt vers une avocate pour envoyer une lettre de mise en demeure à mon voisin dans l'espoir de lui créer un électrochoc. L'avocate me demanda de lui envoyer le règlement de la copropriété ainsi que celui de la ville qui définissait les règles en matière de nuisance sonore.

Mais après réflexion, je finis par renoncer à la mise en demeure, partant du principe que cette menace risquerait davantage d'exciter mon voisin que de lui faire peur. Je décidai finalement de laisser passer le ravalement pour remettre à nouveau en vente mon appartement. Cela durerait des mois, mais ma décision était prise et j'étais déterminé à aller jusqu'au bout. Je savais que j'allais le céder à perte, mais je préférais perdre de l'argent plutôt que la santé.

Chapitre 11

Le lendemain matin, le soleil me réveilla vers 5 h 30. En fait, je n'avais pas vraiment dormi pendant la nuit, juste somnolé. J'ai toujours éprouvé des difficultés à dormir dans un hôtel quand je ne suis pas dans mon lit, alors passer la nuit allongé sur des planches dans un sac de couchage, je ne risquais pas de trouver le sommeil. Je me souvenais avec nostalgie d'un trekking en Islande il y a 25 ans où j'avais passé une semaine sans fermer l'œil, car j'avais oublié de m'équiper d'un tapis de sol pour éviter le contact avec la terre gelée et d'un masque de nuit pour couper la clarté nocturne de l'été boréal.

Je sortis de la cabane et contemplai le sommet du Grand Veymont illuminé par les premiers rayons du soleil. Le reste de la vallée était encore plongé dans l'ombre. Sur la droite, j'aperçus un mouvement et vis deux marmottes qui couraient vers l'entrée de leur terrier. Elles s'arrêtèrent avant de s'y engouffrer afin de m'observer. Dans le Vercors, ces petites bêtes sont beaucoup plus farouches que dans la Vanoise, car elles ne voient pas souvent des touristes. Je saisis délicatement mon appareil photo pour immortaliser cette image. Encore engourdis par l'hiver, elles ne bougèrent pas, ce qui me permit de prendre un cliché.

Je sortis mon réchaud à gaz afin de me faire un café pour me réchauffer, car il devait faire un peu moins de dix degrés. Pendant que l'eau montait en température, je bus une bouteille de Yop à la vanille et mangeai des barres de céréales. Je n'aurais pas osé emporter des produits lactés en plein été, mais en cette saison, la chaleur de la journée était raisonnable en altitude, 20 à 22 degrés tout au plus au soleil, donc je ne pensais pas avoir des problèmes de conservation.

Je refermai la porte de la cabane et repris la destination du sud en direction du col des Bachassons qui devait être à trois heures de marche. J'y serais pour déjeuner.

En descendant dans la vallée herbeuse, je retrouvais l'arbre taillé. Un peu plus loin sur la droite se trouvaient des carrières gallo-romaines qui avaient servi à l'édification de la ville de Die dès le III^e siècle apr. J.-C. Sa présence donnait d'ailleurs à cette grande plaine le nom de *plaine de la Quérye*. Il y a encore des

fragments de colonnes, des blocs de pierre abandonnés là comme si un ordre avait été subitement reçu de stopper le chantier. On imagine le travail que représentait l'acheminement de ces éléments à plus de 20 km, passant de 1800 à 400 mètres d'altitude, en empruntant le pas de Chabrinel. Les Romains trouvaient là un substitut au marbre d'Italie. Cette pierre calcaire n'aurait pas permis de créer des sculptures fines, mais elle était bien suffisante pour tailler des colonnes, des chapiteaux, des stèles pour la construction de la ville.

Une heure plus tard, je rejoignis le GR 91 au niveau de l'abri de Pré-Peyret. Le GR venait du nord et contournait le Grand Veymont par l'ouest.

Avant de partir tout droit en direction du col des Bachassons, j'obliquai vers la droite, car je savais que je pourrais apercevoir la ville de Die depuis un autre flanc du massif. Le panorama était beaucoup plus vaste que les autres. On pouvait voir toute la plaine presque à 100 km, mais aussi la route sinueuse qui montait jusqu'au col du Rousset. Puis je rebroussai chemin et pris la direction du col des Bachassons. Ce lieu devait son nom aux gouttières de bois canalisant l'eau de la source pour abreuver les moutons. Je constatai qu'elle coulait encore ce qui me permit de refaire des réserves en mettant ma gourde à l'endroit où l'eau jaillit de la terre pour éviter la contamination par les animaux qui devaient boire dans les gouttières.

Je repris le sentier jusqu'aux Quatre Chemins. À cet endroit, il était rattaché à la fois au GR 91 et 93. Je continuai vers le sud et croisai un embranchement qui aurait pu me ramener vers la bergerie du jardin du Roi puis vers Tussac et le village de Benevise.

Mais j'avais décidé de descendre sur le village d'Archiane dans la gorge qui longe le massif du Glandasse. Cela m'éviterait de refaire le même chemin pour rentrer au village, sachant que mes genoux devraient en payer le prix. J'avais autrefois traversé ce grand massif pour plonger ensuite sur Châtillon-en-Diois, mais c'était une bien plus longue randonnée. Il aurait fallu envisager de dormir dans le refuge à l'extrémité avant d'entamer la descente puis la remontée sur Benevise par la route.

Avant de repartir, je pris un repas rapide en sachant que je me rattraperai le soir au restaurant.

Il était temps maintenant de quitter les hauts plateaux du Vercors et de descendre dans la vallée. Tel Zarathoustra, je m'élançai sur le sentier qui

longeait la falaise. Je n'avais pas eu besoin de méditer dix ans dans ma montagne ; deux jours m'avaient suffi.

Après 2 h 30 de progression le long du massif du Glandasse, je finis par apercevoir le village d'Archiane. Je m'arrêtai un instant pour boire un peu d'eau. Tout à coup, le silence absolu fut troublé par un tintement au-dessus de moi. Deux alpinistes étaient en train d'escalader la paroi rocheuse qui devait faire plus de 100 mètres de haut. La voie semblait équipée et il leur suffisait d'accrocher leurs mousquetons pour sécuriser leur ascension. Cela faisait deux jours que je n'avais pas rencontré âme qui vive. Je les regardai un moment avec admiration. Ils devaient éprouver beaucoup de plaisir à grimper seuls dans le cirque d'Archiane par cette belle journée de printemps.

Je repris le chemin qui conduisait au village et j'entendais le bruit du ruisseau à proximité.

La buvette d'Archiane que j'avais fréquentée jadis était fermée. Sans doute n'ouvrait-elle que l'été ou bien était-elle définitivement fermée ? Quelques chèvres étiraient leur tête au-dessus de la barrière d'une écurie. Je m'approchai pour les caresser, passant ma main sur leur nez, sur leurs cornes et faisant sauter leurs deux pampilles sous leur cou. Il y avait beaucoup de ces animaux dans la commune, ce qui contribuait à la renommée de la région pour son fromage, en particulier le Picodon.

Je pris la route goudronnée qui partait vers le village de Menée puis je retrouvai le GR 93 qui montait vers le village de Benevise. Le sentier était abrupt, mais les pins et les plantes aromatiques exhalèrent un doux parfum sous l'action du soleil de l'après-midi. Soudain, je vis quelque chose se dérober sous mes pas et découvris avec effroi un serpent que j'avais dérangé alors qu'il prenait le soleil sur une grosse pierre plate au bord du sentier. Il y avait des vipères et des couleuvres dans la région et j'en avais même rencontrées dans le village de Creyers avec toujours la terreur de me faire mordre. Mes parents avaient d'ailleurs installé une moustiquaire sur la fenêtre de leur chambre qui était à 30 cm du sol pour éviter de laisser rentrer les serpents et les lézards dans la maison. De toute évidence, il s'agissait là d'une jeune vipère, car sa tête était bien marquée par rapport à son corps et sa couleur était plutôt brune. Sans prendre plus de temps à contempler la créature, j'accélérai le pas en direction du village.

J'arrivai enfin à Benevise vers 18 h 30, bien épuisé par ces deux jours. Je restai assis une heure au soleil sur un banc en pensant longuement aux cendres de ma mère. Puis je récupérai ma voiture pour descendre au village des Nonières à moins de 2 km où j'allais pouvoir dîner à l'hôtel-restaurant du Mont Barral.

Cet établissement était installé là depuis quatre générations. Autrefois, on y dansait et de nombreux couples s'y étaient formés. La cuisine y était toujours aussi bonne avec des plats régionaux préparés sur place avec des produits du terroir comme la truite d'Archiane ou l'agneau du Diois. Je commandai une salade du jardin avec des copeaux de Picodon, des noix et des olives de Nyons, un carré d'agneau avec un gratin dauphinois puis une mousse à la liqueur d'orange avec des noix caramélisées servie avec un verre de Clairette de Die bien fraîche.

Vers 21 h 30, je repris la route pour rentrer au gîte à Creyers. Je pus enfin me doucher longuement pour détendre mon dos fatigué par le port du sac. Je n'eus ensuite aucun mal à m'endormir.

Chapitre 12

Par une froide journée de janvier, j'étais à mon bureau à La Garenne-Colombes, un peu fatigué par un déplacement professionnel de deux jours à Dresde, dans l'ancienne Allemagne de l'Est où j'étais allé faire une séance de travail avec une société partenaire.

Ce n'était pas la meilleure saison pour aller dans l'Est de l'Europe. J'avais dû me lever à 4 h 30 pour prendre un avion pour Zurich où je devais avoir 30 minutes d'escale ; mais finalement, cela dura beaucoup plus longtemps, car l'avion à moteur qui faisait la liaison au départ de Zurich était recouvert de glace donc il fallut vaporiser un produit à base de glycol et attendre qu'il dégèle pour pouvoir avancer sur la piste de décollage.

À Dresde, mon hôte avait été extrêmement attentionné à mon égard. Avant d'aller dîner, il m'avait emmené le soir visiter la ville dans sa voiture en m'expliquant que celle-ci avait beaucoup profité de la réunification allemande puisque l'Allemagne de l'Ouest avait injecté beaucoup d'argent pour reconstruire cette belle cité quasiment rasée en 1945 par les bombardements. Malgré tout, certains Allemands qui avaient vécu les deux systèmes économiques regrettaient l'époque communiste où l'État assurait à chacun un emploi et le minimum vital ; à présent, chacun était livré à lui-même pour rester compétitif sur le marché concurrentiel du travail.

Il me montra l'École Supérieure des Beaux-Arts qu'on appelle le Presse-Citron avec sa coupole de verre, la grande fresque des princes de Saxe puis le musée de l'Hygiène fondé en 1912 et mis à profit par l'idéologie nazie du IIIe Reich. J'avais surtout été impressionné par la largeur des rues qui m'évoquait les villes soviétiques, bordées de bâtiments assez hideux qui ressemblaient à des usines. Partout, il y avait d'immenses congères de neige. La température était d'environ -8 degrés. J'étais donc content de rentrer à Paris où il faisait près de 3 degrés.

Je consultai tous les mails que j'avais reçus durant mon séjour et que je n'avais pas eu le temps de traiter lorsque mon téléphone sonna. Je reconnus le numéro de mon père. Je décrochai et c'est une femme qui me dit :

— Allo, je suis la voisine de votre papa. Mon mari a constaté que sa porte était ouverte depuis un moment sur notre palier et il est entré pour voir si tout allait bien. Votre père est tombé. Nous avons appelé les pompiers qui ne vont pas tarder. Nous sommes avec lui. Ne vous inquiétez pas.

Je crus tout d'abord qu'il avait fait un petit malaise cardiaque sans gravité comme il lui était parfois arrivé. Je voulus lui parler, mais la voisine me dit qu'il n'était pas en état.

— Je prends mes affaires et je vous rejoins, lui dis-je.

Un peu plus de 1 h 30 plus tard, j'arrivai sur place et montai quatre à quatre les étages. Mon père était allongé par terre sur le carrelage de la cuisine. Ses vêtements étaient imbibés d'urine et un pompier tentait de lui tourner la tête pour éviter qu'il s'étouffe avec les glaires. Son crâne paraissait enflé et ses yeux étaient dans le vague. Je pris sa main qu'il serra vigoureusement comme si cette poignée de main était pour lui tout ce qui le raccrochait au monde des vivants qu'il était en train de quitter.

— J'ignore s'il a trébuché ou s'il a eu un malaise, mais dans tous les cas, il est tombé et s'est tapé la tête, me dit le jeune pompier. J'attends qu'on me donne les instructions pour savoir vers quel hôpital nous allons l'évacuer. Vous prenez sa carte Vitale et sa carte de mutuelle et vous nous rejoignez !

Les pompiers placèrent mon père dans un matelas coquille et le descendirent du 4^e étage dans leur fourgon.

Pendant ce temps-là, je cherchai partout son portefeuille et découvris au bout d'un moment qu'il avait eu le temps de le cacher derrière la boîte de café et les bols dans les éléments de la cuisine. Ce n'était pas son habitude. Il était probablement allé faire des courses et il avait été pris d'un malaise en arrivant à son appartement. Il avait dû juste avoir la présence d'esprit de ranger son portefeuille et avait laissé sa porte ouverte pour ne pas mourir seul, enfermé chez lui.

Deux heures après, arrivé à l'hôpital, j'attendais que le médecin-urgentiste vienne me donner des nouvelles. Une jeune femme entra dans la chambre avec des radios et m'apprit qu'il avait fait un gros accident vasculaire cérébral hémorragique au niveau de l'hémisphère gauche du cerveau. Toute la partie droite de son corps allait être paralysée et il ne pourrait plus parler. Selon elle,

son pronostic vital était engagé. Il fallait s'attendre à des complications à très court terme.

Les jours qui suivirent, je me rendis à l'hôpital le soir en sortant du travail. Après 48 heures, il commençait à ouvrir les yeux et à me reconnaître. Il hochait la tête sans pouvoir s'exprimer, mais son regard désespéré laissait entendre qu'il avait compris ce qui venait de lui arriver et qu'il n'avait pas anticipé une fin aussi tragique. Parfois, il essayait de sauter du lit pour partir avec moi, puis assez rapidement, les sédatifs lui apportèrent une certaine sérénité.

Je réalisai que je ne pourrai jamais plus discuter avec mon père. Si j'avais envie de lui demander quels souvenirs il gardait de son enfance, de la guerre d'Algérie, de son arrivée à Paris, si je désirais l'interroger sur les circonstances dans lesquelles il avait rencontré ma mère, il était trop tard. Si je voulais savoir quelles personnes figuraient sur ces photos jaunies retrouvées dans une boîte en fer dans la Drôme, il était trop tard ; définitivement trop tard.

Je parlai au médecin et évoquai la possibilité de le placer sous sédation profonde pour abréger sa vie qui perdait soudain tout intérêt. Elle me demanda si mon père avait rédigé ses directives de fin de vie.

Ne sachant pas de quoi il s'agissait, elle m'expliqua qu'un formulaire existait sur le site Internet du service public à la suite de la loi Leonetti de 2005, amendée en 2016, et que ce formulaire permettait à chacun de désigner une personne de confiance et d'exprimer ses souhaits en matière de fin de vie tant qu'il était capable de le faire.

Comment était-ce possible que ni le médecin traitant de mon père ni celui de ma mère ne leur aient parlé de ce document ? Peut-être l'avaient-ils fait, et puis mes parents avaient dit, comme à leur habitude : « On verra plus tard ».

Comment était-ce possible que je n'aie moi-même jamais eu connaissance de ce document et que mon médecin traitant n'ait pas affiché un grand poster informatif dans sa salle d'attente ? Aurais-je passé ces dernières années dans une grotte, coupé du monde ? Il est vrai que je vis dans un milieu professionnel à dix mille lieux de ce genre de préoccupation. Mes collègues s'intéressent plus à l'actualité économique qu'à la façon de finir leur vie.

J'achetai le livre de Jean Leonetti *C'est ainsi que les hommes meurent* afin

d'éclairer ma lanterne sur ce sujet nouveau pour moi. Le livre expliquait de façon admirable la complexité éthique, philosophique et juridique du problème. Je compris que créer un droit à mourir dans notre société pouvait entraîner des dérives. Il faudrait idéalement étudier chaque situation au cas par cas, mais le corps médical paraissait mal préparé et abandonné à son sort sans soutien juridique. Pourtant, des pays voisins avaient franchi le pas.

Quoi qu'il en soit, je pris connaissance du document de directives de fin de vie et me précipitai pour le remplir pour mon compte personnel, le transmettre à mon médecin traitant et le stocker sur mon Dossier Médical Partagé.

J'étais très dubitatif sur la validité de ce document, car rien n'était prévu pour attester que j'en étais l'auteur. À l'instar d'une procuration pour signer un acte notarié, le minimum aurait été de le signer devant un agent de mairie habilité. Quelle valeur avait donc ce papier ?

Décidé à ne pas baisser les bras et à tenter de sortir mon père de cette situation, je pris rendez-vous avec le médecin hospitalier afin de lui proposer de rédiger des directives de fin de vie pour le compte de mon père.

C'était un petit bonhomme d'une soixantaine d'années à peine, au regard fuyant et au visage piqué de deux grosses verrues.

Je lui expliquai que, pour mon père, se retrouver paralysé, incapable de s'exprimer, condamné à être nourri par une tierce personne et à devoir porter des couches était un châtement suprême, pire qu'une réclusion à perpétuité pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. C'était un bon vivant, il aimait profiter de tout ce que la vie nous offre, il était particulièrement sociable. Déjà, quelques jours avant son AVC, il m'avait confié qu'il s'ennuyait beaucoup et se trouvait inutile depuis qu'il était veuf. Sa forte surdité et ses problèmes cognitifs l'empêchaient d'avoir des relations sociales.

Le médecin admit que l'authenticité du document exprimant les directives de fin de vie était difficile à prouver et que je pourrais théoriquement rédiger un document a posteriori à la place de mon père. Mais force était de constater que j'avais reconnu moi-même ne pas avoir eu connaissance de ce document. D'autre part, il m'expliqua que mon père n'était pas branché à un appareil assurant sa survie et qu'on ne pouvait pas arrêter de le nourrir tant qu'il acceptait d'ouvrir la bouche pour s'alimenter. Je compris rapidement qu'il ne pouvait pas se rendre complice d'une euthanasie active, d'un assassinat. Mais surtout, il ne

me connaissait que depuis 30 minutes et il ne pouvait pas savoir si je voulais fondamentalement le bien de mon père ou si je rêvais de percevoir l'héritage pour pouvoir m'acheter une belle demeure ou une voiture de sport.

Il me semblait que Mirka avait eu plus de chance que mon père. Mais je pouvais comprendre qu'un médecin qui a été formé pour guérir et a prêté le serment d'Hippocrate ressent un conflit psychique à l'idée de donner la mort. On ne pouvait pas demander cela à un médecin. Et puis, c'est une lourde responsabilité morale que de tuer quelqu'un. Il faudrait que deux opérateurs fassent une injection et que seul l'un d'eux ait un produit létal. Ainsi, personne n'aurait la certitude d'avoir abrégé la vie d'un être humain.

Je rentrai chez moi résigné, mais interloqué par le fait que notre société maintienne en vie des personnes en perte totale et irréversible d'autonomie avec des fonctions mentales gravement altérées, des gens qui ne sont plus capables de prendre le moindre plaisir à vivre et sont condamnés à patienter dans leur chambre durant des mois voire des années jusqu'à ce que leur état se dégrade totalement.

Mais en France, l'euthanasie a encore quelque chose de sulfureux. L'idée qu'un humain décide de la vie d'un autre renvoie immédiatement à l'extermination raciale qui a marqué de façon abominable le XX^e siècle, aux thèses eugénistes, à l'avortement ou à la peine de mort qui a été abolie en France en 1981. Plutôt que de faire preuve de discernement, on se cache derrière la conviction que seul Dieu a le pouvoir de vie ou de mort sur les êtres.

Il a fallu attendre presque 300 ans pour que l'Église reconnaisse la théorie héliocentrique de Copernic et cesse de considérer la Terre comme le centre de l'Univers. En outre, le peuple a décapité le roi en 1793, représentant de Dieu sur Terre, mais ce n'est qu'en 1905 que l'Église et l'État ont réellement été séparés. Aujourd'hui encore, l'inconscient collectif semble marqué par des siècles de catholicisme. Alors que l'humanité est au bord de l'autodestruction avec des défis écologiques, démographiques et alimentaires considérables, combien de temps faudra-t-il encore pour cesser de penser que Dieu a créé l'Homme et que lui seul peut décider de la vie et de la mort de ses créatures ? Si l'espèce humaine disparaît, les espèces plus résistantes qui survivront seront sans doute consternées de voir à quel point notre foi en Dieu nous aura privés de notre libre arbitre.

D'ailleurs, n'est-ce pas une forme de spécisme que d'autoriser un propriétaire à euthanasier son animal domestique et d'interdire l'euthanasie des êtres humains en fin de vie. Pourquoi est-ce que Dieu ne déciderait pas aussi de la vie et de la mort des animaux ? Combien de temps faudra-t-il attendre avant que les Hommes arrêtent de considérer l'espèce humaine comme une singularité parmi les millions d'espèces animales ? Les gens qui n'ont pas d'animal domestique ne peuvent que trouver scandaleux de soupeser la vie d'êtres humains et la vie d'animaux avec la même balance ; et certainement qu'une partie de ceux qui ont un animal domestique doit également être sidérée. Pourtant il n'y a qu'une faible différence génétique entre ces espèces alors pourquoi se formaliser pour quelques nucléotides ?

Pour ce qui me concerne, si à l'avenir je devais me retrouver dans le même état que mon père ou que ma mère, j'espère que les lois du pays où je vivrai autoriseront quelqu'un à me placer sous anesthésie générale puis à arrêter mon cœur afin de refermer rapidement la parenthèse de ma vie dans la douceur et la dignité.

Lors des six ou sept anesthésies générales que j'ai subies dans ma vie, je n'ai aucun souvenir d'un quelconque désagrément en phase d'endormissement. Seul un réveil fut une fois un peu difficile quand après 8 heures d'anesthésie, je me réveillai avec un appareil au fond de la gorge et crus mourir étouffé le temps que le personnel hospitalier me l'enlève. Mais dans le cas d'une euthanasie, il n'y a pas de réveil donc aucun désagrément. Quoi de plus confortable que de mourir pendant une anesthésie générale ? C'est encore mieux que de décéder pendant son sommeil, car on dit souvent avec soulagement que quelqu'un est mort dans son sommeil, mais en réalité il est plutôt mort la nuit pendant *notre* sommeil ; mais rien ne dit qu'il n'a pas senti avec angoisse la mort arriver et pris de convulsions et de spasmes, il a appelé à l'aide en vain avant de succomber dans la solitude de la nuit.

Il n'y a rien de tout ça avec une anesthésie générale. Dans ces conditions, mourir est totalement indolore.

Pourtant, on se garde bien d'apporter ce confort aux gens en fin de vie. C'est comme si les dentistes arrachaient encore les dents sans anesthésie locale. Quand ma grand-mère était jeune, elle m'avait raconté qu'elle descendait à Châtillon-en-Diois sur une charrette, parfois sous une averse de neige, pour se faire extraire quelques dents (sans anesthésie bien sûr). À 40 ans, elle n'en avait plus

aucune. Désormais, les dentistes font même des anesthésies pour soigner une carie. Est-ce qu'il n'est pas un peu incongru de prolonger le plus longtemps possible des personnes ayant perdu définitivement et totalement leur autonomie puis de les placer en sédation profonde jusqu'à ce que l'un de leurs organes cède ?

Quoiqu'il en soit, dans l'état actuel des lois en France, pour mon père, la messe était dite. Son sort était scellé pour le restant de ses jours.

Au bout de deux mois, après un zona, son état fut stabilisé. Avec une bonne dose d'antidépresseur, il réussit à accepter sa situation. Le moment arriva où l'hôpital ne pouvait plus financer son séjour. Comme une place se libéra à l'Unité de Soins de Longue Durée attenante, il y fut transféré, d'abord dans une chambre à deux qu'il partageait avec un homme d'une soixantaine d'années. Celui-ci allait et venait à sa guise ; je me demandais quelle pouvait être sa pathologie pour être enfermé ici pour le restant de ses jours. Puis mon père fut déplacé dans une chambre où il était seul.

Je dus constituer le dossier de demande d'Allocation Personnalisée d'Autonomie auprès du Conseil Départemental basé sur l'évaluation du niveau de perte d'autonomie. Comme on pouvait s'en douter, le médecin hospitalier attribua à mon père un degré de dépendance GIR de niveau 1 compte tenu de son état.

Une fois que le dossier fut transmis et que l'APA fut versée, il ne restait plus qu'à payer 2800 euros par mois ce qui était bien au-delà des pensions de retraite de mon père. J'avais décidément bien fait de vendre la maison de Creyers et le studio parisien, car je n'aurais ainsi aucun problème pour payer, ce qui n'était pas le cas de tous les enfants ayant des parents dépendants.

Même si les familles doivent déboursier des frais d'hébergement souvent très élevés pour elles, ces sommes sont loin de couvrir les frais réels qui atteignent 10 000 euros par mois pour des personnes en perte total d'autonomie. Je comprenais que le financement de la dépendance devienne un sujet de préoccupation important avec le vieillissement de la population. Pour cette raison, si le gouvernement venait à évoquer l'idée de légaliser le suicide assisté ou l'euthanasie, il serait immédiatement soupçonné de vouloir faire des économies, même si son intention était différente.

Toutes les semaines, puis tous les quinze jours, puis une fois par mois, je rendais visite à mon père dans cette antichambre de la mort qu'on appelle communément un mouvoir. J'entrais dans le bâtiment et poussais la porte du couloir ce qui déclenchait une alarme pour que le personnel détecte d'éventuels fugueurs. La plupart des pensionnaires étaient alités. Ils réussissaient à dormir malgré la télévision qui hurlait dans leur chambre ou les cris et les gémissements de certains patients. D'autres résidents pouvaient encore se déplacer. Je me souviens d'une femme que je trouvais chaque fois à genou dans le couloir, essayant d'attraper ce qu'elle croyait être des poussières sur le revêtement de sol moucheté. Une autre insultait ses voisines ou hurlait à tue-tête. Un autre jouait avec son dentier en regardant sans comprendre l'émission de télévision sur C8 qui racontait la vie trépidante des agents du SAMU. Les pensionnaires recevaient très rarement des visites, car les familles habitaient loin et au bout de quelques années, elles étaient épuisées.

Fréquenter ce genre d'établissement est une expérience bouleversante dont on se souvient longtemps. Je ne pensais pas qu'au XXI^e siècle, il existât des endroits où vivaient enfermés des êtres humains en attendant la mort. Si l'état des locaux ne m'avait pas rappelé que nous étions bien à une époque moderne, j'aurais cru être revenu au Moyen-Âge. Que ces gens aient donné leurs directives de fin de vie ou non, cela ne changeait pas grand-chose pour eux dans l'immédiat puisque aucun d'entre eux n'était maintenu artificiellement en vie. Tous avaient encore la capacité d'ouvrir la bouche quand on leur tendait une fourchette donc la loi Leonetti ne les concernerait que le jour où leur état se détériorerait gravement.

À chaque visite, je constatais que l'état de mon père était stabilisé et qu'il fallait s'installer dans la durée. Les aide-soignantes étaient en majorité des femmes maghrébines, des Africaines, des Antillaises, des Réunionnaises, des gens dont la culture les prédispose à prendre soin des autres, et en particulier des personnes âgées comme ils le font par tradition dans leur famille. Ces gens-là n'avaient pas encore perdu leur âme dans le consumérisme à outrance. Une aide-soignante me racontait qu'elle était comptable dans une grande entreprise et qu'à la suite du décès de sa sœur d'un cancer, elle n'avait plus supporté de faire des bilans comptables. Elle avait souhaité se rendre utile en aidant les autres. Cela ne la dérangeait pas de changer des couches et d'habiller des vieillards.

Ils levaient régulièrement mon père l'après-midi avec une sangle suspendue à

un bras motorisé pour le déposer dans un fauteuil spécialement conçu pour son état. Puis ils le recouchaient pour la nuit. En milieu d'après-midi, je profitais de ma visite à son chevet pour décharger les aide-soignants et lui donner un yaourt et boire de l'eau gélifiée.

En général, je restais une heure, parfois moins longtemps, quand les employés avaient négligé de lui changer sa couche depuis le matin et qu'ils ne l'avaient pas lavé depuis plusieurs jours par manque de personnel. Il m'était difficile de faire des remontrances aux salariés de l'hôpital, car je n'aurais pas pu faire leur métier. Je m'étais juste permis une fois de demander gentiment à ce qu'ils lui coupent les ongles des pieds qui n'avaient pas été taillés depuis six mois.

Même s'il ne pouvait pas s'exprimer, mon père me reconnaissait souvent et me regardait avec un mélange de désespoir et de résignation. Il paraissait comprendre un vocabulaire très limité donc je réalisai que je m'adressais à lui comme à mes chiens, un peu comme on parle à un bébé de quelques mois. Parfois, je surprénais un regard vexé, comme s'il pensait que je me moquais de lui.

Plus jeune, je l'avais entendu dire : « La vie est un plat de merde ; il faut en manger un peu chaque jour ». Je pensais en mon for intérieur que les derniers morceaux que la vie lui servait étaient durs à avaler quand même.

Je reçus enfin une convocation du juge des tutelles me demandant de venir avec mon père au tribunal pour une audience destinée à instruire ma demande de curatelle renforcée. J'informai le juge de l'état de santé de mon père. D'une part, il ne pourrait pas être présent à l'audience et d'autre part il fallait renoncer à la demande de curatelle renforcée afin de renouveler la demande initiale d'habilitation familiale. Le juge me pria de venir seul à l'audience pour en parler de vive voix.

Je pris donc une journée de congé pour me rendre au tribunal où le juge me confirma que la curatelle n'était plus possible et qu'il était nécessaire d'instruire un dossier d'habilitation familiale. Il fallait toutefois un nouveau certificat médical du gériatre vu que l'état de mon père s'était beaucoup dégradé. Je rappelai donc le gériatre qui se trouvait être dans l'hôpital où était mon père. Je transmis son rapport au tribunal, mais un mois plus tard, je reçus un courrier en retour ordonnant la curatelle renforcée et demandant à faire inventorier ses biens et à établir une comptabilité précise des dépenses. La greffière m'ayant confié

qu'elle gérait toute seule plus de 2000 dossiers, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle fasse des erreurs, se créant ainsi une surcharge de travail inutile.

J'écrivis au juge pour renoncer à la curatelle et rappeler ce dont nous étions convenus. Quelques semaines plus tard, je reçus enfin l'ordonnance de l'habilitation familiale tant attendue. Cela me permit d'informer la banque de mon père et d'obtenir des moyens de paiement à mon nom sur son compte courant.

L'habilitation familiale offre une certaine autonomie dans la gestion des biens d'un majeur protégé, mais il fallut toutefois demander au juge l'autorisation de vendre son logement principal près d'Orly puisqu'il serait désormais inhabité. Je dus préciser au juge une fourchette de prix justifiée par des estimations du bien effectuées par des professionnels. J'avais justement dû faire expertiser l'appartement pour le règlement de la succession à la suite du décès de ma mère donc le dossier fut rapidement constitué et le juge me donna l'autorisation de mettre en vente.

Si la cession du studio parisien n'avait dû théoriquement présenter aucun problème vu l'effervescence sur le marché immobilier intra-muros, la vente de ce logement était un défi au moins aussi important que celle de la maison secondaire. Il s'agissait en effet d'un appartement de type F3 au 4^e étage sans ascenseur dans une barre d'immeuble au bout des pistes de l'aéroport d'Orly. Quand je dis *en bout de piste*, il va de soi que le bâtiment n'était pas exactement dans l'axe de la piste qui était une zone inconstructible. Il était légèrement sur le côté de sorte que les avions ne décollaient pas au-dessus de l'immeuble, sauf exception. Je me souviens d'une fois où un Boeing 747 qui avait dû avoir un problème au décollage passa au-dessus de ma chambre à quelques dizaines de mètres du toit. Entre le bruit infernal et la proximité de l'engin, je crus ma dernière heure arrivée ; mon corps fut traversé de frissons et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Mais en 30 ans, cela ne s'est produit qu'une fois.

Les avions passaient environ toutes les trois minutes avec heureusement un couvre-feu la nuit. Selon le sens du vent, ils décollaient ou atterrissaient à l'est ou à l'ouest de l'aéroport. Je savais d'expérience que lorsqu'il faisait beau et qu'on avait envie d'ouvrir les fenêtres l'été, ils décollaient généralement du côté de l'immeuble, mettant les réacteurs à pleine puissance, ce qui nous contraignait

en général à maintenir les fenêtres fermées. À l'inverse, quand le temps était maussade, ils atterrissaient de ce côté, laissant les moteurs à faible puissance, ce qui les rendait presque silencieux. Il y a une vingtaine d'années, l'aéroport d'Orly avait subventionné l'installation de fenêtres en double vitrage pour les riverains ce qui apportait un confort relatif dans les appartements. Lorsque j'étais jeune, je me souviens qu'il fallait souvent mettre le volume de la télévision très fort pour être sûr de ne pas perdre une partie d'un dialogue au moment où passait un avion. Et puis les télécommandes sont apparues ce qui permit de faire varier le son à volonté depuis son canapé ; c'était une révolution !

Un autre inconvénient de cet appartement est qu'il n'avait subi aucun aménagement depuis au moins 30 ans. La moquette, les papiers peints, l'électricité, la plomberie, les sanitaires, la cuisine, tout était intégralement à restaurer ce qui promettait d'être un chantier difficile étant donné l'absence d'ascenseur et la pénurie de places de stationnement dans les environs.

Étant désormais aguerri à la vente immobilière entre particuliers, je n'avais pas l'intention de confier l'affaire à une agence avant d'avoir testé le marché par moi-même. Je passai donc une annonce sur Internet en mettant un prix très raisonnable pour attirer les acquéreurs.

Chapitre 13

Je n'avais pas réglé l'alarme de mon téléphone afin de laisser le jour m'éveiller, mais c'est finalement le passage du tracteur de Lucien qui me fit émerger vers 8 h 30. Il fallait maintenant reprendre le chemin du retour sur Paris. Je n'étais pas pressé de rentrer, mais mon employeur m'attendait.

Durant mon séjour, j'avais pris plusieurs centaines de photos et quelques dizaines de vidéos afin de garder un souvenir de ces montagnes et de cette maison. Les images avaient sur mon esprit un important pouvoir immersif. Je ne suis pas certain que tout le monde dispose de cette aptitude à regarder une photo d'un paysage connu et de prendre autant de plaisir à la contempler qu'à se retrouver physiquement sur les lieux. C'était mon cas ; ainsi, le fait de partir avec toutes ces prises de vue de mon ancienne maison allait me permettre d'en jouir à volonté sans en avoir les contraintes d'usage. Cela dit, je savais d'expérience que je ne les regarderais probablement jamais, car il n'est pas bon de cultiver la nostalgie de moments passés, mais la possibilité de le faire m'apportait une forme de sécurité apaisante.

En deux jours de randonnée, j'avais réussi à oublier mon téléphone portable que je n'avais même pas consulté la veille au soir. Le temps s'était arrêté et j'avais le sentiment d'avoir rajeuni de 30 ans. Soudain, je réalisai que mon père était à l'hôpital et que l'on devait pouvoir me joindre en cas d'urgence.

Je cherchai mon téléphone et l'allumai pour relever mes messages vocaux et mes courriers électroniques. De l'intérieur du gîte, le signal était un peu faible pour avoir une connexion de données et je dus sortir puis monter en direction de l'église du village pour avoir un meilleur débit.

Je n'avais pas de message ce qui était une bonne nouvelle par rapport à mon père ; puis je consultai rapidement ma boîte aux lettres électronique et découvris un courrier d'une personne intéressée pour visiter l'appartement de mon père. C'était de bon augure, mais je n'osais pas trop me réjouir, car je savais d'expérience que l'on pouvait rencontrer des dizaines de personnes avant d'avoir une offre motivée et à un prix acceptable.

Comme il était temps de partir, je chargeai ma voiture avec les quelques

souvenirs de cette maison que j'avais conservés. Les plus utiles d'abord : un petit escabeau, une rallonge multiprise, un tire-bouchon avec son manche en pied de vigne, deux tapis d'Orient faits à la main que je fixai sur la galerie de mon véhicule, des vieux outils. Et puis, quelques souvenirs comme le service à café de ma grand-mère paternelle et des photos de mes ancêtres.

Voyant que la matinée avançait, je montai dans le haut du village pour saluer mon oncle et sa femme avant de partir.

— Alors, quand est-ce qu'on te revoit ? me demanda ma tante.

— Quand Dieu rappellera mon père à lui, lui répondis-je, sans trop y croire. Je viens d'apprendre qu'une personne est intéressée par son appartement donc je rentre avec un nouveau projet de vente immobilière à gérer, après le studio et la maison de Creyers. Et puis dès que le ravalement de mon immeuble sera terminé, je mettrai en vente mon logement donc j'ai du pain sur la planche !

— Où vas-tu habiter une fois que tu auras vendu ton appartement ? Tu ne veux pas te racheter une maison pour être plus indépendant et limiter les contacts avec les voisins ?

— J'ai encore du temps pour y réfléchir et prendre une décision. Le prix de l'immobilier à Paris et dans la petite couronne est complètement délirant et ce n'est pas prêt de s'arrêter. L'un de mes collègues vient de faire l'acquisition d'un 2 pièces de 35 m² dans le IX^e arrondissement de Paris à plus de 400 000 euros. Il a dû s'endetter sur 20 ans. Pour les maisons, à moins d'aller dans la grande couronne et de faire des heures de transport au quotidien pour aller travailler, il faut déboursier des sommes astronomiques. Même un jeune couple de cadres supérieurs ne peut se payer une maison que si leurs parents leur ont donné de l'argent pour avoir un gros apport.

— On a du mal à imaginer de tels prix quand on vit à la campagne ici, me dit ma tante. Tu peux trouver une belle maison pour moins de 200 000 euros.

— Oui, mais malheureusement, il n'y a pas beaucoup de travail dans la région. Nous sommes tous entassés au même endroit. Je crois fondamentalement que je ne suis pas prêt de racheter un bien immobilier, car c'est trop difficile de s'en débarrasser. Je vais peut-être partir en location, comme ça, au moindre problème, je m'en vais ailleurs.

— Mais c'est quand même très fatigant de déménager ! Quand je vois tout ce

qu'on a accumulé dans cette maison, on ne risquerait pas s'en aller.

Je réfléchis un instant pour intégrer cette objection très recevable.

— Oui, effectivement, mais au fond, on n'a pas besoin d'autant de choses pour vivre heureux. Je pense que je vais me séparer de beaucoup d'objets en rentrant afin de m'alléger au maximum. Et puis le monde a bien changé. Regarde ce téléphone, lui dis-je, en le sortant de ma poche.

Je ne suis pas sûr que ma tante avait conscience de tous les appareils qu'un téléphone pouvait remplacer, mais j'allai jusqu'au bout de mon explication :

— Il rassemble à lui seul de très nombreux objets : un téléphone, bien sûr, mais surtout un mini-ordinateur avec son navigateur Internet et ses centaines de milliers d'applications, un point d'accès Wifi, une radio, un lecteur de musique, une console de jeu, un GPS, une calculatrice, une lampe de poche, un miroir, une boussole, un agenda électronique, un bloc-notes, un traducteur, un dictionnaire, une montre tous fuseaux horaires, un réveil, un minuteur... et même dans une moindre mesure, un téléviseur et une liseuse. Je n'ai plus besoin de tout ça.

Je sentais que mes propos étaient un peu abstraits pour elle. Steve Jobs avait en effet réussi à incarner dans cet appareil le concept du minimalisme, une valeur fondamentale du bouddhisme qu'il avait découvert en Inde dans les années 70. En bon entrepreneur, il était juste dommage qu'il l'ait conçu pour qu'il ne dure pas plus que quelques années afin d'inciter les gens à en racheter un nouveau ; pourtant, ces produits sont remplis de métaux rares et difficiles à recycler.

J'embrassai finalement ma tante et mon oncle et je partis en direction de ma voiture en me demandant combien de temps ma tante allait pouvoir rester dans ce village isolé, sans conduire, avec mon oncle désormais dépendant.

Je n'avais plus qu'à rendre les clés du gîte à Lucien et à lui régler la location. Zidane gardait la porte d'entrée comme à son habitude, mais il paraissait de plus en plus pétrifié, presque fossilisé. Je ne savais pas quand je reviendrai ici pour jeter les cendres de mon père, mais il était certain qu'il ne serait plus de ce monde.

Lucien était assis à la table de la cuisine en train de lire le journal régional, le Dauphiné libéré. Il mettait un point d'honneur à rester informé malgré l'isolement du village et il suffisait de discuter un moment avec lui pour

comprendre qu'il pouvait facilement soutenir la conversation.

Il leva les yeux vers moi en me regardant par-dessus ses lunettes qu'il retira en me reconnaissant.

— Alors tu nous quittes ? me lança-t-il.

— Eh oui, je resterais bien un mois de plus avec ce beau temps, mais le travail m'attend.

— Les jeunes générations n'ont vraiment pas de chance par rapport à la nôtre, me dit-il.

J'étais un peu stupéfait par ses propos, car les vieux avaient toujours l'habitude de se plaindre en racontant les conditions difficiles de leur jeunesse, les guerres, la pénibilité du métier d'agriculteur surtout dans ces régions montagneuses. Lucien m'avait plusieurs fois parlé de ses trois années passées en Algérie où il avait fait la guerre comme les hommes de sa génération alors je m'attendais à un autre discours. Il continua :

— Oui, vous devez faire de longues études pour espérer avoir un métier. Après des années de travail temporaire, vous décrochez enfin un emploi stable vers 30 ans et puis on vous licencie à 50 ans pour satisfaire les actionnaires. Ensuite, il faut essayer de retrouver un poste alors que vous n'êtes plus compétitifs par rapport aux jeunes de 30 ans. Et avec tout ça, il faudra bientôt travailler jusqu'à 70 ans pour espérer avoir une toute petite retraite pour survivre jusqu'à 90 ans. Et certains parlent de vivre jusqu'à 200 ans ou plus !

Je ne sais pas quel article il avait lu dans le Dauphiné libéré, mais il avait bien synthétisé la situation. Je tentai une explication :

— Je crois que l'espèce humaine a proliféré de façon insupportable depuis deux siècles grâce à l'amélioration des conditions de vie. En 250 ans, la population mondiale a été multipliée par dix et ce n'est pas prêt de s'arrêter, à moins que des catastrophes climatiques dégradent les conditions de vie et que les gens cessent de se reproduire. Malheureusement, ce sont en général les gens les plus éduqués qui réfléchissent comme ça. J'ai regardé l'autre jour le film *Idiocracy* qui illustre bien le problème de façon burlesque : un couple au quotient intellectuel moyen est envoyé dans le futur ; lorsqu'ils sortent de leur caisson d'hibernation, ils découvrent un monde où les gens ont tous un QI beaucoup plus faible, car les plus intelligents ont renoncé à se reproduire. À la

fin, ils sont désignés pour diriger la planète !

Lucien ne comprenait pas trop mes explications fantaisistes alors il conclut :

— Bon, à mon âge, cela me concerne peu ; je sais que ma retraite me suffira pour vivre jusqu'au bout, mais je ne voudrais pas être à votre place. Quand même, l'autre jour, nous sommes allés à un rassemblement familial. Ma sœur fêtait ses noces d'or. Autour de la table, il y avait cinq générations et il n'y en avait qu'une qui travaillait. Les quatre autres étaient soit à l'école, soit au chômage, soit à la retraite. Comment veux-tu que ça marche ?

Je lui rendis les clés et lui fis un chèque pour la location et les pots de miel. Au moment de lui dire au revoir, il me demanda des nouvelles de mon père.

— Son état est stable, lui répondis-je. Il peut vivre ainsi des années, car ils le surveillent comme le lait sur le feu. Ils le vaccinent contre la grippe, ils lui font des perfusions de glucose de temps en temps au cas où il serait déshydraté, ils lui donnent des médicaments pour la tension, pour le cœur, pour le transit intestinal... Il a au moins une douzaine de pilules. J'ai l'impression qu'il est tombé dans un piège et qu'il est victime d'un système qui va le maintenir en vie le plus longtemps possible alors qu'il ne peut plus profiter de rien. Déjà quand il était vaillant, sa surdité lui posait problème. Maintenant qu'il ne peut plus communiquer ni marcher, je pense que c'est un supplice pour lui. Mais ils lui donnent des antidépresseurs pour tenir le coup.

— Tu sais s'il apprécie la télé ? me demanda-t-il.

— J'ignore ce qu'il voit vraiment, car il s'était fait opérer de la cataracte à un seul œil et il devait faire l'autre au moment où il a eu son AVC donc je pense qu'il ne peut se servir que d'un œil. Comme il n'entend rien, car on a renoncé à lui mettre ses appareils auditifs depuis son accident, je pense qu'il ne doit pas comprendre grand-chose aux émissions.

Je vis dans son regard beaucoup de chagrin, car il connaissait mon père depuis plus de 50 ans et il savait que cela pouvait lui arriver aussi.

— C'est vraiment épouvantable, lâcha-t-il en baissant le regard vers le sol.

Finalement, je conclus :

— Si ma mère était encore de ce monde, elle dirait sans doute que Dieu lui fait

expier une grosse faute. Si cela lui permet d'échapper à l'Enfer, alors pourquoi pas ?

Je montai dans mon véhicule et le saluant de la main, je desserrai le frein à main pour laisser filer la voiture sur la route inclinée. Huit heures de conduite m'attendaient avant de rentrer en région parisienne.

Chapitre 14

De retour chez moi en région parisienne, j'avais l'esprit un peu bouleversé par les cinq derniers jours. Je restais assis dans mon canapé pendant des heures, complètement hagard. Toutes les épreuves que j'avais vécues pendant ces deux années m'avaient transformé. Jamais je n'aurais pensé voir le sens de la propriété par rapport au sens de l'existence sous cet angle-là. Était-ce un sentiment induit par tous les événements qui s'étaient précipités soudain dans ma vie ou bien simplement le signe de l'âge ?

J'allumai la télévision pour tenter de me changer les idées. Une émission montrait les dégâts déjà causés en France par le réchauffement climatique. On voyait notamment la résidence *Le Signal* à Soulac-sur-Mer qui avait été évacuée avant qu'elle s'effondre dans la mer du fait de l'érosion des dunes. Il était question de l'indemnisation des copropriétaires. Puis le journaliste expliquait que les blockhaus de la Seconde Guerre mondiale sur l'île de Ré avaient dû être détruits, car les dunes avaient reculé de 50 mètres en 8 ans ; l'immersion à marée haute de ces tristes souvenirs devenait un danger pour les baigneurs.

Décidément, les propriétaires de demeures en bord de mer avaient du souci à se faire s'ils souhaitaient préserver leur capital.

Puis les journalistes s'étaient éloignés du littoral pour aller dans le Gard, le Jura, la Drôme, la Vendée ; partout, on voyait des maisons fissurées par la sécheresse, des gens désespérés à l'idée que leur bien s'effondre comme un château de cartes. Beaucoup n'avaient pas les moyens de faire face à ces gros travaux. Leur maison devenait invendable, entraînant la perte du capital gagné durant toute une vie.

L'émission se terminait avec un aperçu de la seconde partie du reportage diffusé la semaine suivante montrant comment de grandes villes étrangères comme New York, San Francisco, Miami, Amsterdam, Shanghai, Venise se préparaient à la montée des eaux qui allait provoquer dans quelques décennies des dégâts matériels considérables aux conséquences économiques désastreuses. Selon certains experts, la fonte des calottes polaires et le dégel du permafrost en Sibérie pouvaient créer un mécanisme de rétroaction positive de sorte que le phénomène pouvait s'emballer et dépasser un point de non-retour d'ici quelques

années. Certaines parties du globe seraient inhabitables dans quelques années.

Pour moi, ces informations me confortaient dans l'idée qu'il était judicieux de vendre mes biens immobiliers, car on ne savait pas comment le climat pouvait évoluer. Il valait mieux être agile pour pouvoir s'adapter rapidement, voire s'enfuir au plus vite le cas échéant. Demain, nous pourrions tous devenir des migrants. Et puis le fait de ne pas avoir de fil à la patte permet d'accepter des occasions professionnelles que l'on se refuse à considérer dès lors qu'on est sédentarisé par la possession d'un bien immobilier.

Dès mon retour en région parisienne, je pris contact avec la personne intéressée par l'appartement de mon père. Il s'agissait d'un plombier algérien qui paraissait sérieux et motivé. La proximité de l'aéroport ne semblait pas lui poser de problème. Il savait aussi qu'avec son budget, il devait faire des concessions s'il voulait quitter le studio dans lequel il vivait avec sa femme et sa fille. Compte tenu du fait que l'appartement était entièrement à refaire, j'acceptai finalement une baisse de 10 % du prix afin de conclure l'affaire rapidement. Il ne me restait plus qu'à rassembler les éléments du dossier pour permettre à mon notaire de préparer le compromis de vente.

Pour commencer, je fis effectuer le diagnostic immobilier. Dès son entrée dans l'appartement, le diagnostiqueur était impressionné par la décoration qui était, selon lui, typique des années 70 avec ses tissus aux murs et au plafond, sa moquette beige, son poster de forêt dans ma chambre. Il me suggéra de louer l'appartement à des réalisateurs de films, ce qui me parut un peu exagéré, car il devait être facile de trouver un logement similaire ailleurs.

Le gars était quelqu'un de sympathique qui aimait de toute évidence son métier pour l'aspect technique et l'aspect touristique, disait-il. Il avait ainsi l'opportunité de visiter des biens dans de nombreuses villes de la région parisienne et de rencontrer des personnes de toutes classes sociales. C'était peut-être là d'ailleurs ce qui l'attirait le plus, car on sentait qu'il aimait discuter. Je lui expliquai donc ce qui m'amenait à vendre l'appartement de mes parents, la gestion de leur fin de vie. Ce fut pour lui l'occasion de me relater des faits similaires avec sa belle-mère qui venait de décéder de la maladie d'Alzheimer après une dizaine d'années d'enfer pour son entourage. La pauvre avait réussi à s'échapper de chez elle un hiver, trompant la vigilance de son mari. Les

gendarmes avaient organisé une battue le lendemain matin autour du village, mais ils l'avaient retrouvée morte de froid, assise dans la neige en train de faire pipi. Comme ce n'était que sa belle-mère, je sentais qu'il en parlait avec un certain détachement, mais cela ne lui évoquait toutefois pas les meilleurs moments de sa vie.

À l'issue de sa visite, le diagnostiqueur repartit avec un échantillon du sol de la salle de bains qui révéla la présence d'amiante après analyse en laboratoire ; cela n'avait rien d'étonnant vu qu'il datait des années 60.

Je récupérai ensuite tous les documents exigés par la loi ALUR sur le site Internet du syndic : trois derniers procès-verbaux des assemblées générales, trois derniers appels de charges, carnet d'entretien, fiche synthétique de la copropriété, diagnostic des parties communes, numéro d'immatriculation du syndicat des copropriétaires, règlement de copropriété et ses différents avenants...

Je transmis ainsi tous les documents au notaire qui prépara le compromis en deux mois. C'était l'inconvénient par rapport à une agence qui rédige le compromis en une semaine en général afin de sceller la transaction avant que l'acquéreur potentiel change d'avis.

Justement, je crus un instant que mon acquéreur allait se désister, car pendant ces deux mois, il étudia en détail le diagnostic et souhaita revisiter l'appartement, craignant qu'il y ait des fissures sur le plafond. Ne pouvant refuser une troisième visite, je consentis à lui donner encore accès au logement. Il vit que les plafonds non tapissés du séjour et d'une des chambres n'avaient aucune fissure alors qu'ils avaient été enduits il y a plus de 30 ans. C'était de bon augure pour les pièces dont le plafond était tapissé comme celui de la cuisine.

Une fois le compromis signé, je n'avais plus qu'à profiter des trois mois restants avant la signature de l'acte de vente pour vider l'appartement qui avait beaucoup de meubles en merisier (ma mère avait la passion des meubles). Je tentais de les mettre en vente sur Internet pour quelques dizaines d'euros, mais je ne reçus aucun appel. Décidément, il était plus facile d'acheter que de vendre, mais c'était particulièrement vrai pour les meubles. Personne ne voulait venir chercher une grosse armoire au 4^e étage sans ascenseur même pour 50 euros !

L'acquéreur de l'appartement accepta que je lui donne quelques meubles et un peu de matériel électroménager.

Pour ce qui concerne les deux bibliothèques pleines de livres que ma mère avait lus, j'eus l'idée de les proposer à un voisin du 3^e étage que je connaissais pour son amour des arts et des lettres. Nous nous connaissions depuis bien longtemps et il m'avait vu grandir puisqu'il avait emménagé dans l'immeuble quand j'avais sept ans. Comme mon père qui travaillait huit heures par jour à la Poste puis quatre heures de plus dans une maison de presse, il avait travaillé très dur toute sa vie, se levant extrêmement tôt et rentrant très tard. Il faisait du commerce de fruits et légumes aux halles de Rungis où il se rendait avec sa mobylette.

C'était un gros bonhomme barbu avec toujours un cigare à la bouche ce qui permettait de détecter sa présence avant de le voir. Il avait 85 ans, mais on lui en aurait donné 70 physiquement, car il n'avait que très peu de cheveux blancs et sa barbe étant encore bien brune. Sur le plan psychologique et intellectuel, on lui en aurait donné 50 tellement il faisait preuve de vivacité d'esprit et d'une mémoire prodigieuse. Sans doute que son caractère fort, sa soif de connaissances et son optimisme l'avaient aidé à se maintenir en si bonne forme. Comme sa mère était décédée récemment à 102 ans, je pensais en mon for intérieur qu'il avait encore de nombreuses années devant lui.

Je sonnai à sa porte et il me fit entrer pour boire un café. Il vivait dans son logement avec sa femme alitée depuis une vingtaine d'années pour dépression puis pour la maladie d'Alzheimer.

Il s'était réfugié dans le séjour de l'appartement où il avait un canapé pour dormir, sa télévision, sa radio et sa chaîne hi-fi avec tous ses disques en vinyle, ses cassettes et surtout ses livres. Je n'avais jamais vu une telle densité de livres. Il y en avait du sol au plafond le long des trois murs de la pièce sur deux ou trois rangées. Il m'expliqua qu'il en avait aussi dans une chambre et dans sa cave. Comme la place lui manquait, il avait même pris la liberté d'empiler quatre cartons de déménagement sur le palier. Si les rares personnes qui montaient jusqu'à cet étage avaient le toupet de lui faire une réflexion, il saurait les remettre à leur place.

Il était visiblement content de discuter avec moi, car il ne voyait plus grand monde. Il aimait me parler de ses belles années : quand il était enfant et qu'il

allait au cinéma avec sa mère, ou bien lorsqu'il était jeune père de famille et que sa femme était encore valide. Il rêvait d'être journaliste, mais ses parents ayant divorcé, il avait dû renoncer à faire des études.

Après une heure de discussion, nous montâmes voir les livres de ma mère. Il examina chacun avec délectation donnant son avis sur chaque auteur, faisant de nombreuses références à des films, des pièces de théâtre, des acteurs, des hommes politiques de maintenant ou d'autrefois, des émissions de radio qu'il avait enregistrées sur ses cassettes. Il était impressionnant par sa culture et sa vivacité d'esprit. J'avais beau avoir fait cinq années d'études après le baccalauréat, ce vendeur de légumes me donnait une belle leçon d'humilité. Qu'avais-je appris à l'école pour être aussi ignorant ? En quoi la connaissance des équations de Maxwell et de Schrödinger ou de la géométrie de Riemann et de Lobatchevski pouvait-elle m'être utile ? Certes, tout cela me permettait de mieux appréhender les fondamentaux de l'univers, mais cela me laissait le sentiment d'être vraiment inculte.

Enfin, il prit une cinquantaine de livres que nous descendîmes dans sa cave où on ne pouvait presque plus entrer.

Pour ce qui restait, je pris rendez-vous avec Emmaüs à Lonjumeau qui accepta heureusement de venir un mois plus tard pour emporter la vaisselle, les meubles, des centaines de livres, les vêtements... toute une vie qui partit en une matinée.

Seule la fameuse armoire en merisier dans la chambre ne put être démontée, car elle avait été chevillée sur place il y a une vingtaine d'années. C'est la mort dans l'âme que je dus aller chercher une scie sauteuse pour la découper en morceaux et les descendre au pied de l'immeuble pour la prochaine collecte des encombrants.

Trois mois plus tard, l'acte définitif fut signé chez le notaire. Je quittais l'acquéreur, sa femme enceinte et sa petite fille de trois ans qu'il allait inscrire à la maternelle où mes parents m'avaient inscrit 50 ans plus tôt. J'étais content de voir qu'une famille allait souffler sur les braises et que la vie allait reprendre dans cet appartement lumineux avec une belle vue sur la vallée de la Seine. L'acquéreur allait commencer les travaux dès le lendemain.

Deux jours après, il m'appela pour me dire qu'il avait enlevé tout le papier peint à la décolleuse et avait découvert des fissures partout sur les murs. Il prétendait que de l'eau était même descendue chez la voisine du 3^e étage. Au vu

de leur taille, il craignait que l'immeuble s'effondrât de façon imminente. Il voulait que je vienne constater les dégâts et souhaitait m'informer qu'il allait contacter le syndic pour demander une expertise puis le notaire pour annuler la vente.

J'avais beau lui expliquer que je ne pouvais pas imaginer qu'il y aurait des fissures sous un papier peint posé il y a plus de 30 ans, il était excédé et furieux de s'être fait avoir. Je lui conseillai de coller de la toile de verre avant de repeindre, mais il n'avait pas prévu ça.

Je me précipitai sur Internet pour essayer de comprendre s'il pouvait se retourner contre moi pour vices cachés. Je découvris que la transaction ayant été faite de particulier à particulier, aucun recours n'était possible ce qui devait être précisé dans le compromis de vente. Effectivement, le notaire l'avait bien écrit trois mois plus tôt. Je pouvais dormir tranquille.

Dans les semaines qui suivirent, je réalisai que depuis que j'avais vendu l'appartement de mon père, je devais me rendre dans le Val-de-Marne spécialement pour lui rendre visite et que cela me prenait une bonne heure en voiture et plus encore en train. Il m'apparut rapidement que j'aurais désormais intérêt à transférer mon père plus près de mon domicile. Je pris la décision de déposer un dossier dans une unité de soins de longue durée non loin de chez moi qui, en plus, me permettrait d'aller le voir avec les transports en commun. Étant donné que j'avais déjà fait toutes les démarches administratives et que le compte bancaire de mon père était bien approvisionné après la vente de ses biens immobiliers, son dossier avait une forte probabilité de passer en priorité. Encore fallait-il qu'une place se libère.

Pour une fois, la chance me sourit, car trois semaines plus tard, l'unité me téléphona pour me dire qu'ils avaient eu quatre décès dans le week-end et qu'ils pouvaient accueillir mon père. Après une prévisite pour que le médecin de l'unité d'accueil le voie, je pris une journée de congé pour récupérer toutes ses affaires et l'accompagner dans l'ambulance pour l'installer dans l'établissement que j'espérais être sa dernière demeure. J'avais apporté une valise à roulettes pour emporter toutes les affaires de mon père, ses vêtements et sa trousse de toilette. La valise était à peine remplie à moitié. Voilà à quoi se résumaient ses biens matériels.

Le voyage d'une unité à l'autre fut particulièrement pénible pour lui ; il régurgita son repas dans l'ambulance quelques minutes avant d'arriver. Une fois installé dans sa chambre, il était complètement désorienté. À son aphasie désormais définitive s'ajoutait un regard colérique fuyant le mien, des dents serrées ; apparemment, il ne comprenait pas que je perturbe sa tranquillité, ses habitudes. Je commençais à douter du bien fondé de ma démarche, mais comme j'allais mettre 15 minutes pour venir le voir au lieu d'une heure, je pourrai lui rendre visite plus souvent.

Le week-end suivant, je le trouvai assis dans son fauteuil dans la pénombre du couloir. Son voisin de chambre était de l'autre côté de la porte. C'était un homme de 72 ans qui souffrait de la maladie d'Alzheimer depuis 12 ans. Sa femme l'avait gardé avec elle pendant 10 ans, mais voyant qu'elle allait y laisser sa santé et mourir avant son mari, elle avait finalement décidé de le placer dans cet établissement. L'homme était attaché à son fauteuil pour contenir ses accès de violence et éviter qu'il tombe. Son visage était constamment déformé par des grimaces et il attrapait des objets invisibles qu'il déplaçait mentalement d'un endroit à l'autre. Parfois, il pointait les gens avec deux doigts comme s'il tenait un revolver et hurlait des injures. Quand les aide-soignantes lui portaient à manger, il les tapait de toutes ses forces si bien qu'elles préféraient lui laisser son plateau qu'il jetait par terre avec fureur, après avoir pris un peu de nourriture avec les mains. Mon père le surveillait du coin de l'œil sans trop comprendre de quelle maladie il souffrait. Chaque fois que je lui rendais visite, je devais assister à des scènes assez déconcertantes. Comparé à mon père qui me reconnaissait et esquissait un demi-sourire en me voyant, cet homme paraissait habité par le démon et je n'ai pas l'impression qu'il reconnaissait sa famille. Comme il n'avait que 72 ans, il risquait de rester enfermé là de nombreuses années.

Pendant ce temps, le ravalement de mon immeuble venait enfin de s'achever. Comme je l'avais anticipé, il avait duré huit mois au lieu de quatre, car mon voisin passa ses journées sur le dos des ouvriers pour leur faire casser et recommencer ce qu'ils avaient fait jusqu'à atteindre la perfection. L'architecte qui devait suivre le chantier avait finalement renoncé à venir, laissant mon voisin gérer les travaux à sa guise.

Je décidai donc de remettre en vente mon appartement, espérant créer un coup de cœur, au vu de l'état impeccable des extérieurs. Je publiai une annonce avec

la volonté de m'en débarrasser coûte que coûte.

Chapitre 15

Le fait de me séparer de toutes les affaires de mes parents accumulées dans leur appartement et leur maison secondaire me fit prendre conscience que l'on conserve beaucoup trop d'objets inutiles et encombrants qui sont un frein à la mobilité. Il me semblait également que le fait de posséder un minimum de biens avait un autre intérêt : celui de dissiper la peur de les perdre par un vol ou un sinistre.

Après tout, quand je partais en voyage, j'arrivais à profiter de mon séjour à l'étranger pendant plusieurs semaines en n'emportant avec moi qu'une valise ; donc pourquoi me fallait-il autant de choses le reste du temps ? La plupart de mes objets ne servaient quasiment jamais, un peu comme les applications qu'on installe sur son téléphone ; on en télécharge des dizaines, voire des centaines, mais on finit par les oublier, car on se sert toujours des mêmes, une dizaine tout au plus.

Pour commencer, je me séparai de tous mes petits objets personnels rendus inutiles par l'existence de mon téléphone, comme je les avais énumérés à ma tante en quittant le village de Creyers. Je conservai néanmoins ma liseuse, mon ordinateur et ma télévision qui offraient plus de confort qu'un petit écran. Ma liseuse pouvait contenir les 200 livres que j'avais dans ma bibliothèque.

Pourquoi garder tous ces livres ? Pour me rassurer en revoyant les œuvres que j'avais lues à chaque époque de ma vie afin d'en retracer rapidement le parcours ? Pour épater mes amis devant certains ouvrages que je n'avais jamais réussi à lire, comme *l'Être et le Néant* de Jean-Paul Sartre ? Simplement dans l'espoir de les relire ? Je savais bien pourtant que je ne relirais pas toute la collection des Rougon-Macquart d'Émile Zola que j'avais adorée lorsque j'étais au lycée ; ni les romans de Robert Merle, de John Irving, d'Irvin Yalom, de Laurent Seksik ou les poèmes de Baudelaire ; ni même les essais littéraires de Yuval Noah Harari, de Laurent Alexandre, de Richard Dawkins, de Luc Ferry, de Joël de Rosnay, de Jérémie Rifkin... Tous ces livres avaient construit mon identité, mais je n'avais plus besoin de les relire. Je pouvais m'en séparer, comme les dictionnaires Larousse, le dictionnaire Latin-Français Gaffiot, le Quid de 1994, l'encyclopédie que mon père avait achetée à prix d'or en 1980. Toute cette connaissance était

désormais accessible sur Internet, mise à jour en temps réel. Les guides touristiques n'étaient plus indispensables, car les avis des voyageurs laissés sur les forums, bien qu'un peu déstructurés, apportaient en général la réponse à mes principales questions ; le reste faisait partie de la part d'imprévu et d'improvisation qu'il faut accepter quand on parcourt le monde.

On pouvait faire le même constat avec les DVD. Combien de fois avais-je revu un film en DVD ? Une fois peut-être, pour les meilleurs que j'avais conservés, comme ceux de Kubrick, de Sofia Coppola, d'Alejandro González Iñárritu ou le Molière d'Ariane Mnouckine, mais je savais que la plupart étaient disponibles sur les plateformes de vidéo à la demande.

Pour mes centaines de CD, c'était différent, car je pouvais écouter ces albums des milliers de fois sans m'en lasser, mais leur inutilité tenait au fait qu'ils étaient accessibles sur les plateformes en ligne comme Deezer ou Spotify pour quelques euros par mois. Je n'en avais plus besoin et je pouvais donc les donner avec tout le reste dans l'espoir qu'ils fassent le bonheur de quelques chineurs qui les rachèteraient à un euro ou deux.

J'entassai tous ces objets dans des cartons : romans, encyclopédies, beaux livres, CD, DVD, lecteur CD, transistor, appareil photo, réveil, GPS, et même ma boussole, ma calculatrice et ma lampe de poche.

J'avais aussi de nombreuses photos et diapositives que j'avais prises à l'époque de la photo argentique et que je n'avais pas regardées depuis une quinzaine d'années. J'entrepris de les numériser et de les stocker sur des serveurs sur Internet, dans le Cloud, pour les avoir à disposition où que je sois, dès lors que j'avais une connexion Internet. Cela me permit de me séparer d'une pile d'albums photo et de dizaines de boîtes de diapositives.

J'avais également accumulé divers bibelots achetés à l'occasion de vacances en France ou à l'étranger, des objets reçus en cadeau dont on n'ose pas se débarrasser de peur de vexer la personne qui vous l'a offert. Tous ces objets étaient des ramasse-poussières dont la teinte finissait parfois par se ternir sous l'effet du soleil. Sans grande hésitation, je remplis à nouveau un carton ou deux avec la plupart d'entre eux.

Je conservai simplement deux objets qui avaient sur moi un rôle apaisant presque hypnotique : il s'agissait d'une miniature de fourgon Peugeot D4A (appelé le nez de cochon) de couleur beige, décoré avec l'enseigne de la Vache

qui rit. Cette miniature de la marque Norev n'en était pas vraiment une, car elle était à l'échelle 1/18 ce qui en faisait un objet assez volumineux de 23 cm de long et 12 cm de haut. Il me fallut un peu de temps pour comprendre mon attirance pour ce vulgaire fourgon d'épicier. Finalement, je me souvins que ce type de véhicule passait chaque semaine au village de Creyers et à celui de la Faurie dans les Hautes Alpes où habitait ma grand-mère paternelle. Quand j'avais sept ou huit ans, j'allais avec mes aïeules faire les provisions de pain, de viande, de beurre et de fromage sur les points de stationnement de ces commerçants ambulants. Inutile d'attendre leur arrivée ; ils klaxonnaient longuement lorsqu'ils étaient prêts à accueillir les chalands. Ainsi ce jouet me rappelait cette période de mon enfance où l'on goûte avec ses cinq sens aux moindres plaisirs sans savoir ce que la vie nous réserve.

L'autre objet était une figurine de Tintin en résine d'une dizaine de centimètres de haut qui illustre l'album de Tintin *L'étoile mystérieuse*. Elle montrait Tintin et son fidèle compagnon à quatre pattes tombant nez à nez avec un gros champignon rouge et blanc. Cet objet me rappelait aussi cette période d'insouciance où l'on peut se laisser transporter par l'imagination à travers le monde, et jusque sur la Lune. Je réalisais à quel point il était judicieux d'avoir quelques objets inutiles... qui ne l'étaient finalement pas tant que ça !

Je décidai enfin de me débarrasser de nombreux vêtements, car je n'avais besoin que de deux ou trois chemises, deux ou trois pantalons, une paire de chaussures, un manteau pour la saison chaude et la même chose pour la saison froide.

Je chargeai alors ma voiture avec tous les cartons que j'avais remplis et les emmenai chez Emmaüs à Longjumeau.

Depuis que j'avais transféré mon père près de mon domicile, je pouvais aller le voir en bus. Il m'apparut alors que mon véhicule n'était plus indispensable, d'autant plus que je venais de déposer chez Emmaüs à peu près tout ce dont je pouvais me séparer. Habitant en Île-de-France, je pouvais me déplacer avec les transports en commun et louer une voiture ponctuellement si j'avais besoin de déménager des objets lourds ou volumineux ou si je souhaitais partir en vacances en province et visiter l'arrière-pays. Se passer de véhicule était clairement une source d'économie, car, en plus de l'érosion du capital immobilisé, il fallait l'entretenir, l'assurer, la garer. Et puis quand on loue une voiture, on peut se faire plaisir en choisissant un beau modèle chez un professionnel où on est certain

d'avoir une voiture presque neuve. On peut aussi emprunter la voiture d'un particulier pour des sommes raisonnables grâce aux multiples plateformes de mise en relation. Avoir un réseau de transport en commun dense était le principal intérêt de vivre en Île-de-France ce qui permettait de faire l'économie d'un véhicule. C'était une moindre compensation par rapport au coût exorbitant du logement donc il fallait profiter de cette maigre consolation. Je passai donc une annonce sur Internet et je trouvai un acquéreur en quinze jours pour me débarrasser de cette charge financière. Par la même occasion, je vendis aussi la voiture de mon père qui était inutilisée depuis plus d'un an.

Quelques semaines plus tard, pris de frénésie minimaliste, je décidai, non sans une certaine hésitation, de céder ma télévision partant du principe que mon ordinateur portable serait bien suffisant pour regarder le journal de 20 heures et quelques documentaires en replay. Je décidai aussi de vendre mon matériel hi-fi puisque Malo avait détruit les boomers de mes enceintes ; je n'avais pas envie de les faire restaurer encore une fois ; pour le prix de la remise en état, on pouvait désormais trouver des petites enceintes connectées en wifi capables de restituer un son d'une qualité suffisante pour mes oreilles.

Cette fois, je mis les objets en vente sur Internet espérant en tirer un peu d'argent. J'aimais beaucoup vendre sur Internet, mais si possible en faisant une remise en mains propres, car c'était enrichissant de rencontrer des gens de tous horizons, de toutes classes sociales pour effectuer ma petite analyse sociologique de la société française. Cela permet de sentir les transformations en marche et de mesurer l'état de santé mental de mes semblables qui était pour moi une réelle source d'inquiétude. Certes, on ne pouvait pas rencontrer toutes les classes sociales, car il est clair que les gens qui ont beaucoup d'argent ne vont pas s'abaisser à acheter ou vendre sur ces plateformes (peu de chance de rencontrer Bernard Arnault). Il est clair aussi qu'on ne peut pas entrer en contact avec des personnes tellement pauvres qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir un terminal Internet. Mais enfin, on pouvait couvrir un spectre assez large. C'est un peu pour les mêmes raisons d'ailleurs que j'avais choisi d'avoir des chiens, car ces animaux favorisent le contact avec d'autres propriétaires canins ce qui permet de découvrir des personnalités atypiques et de récolter des informations parfois précieuses.

Pour la vente de mes enceintes, je fixai un petit prix puisqu'elles ne fonctionnaient plus. Par la même occasion, je mis en vente mon amplificateur hi-

fi. Une heure après la publication de l'annonce, je fus contacté par un gars qui proposait de passer dans l'après-midi. Effectivement, sur le coup des 15 heures, un homme à l'allure de bûcheron avec une grosse barbe sonna sur l'interphone de l'immeuble. Il m'expliqua qu'il était agriculteur en Seine-et-Marne. Au vu de l'état de sa salopette couverte de taches et ses bottes crottées, il devait probablement sortir de son étable et peut-être même avoir aidé une vache à vêler. Il rachetait toutes sortes de matériels hi-fi qu'il réparait avec sa femme avant de les revendre beaucoup plus cher. Très content de tomber sur moi, il me paya rapidement en espèces et prit l'amplificateur et les deux enceintes de 15 kg chacune sans même regarder leur état.

Pour la vente de mon téléviseur, je donnai rendez-vous à mon domicile pour démontrer à l'acheteur son bon fonctionnement. À l'heure convenue, l'acquéreur m'appela sur mon téléphone pour me signaler qu'il était en bas de l'immeuble. Je lui ouvris la porte et découvris un homme d'une quarantaine d'années avec une barbe de quelques jours, les cheveux un peu longs. Dès les premiers instants, je sentis l'odeur d'alcool dans son haleine, mais enfin, il tenait debout et parvenait à soutenir mon regard. Je lui montrai le fonctionnement de la télévision et il semblait presque étonné que je me donne la peine de lui faire cette démonstration comme si ce n'était pas là l'objet de sa visite. Je m'attendais à ce qu'il sorte quelques billets de 20 euros, qu'il prenne l'appareil et s'en aille, mais on sentait qu'il avait d'abord envie de discuter.

Sans transition, il m'expliqua que nous étions victimes d'un immense complot des États qui ne nous dévoilaient pas la vérité des choses.

— Tenez, me dit-il, on croit depuis 1969 que les Américains sont allés sur la Lune, mais tout prouve que c'est complètement faux : la bannière étoilée qui flotte au vent, les premières images d'Amstrong posant le pied sur la Lune, filmé depuis le sol lunaire...

Voyant que j'accueillais son discours avec une grande ouverture d'esprit, il reprit pour enfoncer le clou :

— Au moment de la guerre froide, l'enjeu était immense donc les Américains ne pouvaient pas se permettre de rater la mission Apollo. Tout a été tourné dans des studios à Hollywood.

Il contrôla mon regard pour voir s'il pouvait enchaîner et continua :

— Et puis, vous connaissez le mystère de Roswell ?

Effectivement, j'avais regardé la série X-files il y a quelques années et je me souvenais des agents Fox Mulder et Dana Scully cherchant les preuves que le gouvernement avait occulté au monde entier le crash d'une soucoupe volante en juillet 1947 au Nouveau-Mexique.

Voyant que je connaissais l'histoire, il abrégéa son explication et je crus qu'il allait enfin sortir l'argent de sa poche. Je me gardai bien d'alimenter la conversation. Mais il reprit :

— C'est comme Hitler. On raconte dans tous les manuels d'Histoire qu'il s'est suicidé dans son bunker le 30 avril 1945 avec Éva Braun avec laquelle il s'était marié la veille. Mais c'est totalement faux. Le FBI vient de déclassifier les documents d'enquête. Vous n'avez qu'à taper « Hitler Argentine » sur Google et vous allez découvrir que nous sommes tous victimes d'un complot. Hitler et sa femme se sont enfuis en Argentine où ils ont vécu des jours heureux jusqu'à leur mort !

Voyant mon regard incrédule, il me dévisagea soudain avec méfiance comme si je continuais à adhérer aux thèses officielles malgré ses révélations, mettant en doute ses allégations et même sa santé mentale. Il sortit enfin de sa poche les billets de banque, prit le téléviseur sous le bras et sans même me saluer, ouvrit la porte et s'engouffra dans l'escalier.

Un peu désorienté, je saisis tout de même mon ordinateur pour taper les deux mots clés qu'il m'avait donnés et découvris effectivement de nombreux sites conspirationnistes qui semblaient apporter les preuves qu'Hitler ne s'était pas suicidé. Il était étrange de voir que certaines personnes pouvaient ainsi vivre dans des Mondes parallèles avec une vision de la réalité aussi différente de la plupart des gens.

Depuis que j'avais remis en vente mon logement à la suite du ravalement, je reçus de nouvelles demandes de visite. Je sentais que les personnes ne trouvaient plus de raison de négocier le prix à la baisse, car l'immeuble était refait à neuf. Je reçus finalement une offre acceptable de la part d'un couple avec un enfant qui paraissait avoir un réel coup de cœur pour l'appartement et pour son emplacement. Pourquoi décliner leur proposition ? Après tout ce que j'avais

entendu depuis un an et demi, j'osais à peine y croire. Si tout se passait bien, je pourrais peut-être enfin espérer tourner une page et prendre un nouveau départ. Il ne me fallut que quelques semaines pour réunir les pièces nécessaires et les transmettre à mon notaire afin qu'il prépare un compromis de vente.

Contre toute attente, le compromis fut finalement signé. Je n'y croyais plus après toutes les péripéties auxquelles j'avais dû faire face. Si l'acquéreur ne se rétractait pas sous dix jours et qu'il obtenait son prêt immobilier (ce qui ne devait pas poser de problème compte tenu de sa situation professionnelle), il me restait trois mois environ pour savoir où j'allais vivre. Deux choses étaient sûres : je n'avais pas besoin de beaucoup de place pour loger les quelques affaires utiles et je n'avais plus du tout l'intention d'être propriétaire, car c'était une dépendance et une source de souci.

La propriété individuelle qui était selon moi une des conséquences du système capitaliste libéral m'apparaissait désormais comme la cause de bien des maux. De là à prôner une économie marxiste et un socialisme mondialisé, la question n'avait bien sûr plus de sens à présent. Le capitalisme avait gagné. Sa corne d'abondance permettait de donner du plaisir aujourd'hui aux individus et l'espoir de plus de plaisir demain. Difficile d'en changer. À l'heure de la mondialisation, la prise de conscience écologique était louable, mais on ne transforme pas en quelques années un système économique mondial. Probablement qu'un nouveau modèle de développement durable ne verra le jour qu'après un effondrement global de notre civilisation (ce que personne ne peut prévoir), à charge aux survivants de le mettre en place.

L'idée de vivre dans un camping-car me traversa l'esprit lorsqu'un collègue s'acheta ce type de véhicule au moment de prendre sa retraite pour passer ses premières années de façon itinérante à travers l'Europe. Il était malheureusement trop tard pour aller au Salon des véhicules de loisirs au Parc des expositions du Bourget. Je me documentai donc sur Internet et constatai qu'on pouvait trouver un camping-car d'occasion pour 30 000 euros avec tout le confort nécessaire à l'intérieur : cuisine, salle d'eau, toilettes, batterie alimentée par panneaux solaires, réservoir d'eau. Le logement nomade pouvait être une solution intéressante, c'était d'ailleurs celle choisie non par choix, mais par nécessité par de nombreux ingénieurs dans la Silicon Valley en Californie qui travaillaient chez Google, Apple, Facebook, eBay... Le logement y est tellement cher et le temps passé sur leur lieu de travail si important qu'il est finalement suffisant

d'avoir juste un endroit où dormir et faire sa toilette, le temps de faire fortune.

Dans mon cas, j'étais arrivé au même constat. Avec la durée des transports et le temps passé au travail, je quittais mon domicile vers 7 h 30 et ne rentrais pas avant 19 h 30. Le temps de sortir mes chiens et de dîner, il ne restait pas beaucoup de temps pour me distraire. Le week-end, il fallait généralement faire les courses, le linge, un peu de ménage, quelques démarches administratives et il ne restait plus qu'une journée à peine pour aller m'occuper de mes parents. En définitive, je rentrais chez moi pour me coucher donc cela n'avait aucun intérêt de vouloir avoir un logement spacieux. Le camping-car pouvait en théorie faire l'affaire.

Mais en région parisienne, le climat n'est tout de même pas paradisiaque toute l'année. De novembre à mars, il faut passer par cinq mois difficiles où il peut pleuvoir pendant des semaines, faire froid, neiger. C'est d'ailleurs pour ça que de nombreuses aires de camping pouvant offrir un emplacement de longue durée et des services autour de Paris sont fermées pendant la saison froide. Après réflexion, il me semblait finalement que le camping-car en Île-de-France m'offrirait un confort un peu trop sommaire qui n'allait pas me convenir douze mois par an. Il valait mieux opter pour la location d'un appartement. En plus avec la loi Macron de 2015, comme l'Île-de-France était une zone tendue, le délai de préavis était limité à un mois donc c'était très facile de lever l'ancre au moindre désagrément. Une odeur d'égout persistante dans le séjour ? Un voisin trop bruyant ou passionné par la cuisson des sardines au barbecue en toutes saisons ? Un trafic automobile soudain dérangerant devant chez moi, à la suite de la pose d'un sens interdit dans une rue proche ? Un affaissement de terrain ou une forte sécheresse fragilisant la structure de mon logement ? Un ravalement trop coûteux ? Une augmentation de la taxe foncière ? Tout cela ne serait plus une source d'inquiétude dès lors que je serai simple locataire, payant pour un service d'hébergement.

Chapitre 16

Dans les semaines qui suivirent, mon chien Malo commença à avoir une obsession anormale pour les femelles ce qui le rendait insupportable. Il passait son temps à lécher les moindres traces d'urine laissées par des chiennes sur les trottoirs. À cette période, il n'avait plus du tout son regard intelligent. Il avait plutôt le regard lubrique d'un obsédé sexuel, un violeur multirécidiviste.

Après avoir essayé avec succès un implant hormonal, le vétérinaire conseilla de le castrer malgré son âge de six ans, d'autant plus qu'il avait une tumeur à un testicule ce qui pouvait expliquer ce dérèglement.

Malheureusement, deux ou trois mois après son opération, il commença à perdre beaucoup de poids, passant de 25 à 14 kg en l'espace de six mois. Le vétérinaire pensait qu'il n'y avait pas de relation de cause à effet entre sa castration et sa soudaine perte de poids.

Après une biopsie sous endoscopie, il apparut qu'il avait une maladie inflammatoire chronique de l'intestin associée à une lymphangiectasie intestinale lui créant une entéropathie exsudative ; en d'autres termes, sa muqueuse intestinale ne captait plus les nutriments. La nourriture traversait ainsi son intestin sans subir beaucoup de transformations de sorte qu'il pouvait la recycler presque à l'infini.

Malgré les immunosuppresseurs, les anti-inflammatoires, les antibiotiques, la vitamine B12 et le pansement gastro-intestinal, il continuait à maigrir jusqu'à ce que ses pattes tremblent sous la faiblesse musculaire. Il me regardait avec le même regard épuisé et las que mon père. Il avait clairement conscience qu'il était bien malade et que ses jours étaient comptés.

Le vétérinaire pensait que l'état de Malo pouvait dégénérer brutalement et qu'il pouvait faire une embolie ce que je préférais éviter. J'allais tous les mois à la clinique pour qu'on lui fasse une échographie et qu'on dose son taux de protéines dans le sang. Avec les médicaments, il m'en coûtait plus de 500 euros par mois et j'avais bien conscience qu'une personne ayant peu de revenus n'aurait pas eu d'autres solutions que de laisser mourir son chien sans investigation ni traitement, quel que soit l'amour qu'elle ait pour lui.

De semaine en semaine, je voyais que le poil de Malo était de plus en plus

clairsemé. Il perdait progressivement toute sa masse musculaire et grasseuse, à tel point que sa tête se creusait au-dessus des yeux. À mesure que son intestin se dégradait, ses selles prenaient la couleur de la betterave. Ne pouvant lutter contre les infections, ses yeux étaient fréquemment atteints de conjonctivite. Je me forçais à le caresser longuement bien que ce soit particulièrement désagréable de caresser un squelette recouvert de peau, mais je voyais à ses yeux mi-clos qu'il appréciait beaucoup mes caresses. Toutes les nuits, il venait me réveiller vers 3 ou 4 heures du matin pour aller se soulager dehors ; je devais alors m'habiller à la hâte pour l'emmener sur un terrain en herbe près de l'immeuble. Avec l'âge, il avait fini par être très attentif à la propreté.

Il est toujours difficile de prendre la décision d'euthanasier son chien, surtout quand il a encore toute sa tête et qu'il vous regarde avec ses yeux inquiets. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi ne pas attendre quelques jours ? Malo ne semblait pas souffrir le martyr, mais on devinait qu'il était épuisé, inquiet de sentir sa fin proche ; le moindre mouvement était devenu une épreuve et la nourriture lui donnait parfois la nausée. La question était finalement de choisir entre mon plaisir de le garder avec moi encore un peu au prix de son inconfort, et l'euthanasie abrégeant sa lente agonie et précipitant ainsi mon chagrin. Étant donné qu'il n'allait pas souffrir, la décision ne concernait que moi. Voulais-je pleurer aujourd'hui ou profiter de mon chien une semaine supplémentaire et verser des larmes dans huit jours ? Et s'il faisait une embolie dans la semaine, allais-je m'en vouloir à jamais d'avoir égoïstement attendu si longtemps ?

Je décidai finalement de prendre rendez-vous pour l'euthanasie. Le soir avant d'aller me coucher, j'emmenai Malo sur la coulée verte pour jouer avec sa balle préférée, mais il ne ressentait plus l'envie de s'amuser. Le lendemain, je me levai sans avoir pu trouver un sommeil profond ; j'étais dans un état second.

La gorge nouée, je lui attachai sa laisse et l'entraînai sur le chemin de la clinique. Malo me regardait du coin de l'œil, inquiet de la destination de la sortie. Sentait-il ma tension nerveuse ?

— Où m'emmènes-tu, Maître ? Ce n'est pas l'heure de la promenade ? me disait-il.

— Nous allons chez le vétérinaire Malo.

— Tu sais que je n'aime pas trop aller le voir. La dernière fois, il m'a endormi et quand je me suis réveillé, j'avais très mal entre mes pattes arrière.

— Mais cette fois-ci, mon Titi, je te promets que tu n’auras pas mal. Tu vas faire un très gros dodo, mais tu n’auras pas mal du tout.

— Bon d’accord. Je te fais confiance, Maître. Allons-y, mais peux-tu me porter, car je n’arrive plus à marcher ?

— Je vais te prendre dans mes bras, mon Malo. Ce n’est pas très loin et puis tu ne pèses vraiment pas lourd.

Cette fois-ci, le vétérinaire n’était pas le même que pour Mirka, mais la procédure fut aussi rapide et indolore pour le chien. Je rentrais chez moi en pleurant avec ma laisse et mon collier, mais plus aucun chien ne m’attendait. Mais je suis sûr que Malo dormait en paix. Lui aussi avait eu plus de chance que mon père.

Le week-end suivant, j’étais allé au Zénith de Paris voir le spectacle de l’humoriste Blanche Gardin afin de me distraire un peu et de me détourner de mes idées morbides. J’avais récupéré un passe coupe-file sur mon téléphone pour m’éviter de faire la queue. L’ouvreuse me dirigea donc rapidement à ma place réservée dans une salle qui était encore à moitié vide. Il était un peu tôt. Au bout de cinq minutes, un couple arriva et fut placé sur la rangée devant moi, légèrement sur la droite. C’est avec stupéfaction que je reconnus immédiatement un ancien collègue avec lequel j’avais travaillé il y a 20 ans. Nous avions partagé le même bureau quelques années donc nous avions noué une relation amicale. Et puis nos parcours professionnels avaient divergé. J’appris quelques années après qu’il était parti aux États-Unis. Il n’avait quasiment pas changé, il avait toujours ses cheveux blonds frisés. Il y a des gens sur qui le temps semble n’avoir aucune prise. Je me levai et me penchai vers lui en espérant qu’il me reconnaîtrait, car j’avais perdu beaucoup de cheveux et de poids ces dernières années :

— Pierre ?

Il se retourna et fut aussi surpris que moi de me voir. Il me présenta sa femme et s’approcha de moi tant que la rangée était encore vide.

— Comment vas-tu, lui demandai-je, je suis étonné de te voir à Paris ; je pensais que tu étais parti définitivement aux États-Unis !

— Non, nous sommes revenus en France il y a six mois après quinze ans à

Seattle chez Microsoft. Les enfants ont 13 et 15 ans. L'aîné va bientôt rentrer au lycée et je préfère qu'ils fassent leurs études en France, car elles sont horriblement chères aux US. Et puis surtout, nos parents vieillissent et on se devait de se rapprocher d'eux pour s'en occuper, d'autant plus que ma femme est fille unique.

Le sujet ne me laissait pas indifférent, car j'avais une longueur d'avance sur lui sur ce thème.

Sans rentrer dans les détails que j'ai évoqués plus haut, je lui expliquai que j'avais perdu ma mère et que mon père était dans une USLD à la suite d'un AVC qui l'avait rendu hémiparétique et aphasique. J'ajoutai que j'avais vendu tous les biens immobiliers et que je n'avais plus vraiment d'attaches ici, ni même en France d'ailleurs.

— Tu devrais partir à Seattle alors, me dit-il en plaisantant à moitié. C'est une région très agréable. Le week-end, on allait parfois dans l'archipel des îles San Juan. Tu sais, c'est le paradis sur Terre. Tu peux voir des orques et des baleines. Les enfants étaient tristes de quitter ça. Mais nous nous sommes acheté une belle maison dans le parc de Maisons-Laffitte et on va inscrire nos enfants dans un lycée international pour qu'ils ne perdent pas leur anglais.

— Les États-Unis ne m'attirent pas trop. C'est le temple du capitalisme, lui dis-je.

— Seattle n'est pas une ville très représentative des États-Unis. Comme tous les États de la côte ouest, l'État de Washington est démocrate donc les gens ont un état d'esprit assez ouvert, proche des Européens ; mais je peux comprendre tes réticences idéologiques à la suite des problèmes écologiques que nous vivons.

Le spectacle allait commencer avec l'arrivée d'un humoriste qui devait faire la première partie. Sentant qu'il gênait tout le monde, Pierre me demanda mon numéro de téléphone mobile pour m'inviter à venir déjeuner chez lui, puis il alla s'asseoir.

Le spectacle de Blanche Gardin me fit le plus grand bien. J'aimais beaucoup son allure de petite fille modèle et le ton impassible sur lequel elle racontait sa vie de façon totalement débridée et avec beaucoup d'autodérision. En plus, le bénéfice de la soirée était reversé à la fondation de l'abbé Pierre. Plus de 60 ans

après l'appel lancé par l'abbé en 1954, le mal-logement était toujours un problème en France. Pourtant, vivre à l'abri des intempéries et en sécurité est vraiment le minimum qu'on peut demander. Tous ceux qui ont fait un peu de marketing connaissent la pyramide de Maslow. Si quelques-uns comme Bill Gates arrivent à se hisser tout en haut afin de transcender leur existence en donnant une partie de leur fortune pour aider l'Afrique, l'immense majorité des Terriens luttent pour satisfaire les besoins les plus élémentaires du premier niveau. Comme disait Pierre Desproges : « Le superflu n'est inutile qu'à ceux dont le nécessaire est suffisant ».

Trois semaines plus tard, Pierre m'appela comme il me l'avait promis pour que je passe déjeuner chez lui le dimanche suivant.

Arrivé vers 12 heures à la gare de Maisons-Laffitte, je m'engageai sur l'avenue de Longueil au moment où la cloche au-dessus de l'Hôtel de Ville sonnait les douze coups de midi. En voyant les enseignes des commerçants de part et d'autre des contre-allées bordant l'avenue, je sentis que j'étais dans une ville avec un bon pouvoir d'achat. Je pris un gâteau dans une des nombreuses pâtisseries avant de m'engager dans le parc au bout de l'avenue. Dès les premières centaines de mètres, je tombai sous le charme de cet environnement à la fois champêtre et raffiné. On aurait dit que des demeures bourgeoises avaient été construites au milieu d'une forêt. Je reconnaissais toute une variété d'arbres, dont certains devaient être centenaires : des chênes, des marronniers, des platanes, des tilleuls, des érables... Les maisons étaient suffisamment éloignées les unes des autres, si bien qu'on avait peu de risque d'être dérangé par les voisins. Tout le parc était un ensemble d'avenues baignant dans la verdure, tracées selon un plan géométrique. Depuis la place Wagram, je m'engageai dans une avenue où se trouvaient des écuries. Des chevaux arrivaient sur l'allée cavalière longeant la route. Je me rappelai que Maisons-Laffitte avait construit sa réputation autour du monde hippique et qu'il y avait même un hippodrome.

Au numéro 31 de l'avenue se situait la maison de Pierre, une maison en meulière et en briques avec une dépendance offrant deux boxes pour les chevaux. Je secouai la cloche du portillon et Pierre apparut avec un grand sourire sincère. Sa femme, Alix, arriva un instant après pour me saluer. Elle me déchargea du gâteau et partit dans la cuisine alors que Pierre m'entraînait derrière la maison pour me montrer le jardin entouré de verdure, à l'abri des regards. Au milieu de la pelouse se trouvaient deux chevaux en bronze qui

caracolaient au-dessus d'un piédestal en pierre sculptée. Un grand portail au fond du jardin permettait de rentrer la voiture sur une allée gravillonnée.

— Notre jardinier est passé hier, m'expliqua Pierre. C'est le mari de notre femme de ménage. Nous n'avons ni le temps ni les compétences pour nous occuper d'un terrain de 800 m² donc je suis content d'avoir trouvé quelqu'un.

— Je ne connaissais pas le parc de Maisons-Laffitte, lui dis-je, mais je comprends que tu aies cherché un autre paradis sur Terre après les îles San Juan !

— Oui, j'ai été élevé à Saint-Germain-en-Laye donc je savais que l'on pouvait trouver ici quelques hectares protégés du tumulte de la vie parisienne. Rien n'a changé depuis 20 ans et j'espère que ça ne changera jamais. Mais je ne pensais pas que les prix de l'immobilier avaient explosé à ce point depuis que nous sommes partis. J'ai bien gagné ma vie aux US et j'imaginai pouvoir m'acheter une maison sans avoir recours à un prêt immobilier, mais j'avais complètement oublié que les frais de notaire étaient aussi exorbitants. J'ai donc dû souscrire un petit emprunt sur dix ans pour pouvoir payer les 130 000 euros de frais de notaire !

— Il est clair qu'il ne faut pas avoir besoin de revendre son bien immobilier dans six mois sinon tu perds une grosse partie de ton capital, j'en sais quelque chose, lui dis-je. Je vous raconterai ça tout à l'heure.

— Et puis surtout, même à des prix pareils, les acquéreurs se bousculent derrière la porte de l'agence immobilière. Lorsqu'un bien est assez rare et bien entretenu, le vendeur fixe son prix et il n'y a quasiment aucune marge de négociation. Et en plus, tu n'as pas une semaine pour réfléchir, car sinon le produit est vendu !

Pierre me fit alors entrer dans la pièce à vivre qui faisait au moins 50 m² et qui était décorée avec goût. La table du séjour était placée dans la véranda afin de profiter de la luminosité que l'on pouvait moduler avec un store électrique. Nous passâmes à table sans attendre.

Lors du déjeuner, je leur demandai tous les détails à propos de leur séjour aux États-Unis qu'ils me donnèrent avec un réel plaisir.

— Ce sont quand même les Américains qui ont inventé et propagé le consumérisme qui empoisonne notre société et détruit le climat, leur fis-je

remarquer. J'ai un peu de mal à cautionner ce modèle économique.

Depuis notre entrevue au Zénith, Pierre avait bien compris que je n'étais pas attiré par ce pays pour des raisons idéologiques et il tentait d'infléchir mon point de vue :

— Quand nous avons décidé de nous expatrier, nous étions encore un peu jeunes et naïfs ; on ne se sentait pas vraiment concernés par les grandes causes. On était surtout fascinés par les possibilités de réussite professionnelle, le rêve américain. Les gens qui sont prêts à travailler gagnent de l'argent et ils peuvent se faire plaisir avec l'argent qu'ils gagnent. Les riches ne sont pas stigmatisés, car les gens pensent qu'ils peuvent s'enrichir aussi, alors qu'en France, quand quelqu'un a de l'argent, on pense forcément qu'il a hérité ou qu'il l'a volé.

— Est-ce que vous avez réussi à nouer des liens d'amitié sincère avec des Américains, car on dit souvent que les relations sont superficielles et un peu intéressées ?

Pierre dévisagea sa femme comme pour lire son avis dans son regard et me donna son ressenti :

— Les gens sont très ouverts. Pour les Français, on a effectivement l'impression que les Américains sont intéressés par ce que tu peux leur apporter, mais, après les premiers mois, tu finis par te laisser prendre au jeu, car tout le monde y trouve son compte. Certes, tu peux te faire virer du jour au lendemain, mais tu peux retrouver du travail très rapidement grâce à ton réseau relationnel.

L'après-midi fut très agréable avec une projection de nombreuses photos de Seattle et des environs. Nous revînmes à nouveau sur l'idée de mon expatriation.

— Sinon, pourquoi ne pas traverser la frontière canadienne et aller à Vancouver ? suggéra Alix. C'est une ville où il fait bon vivre. On y a passé une semaine de vacances l'année dernière. La ville est logée entre les montagnes Rocheuses et les plages du Pacifique. Contrairement à la plupart des métropoles canadiennes, le climat est océanique comme à Seattle donc il fait 25 degrés l'été et rarement au-dessous de zéro degré durant l'hiver. Les gens pratiquent beaucoup de sport de plein air, du surf l'été, du ski l'hiver. On ressent un peu le même état d'esprit qu'à San Francisco. Tu peux peut-être lui montrer des photos, Pierre ?

La projection continua alors sur Vancouver qui m'apparut être une ville très

charmante, assez proche de Seattle, mais elle n'était pas aux États-Unis. La ville paraissait à taille humaine. Seules trois lignes de métro aérien automatique la traversaient. Le parc Stanley avec sa multitude de totems amérindiens offrait un panorama très exotique, preuve que les Canadiens ne reniaient plus la culture des populations autochtones dont ils s'étaient approprié le territoire après les avoir exterminées. Les plages devant la skyline de la ville me rappelaient un peu Chicago, mais le climat était beaucoup plus doux qu'au bord du lac Michigan en hiver.

— Pourquoi pas le Canada ? leur dis-je. Je ne sais pas si un petit Français comme moi peut intéresser une société canadienne à l'autre bout du monde. Je me débrouille assez bien en intelligence artificielle qui est quand même un sujet en vogue en ce moment ; mais pourquoi me recruter moi ?

— Il est clair que les Américains, que ça soit aux États-Unis ou au Canada, n'ont aucune connaissance de nos Grandes Écoles françaises, m'expliqua Pierre, donc il ne faut pas espérer qu'ils te déroulent le tapis rouge du fait de ta formation initiale. D'autant plus que ça commence à dater ! Ils veulent des preuves de la valeur ajoutée que tu es capable de leur apporter. Néanmoins, je peux te dire que les Français ont une bonne réputation dans ton domaine. Yann Le Cun qui est directeur de la recherche en IA chez Facebook vient de recevoir le prix Turing, Luc Julia dirige le laboratoire de recherche américain de Samsung, Bruno Maisonier est également mondialement connu pour avoir créé la société de robotique Aldébaran.

— Je vais y réfléchir, mais je crois que j'ai besoin de tourner une page dans ma vie après ces trois dernières années. Je ne vois plus les choses comme avant. Et puis je trouve qu'en France, depuis quelques années, le désir impérieux de liberté et d'égalité est en train de mettre en péril la fraternité. Je ressens partout la défiance, la révolte, la jalousie face aux moindres injustices et même la haine qu'éprouvent beaucoup de gens pour ceux qui ne pensent pas comme eux ou ne vivent pas comme eux. J'ai l'impression de vivre dans une poudrière.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? me demanda Alix avec une certaine inquiétude.

— Lorsque j'étais jeune, il me semblait que la France se divisait en deux camps tous les sept ans pour élire un nouveau président. Il y avait les gens de droite, ceux qui ont un capital et considèrent qu'ils l'ont bien mérité et puis les

gens de gauche qui préconisent une distribution plus équitable des richesses.

— Tu oublies le PSG et l'OM ! ajouta Pierre en plaisantant.

— Aujourd'hui, les gens s'affrontent à propos de tout, tout le temps. Il y a les Français de souche et les gens issus de l'immigration, ceux qui travaillent et ceux qui profitent des allocations, les fonctionnaires et les salariés du privé, les Parisiens et les provinciaux, les croyants et les athées, les climatosceptiques et les écolos, les homosexuels et les hétérosexuels, les carnivores et les végétariens, les obèses et les autres, ceux qui ont des chiens et ceux qui n'en ont pas...

Pierre et Alix me regardaient avec circonspection. Pierre me connaissait très bien et depuis longtemps donc il savait que j'avais toujours eu tendance à forcer le trait, voire à noircir le tableau, alors que lui avait cette force tranquille, cet optimisme, cette capacité à relativiser. Je sentais que Alix avait pris mes propos sans filtre, comme s'il s'agissait de vérités objectives.

— On peut sûrement ajouter les hommes et les femmes, me dit-elle. Tu vas nous faire regretter d'être revenu en France. Beaucoup de choses ont dû changer depuis que nous sommes partis. Je me souviens que Chirac commençait son second mandat ! Ça paraît si loin.

— Je crois que le fait de vivre dans une ville anglophone pourrait te faire le plus grand bien, me dit Pierre. Quand on vit dans un pays étranger sans parler sa langue maternelle, on observe les gens avec détachement, avec la curiosité d'un ethnologue qui étudierait les rites autochtones d'un peuple étranger. Et puis on sait bien que l'herbe est plus verte ailleurs !

L'après-midi touchait à sa fin. Je n'arrivais pas à me décider à rentrer chez moi au risque de paraître envahissant. Leur maison était très agréable et ils m'avaient reçu avec beaucoup de simplicité et d'amitié. Après quinze ans passés loin de France, ils avaient perdu leurs contacts en France et cherchaient à se reconstituer un petit cercle d'amis.

Pendant que nous discutions, je ne pouvais pas m'empêcher de laisser vagabonder mon esprit. Si j'avais été invité dans un endroit comme celui-ci il y a quelques années, j'aurais sans doute été envieux et jaloux face à une réussite aussi insolente. Voilà 20 ans, nous étions tous les deux encore de jeunes ingénieurs assis face à face dans le même bureau, mais nos chemins avaient divergé l'entraînant sur des routes plus ensoleillées que moi. Il n'avait pas hésité

à tenter l'aventure outre-Atlantique, faisant preuve de confiance en sa capacité à affronter l'inconnu. Même s'il avait eu sans doute une part de chance, sa réussite était méritée et il rentrait conquérant dans sa région natale.

Je m'étonnais de profiter de cet instant convivial sans aucune arrière-pensée à l'égard de mes hôtes, comme si on m'avait inhibé toutes émotions. Les trois années que je venais de vivre m'avaient fait prendre conscience de la brièveté relative de la vie qui rendait ainsi toutes choses futiles. L'Homme est ainsi fait, qu'à peine il a obtenu ce qu'il convoite, il est déjà frustré et part en quête d'autres choses ; car il ne faut pas longtemps avant de trouver quelque chose de mieux que ce que l'on a, le pire étant que cette chose soit dans les mains de quelqu'un d'autre.

Je savais déjà que Pierre et son épouse allaient profiter quelques années de leur belle maison et puis ils devraient sûrement comme moi faire face à la fin de vie de leurs parents. Et puis eux et moi allions vieillir puis mourir comme il se doit. La parenthèse de nos existences éphémères se refermerait. Pourquoi être envieux de leur situation alors que nous sommes si peu de choses ici-bas ?

Chapitre 17

Dans les jours qui suivirent mon invitation chez Pierre et Alix, l'idée de partir au Canada fit son chemin dans ma tête. Le Canada était certes un pays américain, mais ce n'était pas le temple du capitalisme. Les Canadiens n'étaient pas non plus des écologistes exemplaires (l'exploitation des sables bitumineux de la province d'Alberta avait été largement dénoncée). Mais Vancouver avait la volonté de développer un environnement sain où il faisait bon vivre. Et puis le Canada avait légalisé l'euthanasie depuis 2016 ce qui était un signe de progrès.

Je consultai le site Internet du gouvernement canadien afin de mieux comprendre les conditions d'immigration. La procédure standard, baptisée Entrée Express, paraissait bien mal nommée, car le délai avoisinait les douze mois. Il fallait passer des tests de langue française et anglaise, prouver qu'on n'avait pas de maladie contagieuse, que l'on possédait assez d'argent pour subvenir à ses besoins, attester du niveau de ses diplômes, fournir un certificat de police. En comparaison, la demande d'habilitation familiale au juge des tutelles semblait simplissime. En contrepartie, la procédure permettait d'immigrer pour plusieurs années.

En continuant mes investigations, je découvris qu'une alternative existait en tirant profit de mes qualifications. Il s'agissait du programme pour le volet des talents mondiaux. Je ne me considérais pas comme un talent mondial, loin de là, mais je pouvais essayer de faire illusion. Je décidai de tenter ma chance en contactant la Commission économique de Vancouver qui était chargée de mettre en relation des sociétés innovantes à la recherche de profils rares et des candidats potentiels. Dans ce contexte, c'était surtout la société qui devait prouver aux autorités canadiennes qu'elle avait besoin de faire appel à un travailleur étranger temporaire.

Je rédigeai alors mon CV et le transmis à la Commission avec une lettre de motivation.

Comme l'avait souligné Pierre très justement, les Français avaient acquis une bonne notoriété dans le domaine du Deep Learning, notamment dans les réseaux de neurones convolutifs. Basés sur une analogie avec le cerveau, ces réseaux avaient connu leur heure de gloire dans les années 80 puis avaient traversé un

hiver de trente ans face aux puissances de calcul insuffisantes et aux bases de données d'apprentissage limitées. Les académiciens français, notamment à l'INRIA, avaient continué à explorer le sujet et publié des travaux reconnus dans la communauté scientifique. Au début du XXI^e siècle, avec l'avènement du Cloud Computing lancé par Amazon, la puissance de calcul était quasi illimitée et facturée en fonction de l'utilisation. Des sociétés comme Google ou Facebook avaient collecté des milliards de données, texte, voix, musique, image, vidéo, étiquetées gratuitement par leurs auteurs, qui pouvaient servir à entraîner des modèles d'apprentissage statistique.

Quelques semaines plus tard, je fus contacté par la Commission qui me mit en contact avec une petite société qui se développait dans le domaine de l'exploitation de données médicales ce qui me convenait très bien sur le plan éthique. Le projet consisterait à analyser des mammographies pour détecter des tissus pouvant évoluer à moyen terme vers une tumeur de façon à augmenter la fréquence des examens.

Je fus convoqué pour un entretien par visiophonie sur Skype.

À l'heure convenue, je reçus un appel d'un Canadien d'une quarantaine d'années avec une grosse barbe et une casquette de base-ball vissée sur la tête. Un autre était assis derrière lui, un peu en retrait, pour assister à l'entretien. Il paraissait plus jeune, mais sa tenue vestimentaire moins décontractée laissait supposer qu'il avait un pouvoir décisionnel plus important.

Le barbu s'exprimait assez lentement et semblait savoir que les Français ne sont pas très forts en anglais.

Comme entrée en matière, il me demanda de lui parler de mes différentes expériences professionnelles, des postes que j'avais occupés, des raisons qui me poussaient à vouloir venir vivre au Canada. Il me présenta le poste à pourvoir et m'expliqua qu'il cherchait un expert technique qui n'aurait pas de responsabilités d'encadrement. Il souhaitait donc tester mes connaissances en me proposant un exercice.

Il me demanda d'abord de lui parler de l'entraînement des réseaux de neurones. Voyant que je maîtrisais effectivement le principe, il me proposa de partager l'écran de mon ordinateur pour qu'il puisse suivre à distance l'exercice qu'il allait me donner.

Le test consistait à programmer un réseau capable de classier des images de fleurs et m'indiqua une base de données pouvant servir en partie à entraîner mon modèle et en partie à en évaluer les performances.

Au bout d'une heure, notre entretien se conclut sur les aspects pratiques d'un éventuel emménagement en Colombie britannique et sur une négociation salariale. Il m'indiqua la procédure pour obtenir un permis de travail temporaire une fois que j'aurai reçu le contrat de travail et l'étude d'impact sur le marché du travail qu'il allait m'envoyer.

Il ne fallut que deux semaines pour recevoir la validation de ma demande de permis de travail temporaire. N'ayant aucune certitude de me plaire dans cette nouvelle vie, ce serait déjà une première expérience et je verrai sur place au bout de quelques mois s'il était possible de prolonger mon séjour d'une façon ou d'une autre.

Je donnai ma démission auprès de ma société et parvins à négocier une réduction de mon préavis de départ pour m'éviter de chercher un hébergement pour quelques semaines après la vente de mon appartement.

Trois mois s'étant écoulés depuis la signature du compromis de vente, le notaire fixa la date de signature de l'acte définitif. J'étais incroyablement soulagé de me débarrasser de ce fardeau. La proposition de la société canadienne tombait au meilleur moment, car j'allais pouvoir éviter de chercher un toit. Il me restait dix jours pour faire mes valises avant de m'envoler vers le continent américain. Comme on peut s'en douter, je fis don à Emmaüs de l'intégralité de mes meubles, ustensiles de cuisine, électroménager...

Avant de quitter la France, je me rendis au chevet de mon père. En arrivant devant la porte de sa chambre, je constatai que son voisin était attaché sur sa chaise dans le couloir, assis sur un coussin anti-escarres. Tout était calme ; les aide-soignantes devaient être dans la salle de repos. Mon père était seul. Le volet était à moitié baissé. Dans la pénombre, il somnolait en ayant la bouche ouverte et en respirant lentement avec difficulté. Je vis qu'il avait une perfusion de glucose pour qu'il ne se déshydrate pas trop. Compte tenu de ses conditions de détention, il risquait d'en avoir encore pour de nombreuses années. Toutefois, je n'étais pas certain de le revoir en vie un jour, car je n'allais pas revenir souvent en France. Néanmoins, je ne pouvais pas reporter indéfiniment mon projet.

En ramassant un de ses oreillers qui était tombé au pied du lit, l'idée me

traversa l'esprit de l'appliquer vigoureusement sur son visage afin de terminer cette histoire avant de quitter la France. Il y en avait pour une minute, peut-être deux pour être sûr. Personne ne m'avait vu sur les lieux donc il n'y aurait aucun témoin ; les conditions étaient idéales. Je serais resté encore une semaine pour régler les obsèques et puis je serais parti au Canada en ne laissant rien derrière moi. Plus j'imaginai mentalement la scène, plus je me sentais pris de vertige, et même de nausée à l'idée de tuer quelqu'un, d'autant plus que cette personne était mon père. Pourtant j'entendais sa voix me donner son approbation. Je ne craignais nullement la justice des Hommes ou la justice divine, mais j'avais peur d'avoir ce poids sur ma conscience pendant des années. Et c'était bien là le problème. Et puis mon père ne semblait pas souffrir, alors était-ce vraiment la peine de précipiter les choses ? Il dormait tranquillement. À présent, il était trop tard. Il aurait fallu que quelqu'un d'autre le fasse pour moi le lendemain de son AVC ; quelqu'un qui n'a pas de sentiment pour mon père, qui aurait partagé avec moi cette responsabilité pour apaiser ma conscience. Et si la charge était encore trop lourde pour lui, il faudrait deux opérateurs, l'un injectant un produit actif, l'autre un placebo ; personne n'aurait ainsi la certitude d'avoir abrégé la vie d'un être humain.

Au bout d'un moment, mon père ouvrit les yeux et me regarda. Il mit quelques secondes à me reconnaître, mais il finit par esquisser une expression de satisfaction. Je passai une heure avec lui en lui prenant la main. Je ne pouvais pas lui expliquer la situation, car il ne l'aurait sans doute pas bien comprise. Malgré tout, je ne pouvais pas pleurer.

Après une heure, je décidai d'allumer la télévision afin de capter son attention et partir discrètement sans faire des adieux douloureux. Sur toutes les chaînes, on voyait des images de la cathédrale Notre-Dame en feu. J'étais embarrassé de montrer ces images à mon père ; lui qui connaissait Paris comme sa poche pour y avoir été facteur pendant les 20 premières années de sa carrière, lui qui aimait tant cette ville d'adoption où il était arrivé à 25 ans en 1957, prêt à conquérir la capitale, lui qui m'avait donné une photo en souvenir le montrant fièrement sur un bateau-mouche face à Notre-Dame. Ces images allaient l'achever pour de bon. Je me retournai pour voir son visage et constatai qu'il ne comprenait pas les images, la télévision ne l'intéressait plus ; il regardait les formes colorées, mais il ne semblait pas comprendre. J'étais soulagé qu'il quittât ce monde sans savoir que le feu avait détruit ce monument emblématique. Je pris mon blouson et sortis de la chambre sans me retourner.

En l'espace de trois ans, presque jour pour jour, j'avais réussi à démanteler le petit empire que mes parents avaient passé toute leur vie à construire : leur appartement, leur maison secondaire, leur studio parisien. Je ne pouvais vraiment pas être fier de cette performance, mais cela s'était imposé comme une évidence. J'avais fait table rase.

Par un concours de circonstances, j'avais aussi vendu mon logement qui représentait tout le capital que j'avais amassé en travaillant pendant 30 ans et j'étais bien décidé à ne plus racheter de bien immobilier avant très longtemps.

En l'espace de trois ans, j'avais perdu ma mère, mes deux chiens et même mon père puisqu'il n'était plus que l'ombre de lui-même. Dans ce contexte de fin de vie, il m'est apparu de façon évidente que mes chiens avaient beaucoup plus de chance que mes parents.

En songeant à mon départ vers l'inconnu à l'autre bout du monde, j'avais le sentiment que j'allais devenir une sorte de chasseur-cueilleur des temps modernes, tournant la page à des siècles de sédentarité que mes ancêtres agriculteurs dans les Alpes avaient adoptée pour assurer leur subsistance, leur autonomie. J'allais me laisser porter par les occasions, butinant ici ou là de quoi assurer ma survie. Mais contrairement aux chasseurs-cueilleurs, ma survie et mon bien-être ne dépendaient pas de la nature, mais de l'écosystème bâti par la société humaine, m'offrant toutes les commodités modernes : l'électricité, l'eau courante, un système de santé, un réseau Internet, des transports, une industrie agroalimentaire, une industrie manufacturière... En citoyen du monde, je me devais de contribuer à maintenir et développer toutes ces infrastructures pour les transmettre aux prochaines générations.

Depuis mon enfance, j'avais toujours essayé de planifier ma vie afin d'arriver à mes fins et avais finalement réalisé que la vie décide où elle veut nous emmener. Cela ne sert à rien de ramer à contre-courant ; il faut surfer la vie comme on surfe une vague et profiter du paysage et des plages où elle nous conduit. Car on ne peut avoir qu'une certitude dans ce monde, c'est que l'on va mourir un jour et qu'on n'emportera rien avec soi.

Des futurologues comme Raymond Kurzweil ou Laurent Alexandre prévoient que nous allons vivre 300 ou 400 ans grâce aux nanotechnologies et aux implants bioniques. Certains rêvent même de décrypter les mécanismes

génétiques du vieillissement à l'instar de Larry Page, l'un des fondateurs de Google. Mais force est de constater que ces gens-là représentent une infime minorité qui jouit de la vie comme personne. Ils sont nés au bon moment, au bon endroit, dans des familles équilibrées et aimantes, ils ont rencontré les bonnes personnes. Tout leur réussit, même les projets les plus fous. Il en est ainsi pour tous ceux qui bénéficient d'une totale autonomie et peuvent prendre des initiatives, des patrons d'entreprises florissantes, des professions libérales, des élus politiques, des artistes... Il est logique que ces gens veuillent prolonger la vie indéfiniment pour prolonger *leur* plaisir. Ils ne comprennent pas qu'on puisse souhaiter l'abrèger. Mais pour la majorité des gens, ce projet prométhéen est une aberration : la vie est un cadeau empoisonné et la mort est une échéance attendue avec autant d'impatience que l'âge de la retraite. Et puis, alors que le financement des retraites est un casse-tête aujourd'hui, comment peut-on imaginer vivre plusieurs siècles ? Les patrons des GAFAs, eux, auront toujours des projets plein la tête. Une fois qu'ils tiendront l'humanité dans leurs mains, ils iront coloniser Mars.

Mais, il n'a jamais été question de vivre éternellement. Il faut bien se résoudre à laisser la place à d'autres. *Tous les Hommes sont mortels*, écrivait Simone de Beauvoir, et ce serait le pire des châtiments que de faire exception à la règle, comme elle l'a illustré avec son héros condamné à errer sur Terre pour l'éternité pour avoir bu un philtre d'immortalité, dans l'espoir de croiser un jour la petite souris qui a aussi goûté l'élixir. Il valait mieux construire sa vie autour de son inéluctable finitude.

Mes avoirs matériels étaient désormais presque aussi limités que ceux de mon père aux portes de la mort. Ils tenaient dans une valise : un passeport, une carte de crédit, un téléphone, un ordinateur portable, quelques vêtements. C'était encore beaucoup trop pour un Sâdhu en Inde, mais pour une personne active dans le monde occidental, c'était le minimum. J'étais prêt pour mourir ; mais en me préparant à mourir, je réalisai que j'allais commencer à vivre. Il suffisait de lâcher prise. J'allais désormais pouvoir profiter de chaque jour comme le dernier, ce qui change radicalement la façon de voir les choses. J'allais pouvoir contempler la nature, avoir des relations humaines enrichissantes, exercer mes compétences pour contribuer à construire la société de demain, entretenir mon corps avec une nourriture saine et un peu d'exercice physique. Là était l'essentiel.

Comme l'écrivait la romancière George Eliot : « Il n'est jamais trop tard pour devenir ce que nous aurions pu être ». Nous étions fin avril. J'ai toujours adoré le mois d'avril. Il porte en lui une promesse, la promesse de l'été à venir ; il porte en lui l'espoir, l'espoir de lendemains qui chantent. En avril, tout est possible.